

L'AMOUR
D'UNE
BLANCHE
CONTE AMÉRICAIN

SUIVI DE

LE LAC CATHAHOULA
UNE VISION EN MER — PATRICK TÊTE-DURE
JACQUES DESNŒUDS

PAR

CHARLES JOBEY



PARIS,
E. JUNG-TREUTTEL, 19, RUE DE LILLE.



111. 91

CHER LECTEUR

Nous avions toujours pensé qu'il était indispensable d'avoir voyagé pour parler des pays lointains, pour écrire sur les mœurs et les usages des peuples qui les habitent. Nous nous étions trompé, nous le reconnaissons, car nous voyons tous les jours des gens n'ayant jamais franchi le mur d'enceinte de Paris écrire des histoires très-amusantes, dont les scènes se passent à quatre mille lieues de là.

Ce progrès incontestable, dû à l'initiative de nos contemporains, nous a encouragé et amené à

faire cette réflexion bien naturelle : « Puisque des voyageurs en chambre, nous sommes-nous dit, se sont acquis une réputation, essayons, nous qui avons voyagé et habité longtemps l'Amérique, d'en raconter quelque chose. » Partant de là, cher lecteur, nous avons écrit les *Contes américains* ; l'accueil que vous leur ferez nous apprendra si nous devons nous taire dorénavant, ou bien reprendre la plume pour vous raconter d'autres histoires.

L'AMOUR D'UNE BLANCHE

I

LE CABINET DE M. HOTTINGER

Vers les derniers mois de l'année 18.., d'après la volonté de mon père, l'aîné des frères Marcel, armateur au Havre, j'avais quitté la France pour faire le tour du monde, avec injonction de passer un an à la Louisiane, un an en Australie et un an dans l'Inde. Mon voyage avait pour but d'étudier de près les ressources de ces immenses débouchés commerciaux, et la chose faite, mon père voulait bien m'accorder la permission de revenir en France; ainsi, c'était pour moi une absence de quatre années au moins, un véritable exil; au bout duquel je devais épouser ma cousine, une enfant de

quinze ans, qui, à l'époque de mon retour, serait, on n'en doutait pas, une jeune personne charmante, bien élevée et riche. — Le jour de la signature du contrat, je devenais, par acte authentique, enregistré au tribunal de commerce, l'associé des frères Marcel, du Havre, ainsi en avaient décidé, dans leur sagesse, mon père et mon oncle, mon beau-père futur.

Voilà, dira-t-on, une belle perspective ; mais on conviendra que, ma cousine et moi étant les seuls enfants des deux frères, il fallait à mon père un certain courage, une grande abnégation de sentiments paternels, pour se séparer de son fils unique et l'envoyer ainsi, presque en sortant du collège, courir le monde et affronter mille dangers, sous les latitudes les plus diverses.

Mon père était de vieille roche commerciale ; le voyage qu'il me faisait entreprendre lui semblait la plus grande preuve de tendresse qu'il put me donner. — C'était à la suite de mûres réflexions et d'ingénieuses combinaisons d'intérêts de famille que les deux frères Marcel avaient résolu d'unir leurs enfants, afin que leur nom et la fortune gagnée en commun brillassent avec éclat au moins pendant deux générations.

- Pierre ira voyager, disait mon père.
- Jeanne attendra son retour, disait mon oncle.
- Oui, reprenait mon père, et quand Pierre aura vu le monde, augmenté nos relations, acquis des con-

naissances utiles et pratiques, il reviendra digne d'épouser sa cousine, digne d'être intéressé à la maison des frères Marcel; et plus tard, quand nous nous retrouverons des affaires, il sera fier de continuer notre nom et de signer : « le fils des frères Marcel. »

Je ne blâme pas la noble ambition des frères Marcel; il serait à désirer que tous les négociants de notre pays fussent aussi scrupuleux en affaires, et eussent le même désir de se créer un nom honorable; le nom français se relèverait de la déchéance dans laquelle il est tombé commercialement en Amérique et dans les mers du Sud. — Je blâme seulement les frères Marcel d'avoir décidé à eux seuls de l'avenir de leurs enfants. S'ils avaient pris la peine de consulter nos sentiments, il est probable qu'ils n'auraient pas éprouvé autant de mécomptes dans la réalisation de leurs projets les plus chers.

Mes parents n'ayant pas jugé à propos de le faire, j'étais parti au jour convenu, sur le beau trois-mâts *Pierre et Jeanne*, appartenant aux frères Marcel; le tout adressé et consigné à la maison Hottinger, Stetson et C^{ie}, de la Nouvelle-Orléans.

MM. Hottinger, Stetson et C^{ie} m'avaient parfaitement accueilli, et dès le lendemain de mon arrivée j'étais employé dans leurs vastes magasins, où, du matin au soir, je n'entendais parler que l'anglais, et où je voyais

remuer sous mes yeux des montagnes de marchandises de toute provenance, de toute nature.

En France, on ignore ce qu'est un comptoir américain ; on n'a pas idée des affaires qui s'y font.

Pendant huit jours, je n'osais parler ni agir ; j'étais interdit, stupéfait ; — peu à peu le vertige me gagna : je fis comme les autres, je devins une machine à affaires ; je rêvais achats, ventes, spéculations ; — si les frères Marcel m'avaient vu à ce moment, ils se seraient félicités du parti qu'ils avaient pris de m'envoyer étudier le commerce à la grande école américaine. — Eh bien ! ils auraient eu tort, car, au fond, j'étais impropre au commerce.

Dans la maison Hottinger, Stetson et C^{ie}, la besogne étant toute tracée, le travail était facile ; je m'acquittais de ma tâche par imitation, en voyant faire les autres ; je tournais la meule comme eux, un peu plus vite quelquefois, mais je ne me rendais compte de rien ; je manquais de jugement. — Je faisais beaucoup de pas ; je disais beaucoup de paroles inutiles ; j'avais assez d'intelligence cependant pour m'en apercevoir ; je me disais souvent que je ressemblais à la mouche du coche, et je ne comprends pas comment tant de gens m'ont pris pour l'un des chevaux ; je ne comprends pas non plus comment M. Hottinger, si perspicace et si bon juge en pareil cas, s'est lui-même trompé sur mon compte.

— Je dois dire que son illusion ne fut pas de longue durée ; c'est une circonstance atténuante, mais cela ne sera jamais une excuse pour un homme comme lui.

Quelques mois après mon arrivée, M. Hottinger, chef de la maison Hottinger, Stetson et Comp., de la Nouvelle-Orléans, me fit dire un matin de passer dans son cabinet. — Je fus un peu surpris de cet ordre inaccoutumé, et j'en conclus que mon chef avait une communication importante, désagréable peut-être, à me faire, car il n'était pas homme à déranger ses employés de leur travail habituel pour une chose insignifiante ou pour avoir simplement le plaisir de causer avec eux.

Quoique d'origine allemande, nation lourde, lente et rêveuse par excellence, M. Hottinger, né Américain, démentait complètement son ascendance tudesque : personne n'était moins rêveur et moins poétique que lui ; personne, au contraire, n'était plus actif et plus positif ; il connaissait si bien le prix du temps qu'il pensait et agissait tout à la fois ; ces deux qualités, fort estimées aux États-Unis, avaient contribué à sa fortune et placé la maison qu'il dirigeait au premier rang des comptoirs américains.

M. Hottinger pouvait avoir quarante ans, le double de mon âge à l'époque dont je parle. — Physiquement, il était grand, robuste, un peu replet. Son visage semblait insignifiant à beaucoup de gens ; mais, en exami-

nant avec attention sa tête carrée, sa forte mâchoire, son large menton, indices d'entêtement, de force, de fermeté; en essayant de soutenir un instant son bleu regard sans étincelle, mais froid, pur et dur comme l'acier, on s'apercevait que M. Hottinger était un de ces hommes flegmatiques destinés à réussir dans toutes leurs entreprises à force de persévérance et de volonté.

Les mœurs de M. Hottinger étaient aussi rigides que sa personne : le monde et les plaisirs lui étaient inconnus. Le matin, il sortait à pied de l'hôtel qu'il habitait sur l'Esplanade avec sa famille, et venait à son comptoir, situé sur la levée, vis-à-vis du port, encoignure Toulouse-street. — Le soir, à cinq heures, il rentrait à son hôtel, et personne ne le voyait plus, n'entendait parler de lui jusqu'au lendemain. L'incendie de ses magasins aurait pu seul le faire sortir de ses habitudes ; on en doutait cependant, car une nuit où le feu avait pris dans le quartier où ils étaient situés, il s'était contenté d'envoyer un de ses nègres chercher des renseignements, et il les avait, à ce qu'il paraît, trouvés rassurants, car à neuf heures du matin seulement il arriva comme à l'ordinaire à sa maison de commerce, quand tout était fini, quand l'hôtel Saint-Louis, la Bourse, la Banque des citoyens, ne formaient plus qu'un monceau de ruines et de débris fumants autour de lui.

Tel était le correspondant, consignataire des navires

des frères Marcel, du Havre ; tel était l'homme auquel mon père m'avait adressé, et chez lequel je craignais d'être obligé de passer une année de ma vie. Il me semblait qu'il ne pouvait y avoir aucun contact agréable ni sympathique entre M. Hottinger et un garçon de mon âge et de mon caractère ; aussi, étais-je fort mal à mon aise en me rendant auprès de lui, et tremblais-je malgré moi en tournant le bouton de cristal de la porte de son cabinet.

Quand j'entrai, M. Hottinger était debout devant la fenêtre, en train d'examiner quelques-uns des échantillons de coton épars sur son bureau.

— Entrez, monsieur Marcel, entrez, je suis à vous dans un instant, dit-il en continuant l'examen de la poignée de coton qu'il avait entre les mains.

Puis, voyant que je restais debout dans l'appartement :

— Asseyez-vous, continua-t-il, asseyez-vous auprès de cette table ; nous avons à causer ensemble, jeune homme. En attendant, lisez la lettre que je viens de recevoir de votre père, poursuivit-il en m'indiquant du doigt une lettre tout ouverte, posée sur la table même, où il y avait aussi deux verres en cristal vert de Bohême, entre lesquels s'élançait le long goulot d'une bouteille de vin du Rhin, marquée en caractères rouges · Johannisberg !

L'AMOUR D'UNE BLANCHE

— Décidément, me dis-je après avoir fait un rapide examen des lieux, M. Hottinger ne doit avoir que des choses agréables à me dire ce matin.

Rassuré alors sur le résultat de notre entrevue, je pris la lettre et lus ce qui suit :

« Havre de Grâce, le 10 avril 18....

« Messieurs Hottinger, Stetson et C^{ie}, à la Nouvelle-Orléans.

« Aussitôt après la réception de votre lettre du 20 janvier dernier, notre sieur Marcel ainé est parti pour Paris, où, en arrivant, il a été voir votre débiteur, M. Schüler, absent de la Louisiane depuis huit grands mois.

« Ce monsieur ne paraît nullement disposé à quitter la France, il se trouve lancé à Paris dans un monde très-équivoque ; il y oublie dans la dissipation et les plaisirs ses engagements d'honnête homme et ses devoirs de famille.

« Sa lettre de crédit sur notre maison étant épuisée, nous l'avons prévenu que non-seulement nous ne lui remettrions plus de fonds à l'avenir, mais encore que nous avions l'ordre et l'autorisation de le poursuivre, en votre nom, pour le remboursement des cinquante mille francs dont il vous est redevable.

« Poussé de la sorte, M. Schüler nous a remis la lettre incluse, vous autorisant à faire faire la récolte de coton et de cannes à sucre présentement sur pied, au Héron blanc, son habitation des Attakapas, et à vous appliquer le montant de la vente de cette récolte, jusqu'à concurrence des cinquante mille francs qu'il vous doit.

« Nous sommes heureux, messieurs, d'avoir à vous annoncer un résultat aussi satisfaisant de la mission que vous nous aviez confiée; nous vous prions d'en reporter quelque intérêt sur le jeune fils de notre sieur Marcel ainé, que vous avez eu la bonté d'accueillir chez vous.

« Agréez, messieurs, nos bien sincères et bien amicales salutations.

« LES FRÈRES MARCEL. »

Au moment où je finissais cette lettre, M. Hottinger finissait, lui, de classer ses cotons :

— Eh bien, jeune homme, me dit-il; avez-vous lu la lettre de vos parents?

— Oui, monsieur, répondis-je.

— Vous avez vu que, grâce à leurs bons offices, je suis à la veille de rentrer dans une somme assez importante que j'avais crue perdue ou au moins très-compromise?

— J'ai vu, monsieur, que mon père a été assez

heureux pour vous être utile dans cette circonstance.

— Je suis l'obligé des frères Marcel, mon ami, et en attendant que je puisse leur rendre à mon tour quelque bon service, je vous ai fait venir pour que vous m'en rendiez un également.

— Moi, monsieur ! dis-je avec une certaine surprise.

— Oui, monsieur, vous-même, cela fera que je devrai quelque chose à tous les Marcel, reprit-il, sans que son visage calme et froid exprimât rien de ce que disaient ses paroles bienveillantes ; seulement, et en même temps qu'il parlait, il décoiffa la bouteille de vin du Rhin et en versa une pleine rasade dans les deux verres qui étaient devant nous sur la table.

— Buvons un coup, monsieur Marcel, poursuivit-il, cela nous aidera à causer et à mieux nous comprendre.

— Volontiers, monsieur, et je vous remercie de l'honneur que vous me faites, dis-je en prenant le verre qu'il me présentait.

— Non, monsieur Marcel, ce n'est pas de l'honneur, c'est de l'amitié, de l'intérêt que je désire vous témoigner, dit-il avec son air toujours impassible et en approchant son verre du mien.

Je bus à la santé de M. Hottinger, et comme je posais mon joli verre de Bohème sur la table, je remarquai pour la première fois que ce meuble était grossièrement fait, jurait et faisait disparate avec le reste de l'ameu-

blement élégant et luxueux du cabinet où nous étions. M. Hottinger avait suivi mon regard ; il me dit aussitôt :

— Ce meuble vous étonne, monsieur ? Vous vous dites, j'en suis sûr, qu'il serait plus convenablement placé dans le *log-house* de quelque pauvre émigrant défricheur allemand que dans mon cabinet ?

— En effet, monsieur, je ne saurais vous cacher ma surprise ; il faut que cette table grossière ait une valeur que j'ignore.

— Vous ne vous trompez pas, mon ami, elle m'est d'autant plus précieuse que c'est mon père qui l'a fabriquée, il y a quarante ans, au milieu des forêts de l'Ohio, lorsqu'il vint s'y établir avec deux cents de ses compatriotes, chassés par la misère, et arrivant comme lui du pays de Bade, leur curé en tête. C'est sur cette table de bois de cèdre de l'Ohio que mon père et toute sa famille ont longtemps mangé le pain qu'il gagnait à la sueur de son front. — Vous comprenez à présent, M. Marcel, la raison qui me fait tenir à cette table, et pourquoi elle est ici ? Nous ne rougissons pas de notre origine, nous autres Américains, et sur ce meuble qui supportait la cruche pleine d'eau où se désaltérait mon père, je suis fier de vous offrir aujourd'hui un verre de vin de Johannisberg.

M. Hottinger remplit nos verres une seconde fois, et me dit :

— Buvons celui-ci à la santé de votre père, monsieur Marcel; j'ai pour lui une grande estime, je voudrais présentement qu'il fût assis à côté de moi, à cette table, autour de laquelle n'ont jamais pris place que des amis et des honnêtes gens.

Je fis raison au fils de l'émigrant du pays de Bade en vidant mon verre à la santé de mon père, et en le remerciant de vouloir bien me compter au nombre de ses amis.

Je ne pouvais m'empêcher de convenir, à part moi, que l'accueil et le vin de M. Hottinger étaient excellents; le tout m'eût semblé meilleur encore s'il avait mis moins de roideur, de morgue américaine dans ce qu'il disait; — un peu d'entrain et d'abandon français auraient fait de M. Hottinger un homme sympathique, sans qu'il cessât pour cela d'être toujours un homme supérieur.

Après que nous eûmes vidé notre second verre de Johannisberg, le négociant américain aborda sans autre préambule la question pour laquelle il m'avait fait venir dans son cabinet.

— Maintenant, me dit-il, causons de l'affaire qui m'occupe. — Vous avez compris la lettre que m'écrivit votre père. — Schüler, mon débiteur, est comme moi fils d'émigrant allemand; comme moi encore, il est né en Amérique, sur les rives de l'Ohio, à l'époque où nos

pères travaillaient ensemble dans les bois. — Sa mère est morte en le mettant au monde, au milieu de l'hiver, dans un *log-house*, triste cabane ouverte à tous les vents ; — son père est mort de chagrin un an après la perte de sa femme, et Schüler, devenu orphelin, fut recueilli et élevé par mes parents. — Nous nous sommes connus si jeunes, nous avons vécu si longtemps ensemble, que nous sommes à peu près comme deux frères.

Il y a vingt ans, voyant mon père et ma mère vivre heureux et tranquilles dans la jolie habitation qu'ils s'étaient créée sur les bords de l'Ohio, je m'ennuyai de la vie des champs, je me dégoûtai du métier de cultivateur ; l'ambition me prit, j'eus l'idée de faire fortune. J'avais deux jeunes sœurs à marier, je voulais leur gagner à chacune une belle dot.

Ma mère essaya inutilement de me détourner de mon projet ; mon père était le maître chez lui, il adopta mes idées, et nous aida, Schüler et moi, à construire un grand chaland, sur lequel nous embarquâmes toutes les récoltes de l'habitation, consistant en tabac, maïs et porc salé ; toutes choses de vente certaine et facile.

Nous partîmes seuls, Schüler et moi, sur notre chaland ; nous descendîmes l'Ohio, le Mississippi, et un mois après nous débarquions à la Nouvelle-Orléans.

Nous arrivions à point nommé pour nous défaire de notre cargaison : les États-Unis étaient en guerre avec

le Mexique ; la Nouvelle-Orléans regorgeait de troupes qui allaient partir pour le Texas ; les vivres que nous apportions étaient rares, recherchés, si bien que le chargement de notre chaland fut acheté immédiatement, sans marchandage, cinq mille piastres (vingt-cinq mille fr.)

Une pareille réussite pour mon coup d'essai commercial décida de mon avenir. — Je renonçai à l'idée de retourner dans l'Ohio ; j'envoyai deux mille piastres à mon père, j'en donnai mille à Schüler, et j'en gardai deux mille pour moi. — C'est avec cette somme de deux mille piastres que j'ai commencé à faire des affaires à la Nouvelle-Orléans ; et, depuis vingt ans, j'en ai fait d'assez heureuses pour devenir le chef d'une maison honorablement connue sur toutes les places du monde. — Je vous dis cela, jeune homme, non par orgueil, mais pour vous donner la preuve que chaque homme a une vocation à laquelle il ne doit pas résister, et rappelez-vous qu'il ne doit jamais s'arrêter en chemin, quand il sent en lui-même quelque chose qui lui dit : Marche.

Revenons à Schüler, reprit brusquement M. Hottinger. — Jusqu'à présent Schüler n'a pas eu d'autre vocation que celle de dépenser des sommes considérables. — A l'époque où je suis arrivé ici, je l'ai gardé avec moi pendant dix ans, le considérant plutôt comme un ami, comme un frère, que comme un employé de ma

maison. — Malgré le peu de services qu'il me rendait, je ne l'aurais jamais quitté, si lui-même ne s'était dégoûté du commerce, et n'avait parlé de retourner au milieu des bois, des champs, se remettre aux travaux de l'agriculture. — J'approuvai le projet de Schüler ; je l'ai encouragé, je l'ai aidé à créer une habitation au pays fertile des Attakapas, et je lui ai fait faire un très-beau mariage avec la jeune fille d'un planteur de ce pays. — Schüler, éloigné de la Nouvelle-Orléans et des mauvaises connaissances qu'il y avait faites, a bien marché pendant quelques années ; il m'adressait sa récolte de sucre et de coton, et je la vendais aux cours les plus élevés possible ; mais, depuis son mariage, Schüler est redevenu un gaspilleur et un bourreau d'argent.

Il est revenu à la Nouvelle-Orléans, sous le vain prétexte de vendre lui-même ses récoltes, et aussi pour faire voir la grande ville à sa jeune épouse. — Pendant les deux mois d'hiver qu'ils ont passés ici, ils ont couru les théâtres, les bals, les soirées de la brillante capitale de la Louisiane, où ils ont dépensé une partie de l'argent de la récolte de sucre et de coton. L'année suivante Schüler est venu seul, il s'est jeté à corps perdu dans les plaisirs, il a fréquenté les maisons de jeu, les tripots, et s'en est retourné aux Attakapas avec des dettes assez considérables.

A dater de ce voyage, j'ai considéré Schüler comme

un homme perdu ; malgré cela, je lui ai écrit pour lui donner de bons conseils et lui faire comprendre qu'à son âge, ayant une jeune femme et un enfant, il ne devait plus faire de folies. — Schüler m'a répondu que son intention était de se ranger, qu'il n'était pas homme à compromettre sa fortune, qu'il songeait à l'avenir, etc.; de belles paroles... mais voilà tout.

Six mois après m'avoir écrit cette lettre, Schüler revenait encore seul à la Nouvelle-Orléans, où il me vit à peine. Cette fois, au lieu de vendre ses cotons sur place, il fit embarquer sa récolte, d'une importance de cinquante mille fr. environ, sur un navire en partance pour le Havre. Le soir même du départ de ce navire, Schüler enlevait une actrice de l'Opéra français et prenait avec elle le chemin de fer du nord des États-Unis. J'ai appris que, arrivés à New-York, ils s'y étaient embarqués à bord d'un bateau à vapeur de la ligne de France; — depuis lors, il habite Paris.

Voilà huit mois qu'il est absent et qu'il n'a pas écrit une seule fois à sa femme, restée seule avec son jeune enfant sur leur habitation du Héron blanc, aux Attakapas. Elle m'a écrit, elle, pour me prier de lui faire passer des nouvelles de son mari ; malgré la répugnance que j'ai toujours eue à me mêler des affaires délicates de l'intérieur d'un ménage, j'ai écrit à Schüler, et usant des droits que me donnait notre amitié d'enfance, je lui

ai fait de vifs reproches; j'ai essayé de le faire rougir de sa conduite, j'ai tâché de le ramener à ses devoirs. — Pour lui ôter toute excuse, tout prétexte de rester là-bas, je lui ai remis une lettre de crédit de cinquante mille fr. sur votre père, en l'engageant à en user modérément, mais néanmoins à s'en servir pour payer les dettes qu'il aurait pu faire en France, et à revenir de suite auprès de sa femme.

Schüler ne m'a pas seulement répondu, mais il a amplement usé de ma lettre de crédit sur les frères Marcel, du Havre, ainsi que vous avez pu le voir tout à l'heure en lisant ce que m'écrivit votre père. — Jusqu'alors Schüler n'avait fait tort qu'à lui-même; aujourd'hui, n'ayant plus ni principes, ni honneur, il fera tort aux autres. Il a dissipé cent mille francs depuis son départ de la Nouvelle-Orléans. — Cela ne peut pas continuer ainsi.

M. Hottinger s'arrêta un instant, parut réfléchir au parti qu'il allait prendre, puis il poursuivit ainsi :

— J'ai rempli envers lui tous les devoirs que m'imposait notre ancienne amitié; — mais, puisque Schüler a perdu tout sens moral, il n'est plus mon ami, je ne lui dois plus rien; je veux au contraire rentrer dans les cinquante mille francs qu'il a puisés assez indélicatement dans la caisse des frères Marcel, du Havre.

Vous êtes intelligent, monsieur Marcel, me dit alors

M. Hottinger, en adoucissant plus qu'à l'ordinaire le regard dur de son œil bleu. — J'ai pensé que vous pouviez m'aider à rentrer dans les cinquante mille francs que me doit Schüler.

— Parlez, monsieur, lui dis-je vivement, je serai trop heureux si je puis vous être utile dans cette circonstance.

— Je vous remercie de votre bonne volonté, mon ami, je désire que la mission que je vais vous donner soit en même temps utile et profitable à vous-même.

— Je vous écoute, monsieur.

— Eh bien, jeune homme, nous partirons ensemble ce soir, ou demain, pour les Attakapas; j'irai vous installer sur l'habitation du Héron blanc, dont la récolte m'appartient cette année jusqu'à concurrence de cinquante mille fr. — Je serais en droit d'agir judiciairement, la lettre de Schüler m'y autorise; mais j'aime mieux faire les choses convenablement et avoir pour madame Schüler les ménagements et les égards qu'elle mérite.

Allons, monsieur Marcel, buvons un dernier verre de ce vin du Rhin, dit M. Hottinger en versant dans nos verres le reste de la bouteille. — Buvons à votre heureux voyage et à la réussite de mon entreprise. — Je ne vous cacherai pas, jeune homme, que vous passerez trois mois, à peu près seul au milieu des bois, sur

l'habitation du Héron blanc. Mais, vous serez occupé, vous aurez une surveillance active à exercer sur la rentrée de la récolte; — cela vous procurera l'avantage de voir par vous-même les travaux qui se font sur une habitation de planteur, et cela est intéressant, je vous l'assure; et puis, vous éviterez de rester à la Nouvelle-Orléans pendant les mois où la fièvre jaune y règne, ce qui vaut mieux pour un Européen nouvellement débarqué.

Allons, jeune homme, allez faire vos préparatifs de départ, arrêtez-vous un instant sur le port, informez-vous du steam-boat en partance pour les Attakapas, et venez me retrouver chez moi, à mon hôtel sur l'Esplanade. — Nous partirons ce soir ou demain, suivant les renseignements qu'on vous aura donnés à bord du steam-boat.

Je sortis du cabinet de M. Hottinger, enchanté de son bon accueil, du voyage que j'allais faire, de la mission dont j'allais être chargé et de l'excellent vin que j'avais bu; — le johannisberg me faisait voir tout en beau à travers un nuage d'ambre et d'opale. — Décidément, me disais-je, M. Hottinger est un homme très-sociable, très-aimable; il aime beaucoup le vin du Rhin, il bat un peu sa femme, dit-on: c'est son côté allemand, on n'est pas parfait.

II

A BORD DE L'AJAX

Je rentrai chez moi; mes préparatifs furent bientôt faits, je n'emportais que fort peu de choses, du linge, des vêtements d'été; en un quart d'heure mes malles étaient faites.

Je prévins mon hôtesse, une fille de couleur, assez brave femme, de mon voyage, dont la durée présumable devait être de trois mois.

— Tant mieux pour vous, me dit-elle, vous ne serez pas ici quand va venir la fièvre jaune; elle ne ménage guère les étrangers, voyez-vous; — il est vrai qu'on l'attrape quelquefois aux Attakapas, mais c'est plus rare qu'en ville.

— Je tâcherai, là-bas, de ne pas faire connaissance avec elle; je prendrai mes précautions, soyez tranquille.

— Ménagez-vous, me dit-elle, n'allez pas à la rosée le matin et le soir, ne sortez pas au grand soleil, et prenez la médecine *royale*.

Je fis mes adieux à cette femme et la remerciai de l'intérêt qu'elle me portait, lui promettant de suivre ses conseils et de prendre, si cela devenait nécessaire, pour ma santé, la médecine *royale* (c'est ainsi qu'on appelle la médecine Leroy,) dont on fait un si grand usage aux colonies.

En quittant mon hôtesse, je me dirigeai vers l'endroit du port où sont amarrés les steam-boats qui font les voyages du haut Mississippi; j'avais un nègre qui m'indiqua du doigt une grande pancarte blanche, accrochée entre les deux cheminées d'un bateau, sur laquelle était écrit en belles lettres rouges ce qui suit :

« Steam-boat *Ajax*, capitaine Mahé, complètement réparé, étant classé A I aux bureaux d'assurances, fait les voyages réguliers entre la Nouvelle-Orléans et les Attakapas, pendant la saison des eaux hautes. Les propriétaires espèrent que les politesses et les soins qu'on aura pour les passagers, l'exactitude et l'attention qu'on portera aux intérêts de ceux qui prendront passage ou feront un chargement à bord de ce bateau, lui méritent l'encouragement du public.

« Le steam-boat *Ajax* partira ce soir à cinq heures. Pour fret et passage, s'adresser à bord. »

— Très-bien, voici notre affaire, me dis-je après avoir lu cette énumération des avantages réservés aux

passagers voyageant à bord de l'*Ajax*. Je courus bien vite jusqu'à l'Esplanade, pour prévenir M. Hottinger de l'heure du départ.

Je fus admis plus facilement que je ne l'avais cru dans l'hôtel de M. Hottinger, attendu que les portes de cet hôtel, un véritable palais, sont toujours closes pour les étrangers, comme le sont celles des maisons particulières des négociants américains. On pénètre rarement dans l'intérieur du sanctuaire de la famille, le *at home*, le *chez soi* de l'Américain ou de l'Anglais.

M. Hottinger avait apparemment donné l'ordre de me recevoir, car, dès que j'eus fait résonner le marteau de cuivre brillant de la porte d'entrée, elle s'ouvrit aussitôt, et je fus introduit dans le salon somptueux où m'attendait le correspondant de mon père. Je m'empressai de lui rendre compte du renseignement relatif à l'heure du départ de l'*Ajax*.

— C'est très-bien, monsieur Marcel, dit-il en m'interrompant, nous partirons ce soir ; ma malle est prête, la vôtre l'est aussi, je suppose ?

Sur ma réponse affirmative, il ajouta qu'il se chargeait de faire porter nos bagages à bord par ses nègres, ainsi que divers objets qui pouvaient, disait-il, m'être utiles pendant mon séjour sur l'habitation de M. Schüler ; et sans s'expliquer davantage pour le moment, il frappa un coup sec sur un gong chinois qui se

trouvait à sa portée, et aussitôt apparut un vieux nègre, petit, boiteux, aux cheveux presque blancs, dont le visage était d'une laideur repoussante.

— Apporte ici les objets que je t'ai fait mettre de côté pour le gentleman, lui dit son maître. Allons, va, et fais vite, *Beauvisage* !

— En entendant appeler *Beauvisage* ce nègre, digne d'être employé au service d'une fée ou d'un magicien, s'il y en avait encore de nos jours, il me fut impossible, malgré la présence de l'homme bienveillant et respectable chez lequel je me trouvais, de réprimer une sorte de fou rire.

— Ne vous gênez pas, mon ami, me dit alors M. Hottinger, riez à votre aise, je sais combien le nom de ce nègre est ridicule. C'est un ancien serviteur de mon père, un nègre de confiance auquel j'ai donné une retraite; il ne fait rien ici, que d'amuser les enfants par des chansons et des singeries. Un jour, il a pris fantaisie à madame Hottinger de l'appeler Beauvisage (*beautiful face*), cela fut trouvé charmant; le nom lui en est resté, ce qui flatte énormément mon vieux nègre. Haoh ! le voici revenu avec armes et bagages ! s'écria presque M. Hottinger.

En effet, Beauvisage rentrait chargé d'un très-beau fusil anglais, de la fabrique de Liverpool, d'un carnier et de tout un attirail de chasseur, ainsi que d'une boîte

renfermant une paire de pistolets de combat richement montés.

— Il est bon que vous ayez un fusil pour vous distraire quand l'ennui vous gagnera au milieu des bois des Attakapas, me dit M. Hottinger, et des pistolets pour vous défendre en toute occasion. Acceptez ces armes, mon jeune ami, acceptez-les en souvenir de moi. J'ai joint à vos bagages quelques boîtes de cigares de la Havane, quelques caisses de vin de Bordeaux, et douze bouteilles de ce vin du Rhin que vous avez paru apprécier tantôt. Je vais faire porter tout cela immédiatement à bord de l'*Ajax*, pour que nous n'ayons aucun embarras en nous y rendant nous-mêmes.

Je remerciai M. Hottinger de ses attentions délicates et des beaux présents qu'il me faisait avec une simplicité et une bonhomie qui n'avaient plus rien de la morgue américaine.

— Ne parlons pas de ces bagatelles, qui n'ont pas grande valeur, me dit-il; mais j'ai du plaisir à vous les offrir, en pensant qu'elles peuvent vous être de quelque utilité sur l'habitation du Héron blanc: Je regrette, ajouta-t-il, de ne pouvoir vous présenter à madame Hottinger avant votre départ; malheureusement, elle n'est pas ici, voilà déjà un mois qu'elle est partie pour l'Ohio, où elle doit rester avec ses enfants quelque temps dans ma famille. Ce n'est que présentation (*in-*

(*trodition*) remise, monsieur Marcel, car la considération que j'ai pour vos parents, l'estime que j'ai pour vous me donnent le désir de vous faire connaître à madame Hottinger ; nous arrangerons cela aussitôt votre retour à tous deux.

M. Hottinger me fit passer dans sa salle à manger, où nous attendait un *lunch* élégamment servi ; pendant ce léger repas, il redoubla d'attentions et de prévenances ; il sut me dire mille choses aimables, mais toujours avec ce ton froid et digne qui lui était naturel. Néanmoins, si mon hôte n'avait pas plus de chaleur et d'abandon qu'à son ordinaire, il manifestait positivement le désir de m'être agréable, de me bien recevoir. J'étais entré dans le *at home* de l'Américain ; je n'étais plus un étranger, j'étais devenu son hôte : c'était un devoir pour lui de m'être hospitalier.

Le Français vous admet à première vue dans son intérieur banal, vous présente à sa famille, à sa femme, à sa fille, comme son bon, son intime ami ; il fait mille démonstrations aussi ridicules qu'extravagantes pour tâcher de vous prouver l'intérêt qu'il ne vous porte pas. Demandez-lui un service, votre ami disparaît ; refusez-lui en un, c'est un ennemi qui se montre. Oui, votre bon, votre intime ami devient votre ennemi acharné du jour au lendemain. On ne craint pas en France de se donner un démenti à soi-même. Les Français sont

d'excellents chanteurs de palinodies ; ils ont hérité des Gaulois, leurs pères, de ce merveilleux talent. L'Espagnol, l'Allemand, le Hollandais, l'Anglais, l'Américain, sont moins démonstratifs ; leurs bouches et leurs portes sont closes pour l'étranger. Ils tendent rarement la main à quelqu'un ; mais si, par l'expérience du temps ou le concours des circonstances, ils ont donné le titre d'ami à un homme, ils ne l'abandonnent pas au premier mauvais vent qui souffle, ils s'en croient solidaires.

M. Hottinger était un type parfait de prudence et de réserve américaines. Depuis quatre mois que j'étais employé en amateur dans sa maison de commerce, et malgré ses relations avec les frères Marcel, du Havre, malgré les dehors honnêtes que je pouvais avoir, il m'avait considéré comme un étranger et ne m'avait point admis dans son intimité. Mais à partir du jour où, croyant suffisamment me connaître, il me recevait chez lui, la glace était rompue ; il m'appelait son jeune ami, me faisait manger son pain, boire son vin, et me donnait des preuves véritables d'intérêt.

M. Hottinger et moi nous embarquâmes à l'heure dite à bord de l'*Ajax*. Vingt minutes après notre arrivée, le navire larguait ses amarres, et nous remontions le Mississippi à pleine vapeur, garantis des derniers rayons d'un soleil horizontal par les deux gigantesques

panaches de fumée qui s'échappaient des hautes cheminées de l'*Ajax*.

C'était un beau spectacle, pour un jeune homme avide d'émotions et de nouveautés comme je l'étais alors, que celui du panorama que j'avais sous les yeux. Les passagers, montés sur le pont du steam-boat, naviguant au milieu d'un fleuve six fois large comme la Seine à Paris, adressaient leurs adieux à la grande reine du Sud, dont les édifices disparaissaient peu à peu dans l'ombre du crépuscule et derrière la forêt des mâts de deux mille navires amarrés au quai. De l'endroit où nous étions, les coques de ces navires, pressées les unes contre les autres, dessinaient la longue courbe du port, et semblaient entourer la Nouvelle-Orléans d'une immense ceinture noire. A notre droite, sur la rive gauche du fleuve, de belles habitations entourées de leurs camps de nègres, de leurs champs de cannes, de maïs, de jolies villas perdues dans les ombrages, et dont les vitres des fenêtres s'embrasaien t des feux du soleil couchant. A gauche, à quelque distance de la rive, encore des champs, des villas; puis, à l'horizon, des nuages de formes bizarres, empourprés, cuivrés, irisés, violacés, lumineux, rayonnants à éblouir l'œil des aigles. Devant nous, le fleuve, toujours large, profond, mais qui, par un effet de perspective lointaine, semblait s'arrêter, finir, à certaine courbe avancée de la rive; les grands

arbres dont elle était couronnée complétaient l'illusion.

On était à la fin de juin, époque des hautes eaux, des débordements annuels du Mississippi, par suite de la fonte des neiges des hautes montagnes du nord des États-Unis.

Deux vigies, deux hommes placés à l'extrême avant de l'*Ajax*, veillaient attentivement, la gaffe en main, sur la route que suivaient les bois en dérive. Quand il s'agissait d'une pièce de petite dimension, d'un arbre ordinaire, un coup de gaffe donné à propos suffisait pour les détourner de leur route, préserver les flancs et les roues du steam-boat de leurs atteintes ; mais lorsqu'on avait affaire à ces arbres de quatre-vingts pieds, géants des forêts que le père des eaux déracine et entraîne dans sa course rapide, il fallait y prendre plus de précautions, et très-souvent faire *stopper* la machine pour éviter le choc périlleux de deux forces venant en sens opposé.

Une négligence des hommes en vigie peut causer la perte d'un steam-boat, qui, à la suite d'un choc violent, coule quelquefois à pic, sans qu'il soit possible de sauver personne ! Les journaux des États-Unis contiennent chaque jour le récit de catastrophes pareilles, attribuées à l'imprudence, à l'incapacité des capitaines et des équipages des bateaux à vapeur.

Je dirai ici, à la louange de mes compatriotes qui

servent ou commandent à bord des steam-boats de la marine marchande des États-Unis, qu'ils sont plus prudents, tout aussi capables et beaucoup plus soucieux de la vie de leurs semblables que les matelots et les officiers américains, pour lesquels l'existence d'un homme n'a guère plus d'importance que celle d'une fourmi.

Pendant ce même voyage des Attakapas, j'eus l'occasion de voir que le sang-froid, le courage raisonnable d'un vieux marin breton, le capitaine Mahé, de l'*Ajax*, étaient préférables et plus rassurants, au moment d'un danger, que l'audace et la brutale témérité d'un Yankee.

La nuit vint brusquement, presque sans transition, comme cela a lieu dans ces climats. Petit à petit les passagers évacuèrent le pont : les hommes descendirent dans la chambre commune ou rendirent visite au *bar-keeper* du bord ; les dames se retirèrent dans le salon (*private room*) réservé pour elles.

Assis sur le banc et le coude appuyé sur le garde-sou circulaire du steam-boat, je regardais encore devant moi, quand il n'y avait plus rien à voir. Les feux des fourneaux allumés en bas, à ciel ouvert sur l'entre-pont, signalaient au loin l'approche de l'*Ajax*, et l'enveloppaient d'une lueur rougeâtre, dans laquelle s'agitaient des chauffeurs, ressemblant à des diables attisant les feux de l'enfer. Les deux vigies du bossoir, armées chacune de leur longue gaffe, avaient l'air de

deux sentinelles défendant l'entrée de la demeure de Satan.

Si j'avais été seul sur le pont à cette heure, j'en serais peut-être arrivé à croire que je naviguais à bord du *Vaisseau maudit*. Heureusement il n'y avait point d'illusion à se faire, M. Hottinger ne m'avait point abandonné; il était là, plongé dans ses réflexions, marchant rapidement en fredonnant un petit air allemand, qui l'aidait à bien cadencer son pas, chose à laquelle il paraissait tenir beaucoup. Chaque fois qu'il avait fini son air il marquait le pas plus fortement, en prononçant à haute voix et en anglais ces quatre mots : *one, two, three, four*; puis il recommençait sa petite chanson.

Le manège que faisait M. Hottinger peut, à la longue, devenir très-ennuyeux pour les autres; mais je dois avouer que l'air de sa marche allemande est excellent pour enlever le pas du fantassin. J'ai retenu cet air; j'en ai essayé maintes fois l'effet sur mes amis et sur moi-même, et, au bout de huit mesures, j'ai invariablement obtenu un pas vif, léger, régulier, de tout mon monde.

Au moment où, entraîné par le rythme, j'en étais arrivé à battre malgré moi la mesure sur la rampe du garde-fou, la cloche du souper vint nous arrêter net, M. Hottinger et moi.

— Descendons, me dit-il ; cela ne vaut rien, pour vous surtout, de rester à l'air du soir sur le fleuve ; il ne faut pas plaisanter avec les brouillards du Mississippi dans cette saison. Venez, nous prendrons une ou deux tasses de thé ; cela nous réchauffera et rétablira la circulation du sang.

Je suivis M. Hottinger dans la salle commune du bord ; déjà tous les passagers, debout, la main appuyée sur le dossier d'une des chaises dont la table était entourée, attendaient pour s'asseoir que les dames voulussent bien sortir de leur *private room*, et se fussent assises elles-mêmes aux places d'honneur qui leur sont réservées à bord des steamers américains.

A l'aspect de ces longues tables chargées d'énormes plats de viandes, de poissons, de légumes et de fruits, l'étranger supposera toujours que les convives n'absorberont pas le quart de ces abondantes victuailles ; — l'étranger ne connaît pas l'appétit américain.

Dès que les dames, roides et guindées, ont fait leur entrée, qu'elles ont répondu au salut froid et silencieux des hommes, qu'elles se sont assises, tout le monde s'assoit ; nul ne parle, nul ne bouge ; chacun affecte un air solennel, un maintien d'enterrement : ainsi l'exige la froide et respectueuse politesse américaine envers le beau sexe. En Europe, la présence des femmes égaye, anime les visages ; en Amérique, aux États-Unis, elle

leur produit l'effet de la tête de Méduse : elle les at-
triste, les pétrifie.

A table, l'immobilité complète dure cinq minutes, le temps nécessaire aux servants pour découper les pièces de résistance. Les dames sont servies les premières ; les hommes se servent ensuite, et si bien qu'en un clin d'œil ce qu'il y avait dans les plats, bœuf, jambon, poisson, volaille, légumes, s'est empilé sur leurs assiettes ; — c'est l'*arlequin* des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue ; seulement il a atteint des proportions plus grandes que celui qu'on servait aux convives du bouge de la rue aux Fèves ! — L'attaque de cette pyramide d'aliments commence avec ensemble ; la fourchette et le couteau servent indistinctement à la démolir et à l'engloutir ; dix minutes de travail suffisent pour que la faïence des assiettes soit aussi nette, aussi propre que celle des plats.

Le repas est fini pour les dames ; elles se lèvent de table toutes en même temps, saluent et rentrent dans leur *private room*. Après leur départ, qui semble faire le plus grand plaisir aux hommes, ceux-ci retrouvent la parole qu'ils avaient momentanément perdue ; les conversations s'engagent entre deux, trois, quatre personnes au plus ; on parle très-haut ; on boit des grogs au brandy, au whisky, au genièvre ; les gens sobres boivent seulement du vin, du thé ou du café.

Les conversations se prolongent, la soif aussi ; on épuise autant de sujets de causerie que de verres de grog. A la fin pourtant la langue, la tête et l'estomac se fatiguent ; il est tard, on a besoin de prendre du repos. Les groupes se séparent : celui-ci avise d'un regard troublé la cabine qui lui est échue en partage, et regagne d'un pas mal assuré son lit, où il se couche tout habillé ; celui-là a besoin de prendre l'air : il sort et monte sur le pont du steam-boat ; cet autre, succombant à la conversation somnifère d'un ami, s'endort à la fin sur la table ; cet autre encore tire son portefeuille de sa poche, règle ses dépenses, ou bien ouvre une Bible et fait ses prières. Quelques-uns des passagers tiennent bon, et mettent leur amour-propre à rester les derniers à parler et à boire ; mais quand tout le monde est couché, quand la grande chambre du steam-boat se trouve transformée en dortoir, quand les ronflements sonores des dormeurs répondent aux mugissements réguliers de la machine à vapeur du navire, ces entêtés retardataires se décident à se coucher à leur tour, et à joindre leurs accords nasicaux à ceux de leurs compatriotes.

C'est ainsi que les choses se passaient à bord de l'*Ajax*, dans la soirée où M. Hottinger et moi y avions pris passage pour les Attakapas. A dix heures environ, tout reposait ou dormait sur le navire, excepté le timo-

nier, l'officier de quart, les deux vigies de l'avant, veillant à la sûreté et dirigeant la marche de l'*Ajax* sur les eaux jaunâtres du Mississippi.

III

LE BAYOU-PLAQUEMINES

Le lendemain, dès cinq heures du matin, une grande partie des passagers étaient sur le pont de l'*Ajax*, arrivé depuis quelques instants à Plaquemines, par le travers du bayou (petite rivière) qui donne son nom au village bâti sur ses rives et celles du Mississippi.

Le Bayou-Plaquemines, qui tire lui-même son nom des plaqueminiers qui croissent en grand nombre dans les bois penchés sur ses bords, est d'une navigation assez dangereuse. Il est à sec une partie de l'année ; car, au lieu de se jeter dans le Mississippi, c'est, au contraire, le Mississippi qui est son affluent ; le grand fleuve s'en sert, à l'époque de ses crues périodiques, pour y déverser une partie de ses eaux.

Toute la rive droite du bas Mississippi est crevassée de déversoirs, semblables au bayou Plaquemines, qui portent dans les rivières et les lacs des Attakapas, et de

là dans le golfe du Mexique, les masses d'eau considérables qui descendent des montagnes du nord des États-Unis. Sans les déversoirs naturels dont je parle, les terres de la basse Louisiane seraient constamment inondées et tout à fait inhabitables.

En hiver, dans les mois de décembre, janvier et février, on descend, à neuf ou dix mètres de profondeur, dans le lit du bayou Plaquemines, et, quoiqu'il soit de plusieurs mètres au-dessous du niveau du Mississippi, l'eau n'y entre que par infiltration. Ceci s'explique par l'énorme quantité d'arbres, de bois, de roseaux, de terre en dérive, qui, accumulés à l'entrée du bayou, ont formé une solide palissade, une sorte de bâtardeau, que les eaux du Mississippi ne peuvent franchir, à moins d'être arrivées à une certaine hauteur. On comprend maintenant que c'est dans l'été seulement, quand le fleuve saute par-dessus cette digue naturelle et la recouvre de plusieurs mètres, que le bayou Plaquemines est navigable.

Quelques travaux bien entendus rendraient la navigation de ce cours d'eau libre en toute saison ; mais les travaux d'utilité publique sont rarement exécutés aux États-Unis, et peut-être, à l'heure qu'il est, ceux dont nous parlons sont-ils encore à l'état de projet.

C'était pour voir franchir la barre du bayou Plaquemines que tous les voyageurs étaient montés sur le

pont de l'*Ajax* à cinq heures du matin, et vraiment la manœuvre est assez dangereuse pour qu'on ait le désir d'y assister, d'autant plus qu'on y risque un peu sa vie. Tout le monde est silencieux à bord ; le capitaine Mahé, monté sur son banc de quart, un porte-voix à la main, donne ses ordres l'un après l'autre, sans empressement ni confusion : il s'agit d'abord de remonter le Mississippi et de dépasser l'embouchure du bayou de deux cents mètres environ ; arrivé là, d'arrêter la machine et de se laisser dériver en arrière jusqu'à l'entrée très-étroite du bayou Plaquemines, dans laquelle le fleuve entraîne, précipite le steam-boat, avec une vitesse égale à celle d'un cheval au grand trot.

Quand le steam-boat est entré du premier coup, sans choc contre les talus des rives, sans choc contre les troncs d'arbres qui peuvent se trouver à fleur d'eau et crever sa coque, le bateau, dérivant toujours en arrière, suit le *rapide*, pendant l'espace de vingt-cinq minutes à peu près, sous une voûte de verdure. Le lit du bayou est tellement resserré, que les branches des arbres plantés sur ses rives se rejoignent en l'air. — Les deux cheminées labourent en passant ce fouillis de branches, de lianes pendantes, et, en un instant, le pont du steam-boat est jonché de feuilles et de fleurs. — Tout l'équipage est armé de gaffes, pour parer les chocs et dégager les manœuvres, ainsi que de haches,

pour couper et abattre les branches qui font obstacle à la marche du navire.

Cette navigation de casse-cou, en pleine forêt, ne surprend nullement les habitants de ce pays; mais j'avoue qu'elle peut bien étonner l'homme nouvellement débarqué d'Europe. — Au reste, cette audace dans ses entreprises, cette insouciance continue de la vie, indiquent chez le peuple américain une vigueur, une jeunesse, que ne peuvent avoir les vieilles nations de l'ancien continent.

Notre marche à vau-l'eau dura environ une demi-heure; plus nous avancions, plus le canal s'élargissait, et moins le courant devenait rapide. Sortant enfin de la gorge étroite du Bayou-Plaquemines, l'*Ajax* arriva, sans accident sérieux, dans les eaux larges et profondes de la Grande-Rivière, vira de bord beaupré sur poupe, mit sa machine de nouveau en mouvement et reprit sa course à ciel ouvert. — A ce moment, beaucoup de passagers de l'*Ajax* respirèrent plus librement, et je faisais partie de ceux-là, à coup sûr.

Nous étions entrés dans le pays des Attakapas (mangeurs d'hommes), l'un des plus beaux et des plus fertiles de l'État de la Louisiane.—Les rives de la Grande-Rivière sont basses, mais cependant accidentées. — Ici ce sont des masses d'arbres séculaires, sous lesquels l'homme n'a point encore abrité sa tête. — Plus loin,

au milieu d'une large trouée faite par le fer et le feu en pleine forêt, s'élèvent quelques constructions grossières et faites à la hâte : c'est un essai d'installation et de culture. — Ici, ce sont des champs de maïs, dont les longues feuilles en forme de lame luisent au soleil, dont les fleurs se balancent à six pieds au-dessus du sol, dont les gros épis font déjà craquer leur enveloppe pour laisser pendre leurs barbes soyeuses ; là, ce sont des champs de coton, dont les *grabots*, espoir du planteur, grossissant chaque jour, s'ouvriront bientôt, et offriront à la main agile des nègres cette bourre longue, fine, neigeuse, qui servira plus tard à tisser des vêtements à des millions d'hommes.

Au bruit du passage de l'*Ajax* répond le chant d'un coq domestique, puis une femme, tenant un enfant dans ses bras, s'avance sur le seuil de la porte de son habitation, et répond au salut que nous lui adressons de la main ou du chapeau ; de petits négrillons courent le long de la rive en poussant des cris de joie. — Le chien, gardien du logis, aboie, s'agit et prévient son maître du passage de gens inconnus. — Les chevaux, les quelques bestiaux épars aux environs, la troupe nombreuse des cochons, ressource précieuse du planteur, se sauvent effrayés vers le bois. Un peu avant le passage de l'*Ajax*, une pirogue s'est détachée du rivage et vient rapidement accoster le steam-boat. Elle est montée par

le planteur lui-même; il offre au capitaine d'excellentes tortues et de magnifiques poissons pris dans la nuit même. Le marché est conclu et soldé en quelques minutes; puis la pirogue quitte les flancs de l'*Ajax*, qui l'entraînait, et retourne à terre porter le fruit de sa course heureuse.

Il y a deux ans au plus, sans doute, que cet homme est venu avec sa compagne et un couple ou deux de nègres, loués à autrui, planter sa tente dans cette solitude. Ils ont tous ensemble défriché, labouré, consié la semence au sein de cette terre vierge... Et voici qu'elle a déjà tout fécondé, voici qu'elle promet l'abondance à celui qui ne lui demandait que le nécessaire. Heureux le pays, heureux les hommes qui l'habitent et qui peuvent dire à d'autres hommes : Frères, vous nous demandez à vivre? Cette terre que vous voyez n'a point de maître! Prenez-la, elle est à vous... Travaillez et vivez!

Nous passâmes une partie de la matinée à naviguer sur la Grande-Rivière, restant quelquefois une heure entière sans voir d'habitation, sans entendre d'autres bruits que ceux des roues et de la machine de l'*Ajax*, renvoyés par l'écho des magnifiques solitudes de ce pays.

Nous aurions pu nous croire sur les eaux, au milieu des bois, dans un voyage d'exploration et de décou-

verte, si quelque fumée lointaine, s'élevant au-dessus de la cime des arbres, ne nous avait avertis de la présence d'un être humain.

De la fumée ! dans les bois des Attakapas, rien n'est plus ordinaire ; mais pour un rêveur à imagination vagabonde, pour un homme dans la disposition d'esprit où je me trouvais, par suite de mon voyage dans ce pays, si nouveau pour moi, la chose la plus naturelle du monde prenait des proportions sérieuses. Je me figurais que cette fumée provenait du feu de quelque tribu de sauvages attakapas, que nous allions les voir paraître montés sur leurs pirogues armées en guerre, et venir entourer et attaquer l'*Ajax*. J'espérais déjà avoir un épisode bien dramatique à raconter un jour, au Havre, à mes amis ; mais rien de tout cela n'eut lieu : j'en fus pour mes frais d'imagination. Mon vieux Breton, le capitaine Mahé, qui se promenait sur le pont, piétina tout à coup.

— Ah ! ah ! dit-il, nous voici tout à l'heure arrivés à la pointe aux caïmans ; je ne regretterai pas de m'y arrêter, pourvu que ces ivrognes d'Irlandais aient du bois à vendre.

— Des Irlandais ! m'écriai-je désappointé ; moi qui croyais voir des sauvages ! ajoutai-je mentalement.

— Oui, des Irlandais, reprit le capitaine Mahé ; ils sont là trois ou quatre mauvais chenapans qui boivent

plus qu'ils ne travaillent, et qui dorment ensuite comme des brutes quand ils sont ivres. Je serais très-contrarié si je ne trouvais pas de bois à embarquer : l'*Ajax* serait forcé de rester en panne ; car nous allons manquer complètement de combustible. — J'ai l'espoir cependant de pouvoir faire ma provision ; la fumée que vous voyez devant nous, au-dessus des arbres, est le signal convenu avec ces chiens-là pour avertir qu'ils ont du bois à vendre. — Garçons ! dit à haute voix le capitaine en s'adressant aux gens de l'équipage, *attrapez* une dame-jeanne de whisky dans la cambuse, pour ces ivrognes ; ils aiment mieux être payés avec cela qu'avec de l'argent.

Un quart d'heure après, nous étions arrêtés au bout du *warf* des Irlandais, où l'équipage embarqua le bois de chauffage dont manquait l'*Ajax* pour continuer sa route.

Pendant que se faisait ce travail, j'accompagnai M. Hottinger et quelques passagers descendus à terre par curiosité, dans le but de se rendre compte de l'installation des Irlandais établis à l'entrée du lac *Chicot*. Ils étaient là quatre hommes de mauvaise mine, deux femmes jeunes encore, mais flétries par la misère, et trois ou quatre enfants couverts de haillons.

Tout ce monde logeait dans trois méchantes cabanes mal construites ; deux d'entre elles étaient occupées

par chaque ménage ; dans la troisième, deux des Irlandais non mariés logeaient ensemble ; intérieurement, il n'y avait rien de confortable, ni goût, ni ordre, ni propreté ; on vivait là-dedans pêle-mêle, en communauté avec les poules, les chiens, les cochons et autres animaux domestiques ; extérieurement, le désordre et la saleté étaient pires encore : des détritus de toute nature, des entrailles de poissons et d'animaux jetées sur le sol, répandaient une odeur infecte autour de ce misérable cabanage. Un champ de maïs, un champ de patates et quelques légumes cultivés sans soin, sans intelligence, témoignaient de la paresse de ces hommes, encore dans la force de l'âge.

Le choix de l'endroit où ils s'étaient établis, au milieu d'un bois d'essence résineuse (cèdres, cyprès), le seul propre au chauffage des bateaux à vapeur, vu le manque de charbon de terre à la Louisiane, le choix, dis-je, qu'ils avaient fait était l'unique preuve qu'ils nous donnaient de leur intention d'entretenir des relations lucratives avec d'autres hommes. Au reste, leur air sinistre, leur visage pâle et amaigri, leur voix rauque, leurs paroles brutales, inspiraient bien plus de dégoût que d'intérêt et de compassion.

Nous nous demandions comment il se faisait que ces hommes, venus de leur plein gré dans un beau pays, vivant libres, sous un beau ciel, n'avaient pas davant-

tage amélioré leur sort? Comment l'ivrognerie, ce vice abrutissant des désespérés, continuait encore à les dégrader, si loin de leur terre natale? Serait-il donc vrai que certaines races d'esclaves, même affranchies, ne peuvent plus redevenir des hommes, et que les enfants de ces êtres abrutis peuvent seuls espérer se relever de l'abjection dans laquelle sont tombés leurs pères? Le spectacle de la misère vicieuse que les fils de la verte Érin traînent après eux aux États-Unis nous avait attristé le cœur; nous nous rembarquâmes promptement à bord de l'*Ajax*, osant à peine nous communiquer les réflexions pénibles auxquelles chacun de nous était en proie. Ce fut avec un vif sentiment de plaisir que je me retrouvai à bord, et que j'entendis le brave capitaine Mahé donner l'ordre de pousser au large; j'avais hâte de m'éloigner de ce lieu, habité par des hommes qui n'étaient guère plus civilisés que les sauvages Attakapas, autrefois possesseurs de ce pays.

Le capitaine avait donné l'ordre de rattraper le temps perdu; aussi les chauffeurs ne se firent pas faute d'engouffrer dans les fourneaux de l'*Ajax* une partie de la provision du bois *gras* que nous venions de faire. Bientôt nous marchâmes à pleine vapeur sur les eaux du lac Chicot, dans lequel nous venions d'entrer; et, vu la rapidité de notre marche, chacun espérait bien arriver à destination avant le coucher du soleil.

M. Hottinger et moi ne quittions pas le pont du steam-boat, à la marche duquel nous nous intéressions l'un et l'autre, comme deux vrais voyageurs. Le capitaine Mahé avait bien compris que nous n'étions pas de ceux qui entrent dans la chambre d'un bateau au moment du départ, pour n'en plus sortir qu'au moment de l'arrivée; aussi répondait-il à nos questions et nous donnait-il avec complaisance tous les renseignements désirables sur le pays que nous traversions.

Cependant, depuis notre entrée dans le lac Chicot, le capitaine Mahé était devenu moins causeur et plus attentif à la marche de l'*Ajax*, il interrogeait souvent l'espace à l'aide de sa longue-vue, et donnait sans cesse des conseils au timonier, auprès duquel il faisait de longues stations; le vieux marin nous paraissait inquiet, et nous lui demandâmes de nous en dire franchement la raison.

— La raison? nous répondit-il avec brusquerie, elle est bien simple; la raison est que je n'aime pas à naviguer sur ce maudit lac Chicot, si bien nommé. Tenez, messieurs, poursuivit-il, regardez à droite et à gauche de la passe où nous sommes; voyez ces milliers de points noirs qui se montrent à fleur d'eau, on dirait des têtes de pieux plantés là exprès, n'est-ce pas?

— Certainement, nous les voyons, dit M. Hottinger,

cela deviendrait fort dangereux pour naviguer la nuit ou par un temps de brouillard.

— Justement, messieurs, et voilà toujours le sujet de mes inquiétudes à cet endroit, vous comprenez que je ne serais pas flatté de voir l'*Ajax* caracoler sur ces pieux-là, qui ne sont autre chose qu'une ancienne forêt envahie par les eaux.

— Une forêt ! nous écriâmes-nous avec surprise.

— Oui, messieurs, une forêt ; elle a dû être grande et belle jadis, mais personne, pas même les gens les plus âgés du pays, n'ont entendu dire à quelle époque elle était haute et verdoyante ; cependant vous pouvez être certains que dans cette immense étendue de terrain, maintenant sous l'eau, croissaient des cèdres et des cyprès. Penchez-vous donc un peu le long du bord, regardez dans les eaux claires où nous sommes, vous acquerrez la preuve de ce que je dis.

Je me penchai comme le capitaine m'invitait à le faire, et je vis dans l'eau rougeâtre, mais claire et transparente du lac, des milliers de souches, de chicsots, sur lesquels, par un effet d'optique, semblait courir l'*Ajax* ; je me relevai étonné et quelque peu ému de ce que je venais de voir.

— C'est effrayant ! n'est-ce pas ? dit le capitaine Mahé ; mais, rassurez-vous, il n'y a pas de danger dans le chenal où nous sommes, la sonde donne partout un

mètre, un mètre et demi d'eau au-dessus de la tête des chicots, c'est plus qu'il ne faut pour n'avoir rien à craindre. Pourtant on ne doit pas s'endormir ni s'en rapporter à personne qu'à soi-même en passant ici ; car, si l'on s'écartait du chenal soit à droite, soit à gauche, on courrait le risque de périr dans cette méchante tasse-là.

— Oui, sans doute, dis-je, l'*Ajax* pourrait bien s'y briser, s'y démolir, mais les passagers se sauveraient, au moins.

— C'est une question, monsieur, interrompit le capitaine Mahé ; cela dépendrait de l'endroit où le malheur arriverait, et puis de la quantité de monde qu'il y aurait à bord. Si nous touchions sur un chicot à l'endroit où nous sommes, il y aurait beaucoup de victimes probablement. -- La barre à bâbord, timonier, la barre à bâbord ! dit le capitaine en s'interrompant ; veux-tu donc nous faire empaler, imbécile ! — Je disais donc, reprit-il, qu'ici nous sommes à peu près au milieu du lac, à deux lieues de terre dans tous les sens. Eh bien, si l'*Ajax* coulait en cet endroit, nous aurions bien de la peine à sauver tout notre monde. Nous n'avons qu'une très-petite embarcation à la traîne, dans laquelle il ne peut entrer que dix personnes au plus ; nous sommes quarante à bord, il nous faudrait donc faire quatre voyages. Ce serait long ; on en vien-

trait à bout cependant si les passagers étaient raisonnables, si les femmes nejetaient pas le trouble et l'épouvantereparmi nous, si tout le monde voulait rester sage et tranquille, et attendre sur le pont de l'*Ajax* son tour d'être sauvé.

— Il me semble, capitaine, que les hommes pourraient se sauver à la nage, car, une fois arrivé à la ligne des chicots qui sortent de l'eau, on doit avoir pied jusqu'au rivage?

— Si vous faisiez une chose pareille, monsieur, vous ne nageriez pas dix minutes dans ce lac sans être attaqué et dévoré par les caïmans ! Il y en a ici autant que de troncs d'arbres ! Ah ! monsieur ! on voit bien que vous arrivez de France, et que vous ne savez pas que la Louisiane est la patrie des caïmans et des serpents. Je ne suis pas poltron, j'ai couru les mers depuis trente ans, c'est vous dire que j'ai vu la mort de près ; et pourtant, lorsque je vois un caïman ou un serpent, je tremble, j'ai peur et je me sauve : c'est ce qu'il y a de mieux à faire quand on se rencontre face à face avec ces animaux-là. Croyez-moi, ne vous baignez jamais dans les eaux des lacs et des bayous des Attakapas. Tenez, ici même, à bord de l'*Ajax*, j'ai vu des caïmans affamés ou en amour s'accrocher et vouloir monter sur l'entre-pont ; pour s'en débarrasser les chauffeurs étaient obligés de leur couper les pattes à

coups de casse-tête, sur le bordage du bateau. — Lofe, timonier ! lofe, garçon ! tu vas nous flanquer sur les chicots ! dit le capitaine à l'homme de la barre.

— Il n'y a pas de *soin*, capitaine ! répondit celui-ci ; c'est des têtes de *cocodrilles*, ces chicots-là !

— C'est pardieu vrai, reprit le vieux Breton ; et moi qui prenais cela pour des chicots ! Voyez donc, messieurs, ces brigands effrontés qui viennent se mettre juste au milieu de notre route ; ils sont là à faire leur *quart*, ils espèrent qu'on va leur jeter un homme ou la moindre chose par-dessus bord. Tenez, voici qu'ils s'enfoncent dans l'eau, maintenant. Allez donc vous baigner en compagnie de ces marsouins-là !

En même temps que le capitaine Mahé prononçait ces derniers mots, un coup de feu retentit à nos oreilles : l'un des caïmans sur lesquels nous avions les yeux fixés, atteint d'une balle, sauta à plus d'un mètre au-dessus de l'eau et retomba sur le dos en nous montrant son ventre d'un blanc jaunâtre. Au même instant, l'*Ajax* passant rapidement auprès du caïman, nous pûmes distinguer les frémissements de son corps dans les convulsions de l'agonie, et la longue traînée de sang qui s'échappait de la blessure qu'il avait à la naissance du col.

— Bravo ! s'écria le capitaine Mahé, je suis certain que c'est un coup de carabine de notre chauffeur

américain; ce gaillard-là n'en fait jamais d'autre. Allons, tant mieux, en voilà un qui ne mangera plus personne; c'est peut-être celui-là qui a mangé le petit enfant des bûcherons irlandais de la pointe aux Caïmans, ceux qui nous ont vendu du bois tout à l'heure. C'est bien fait, le voilà puni.

— Oui, c'est bien fait, répéta M. Hottinger; mais, pour un de mort, le nombre, des caïmans du pays ne sera guère diminué : c'est une fourmi de moins dans la fourmilière, voilà tout. Heureusement que les caïmans, comme les serpents, sont très-craintifs, très-circonspects, et suivent généralement la présence de l'homme, autrement il n'y aurait pas moyen de vivre dans les plaines et dans les bois de la Louisiane.

Ce que je venais de voir et ce que venait de me dire M. Hottinger refroidissait singulièrement mon enthousiasme pour les Attakapas. Je pris en moi-même la résolution d'être prudent, de ne pas me fier aux apparences, et de ne jamais toucher aux pieux ni aux morceaux de bois flottants sur l'eau, dans la crainte de mettre la main sur quelque caïman endormi.

— J'espère, dis-je à M. Hottinger, que l'habitation du Héron blanc n'est pas aussi triste, aussi isolée que les environs du lac Chicot? J'admire la beauté, la sauvage solitude de ce pays; cependant je ne voudrais

pas être condamné à vivre tout à fait avec les bêtes, je ne serais pas fâché de voir de temps en temps quelque visage humain, blanc, jaune ou noir, cela m'est égal.

— Soyez tranquille, monsieur Marcel, me dit alors M. Hottinger, je vous mène dans un pays très-habité et très-habitable ; je vous assure que vous y trouverez beaucoup de gens civilisés : quand vous y aurez passé huit jours, vous en serez convaincu, je n'en doute pas. Je me réserve en outre le plaisir de vous présenter à quelques planteurs de mes amis, avec lesquels vous n'aurez que des rapports agréables, je vous en réponds. L'habitation de Schüler est située sur le bayou Tèche, entre la Nouvelle-Ibérie, un joli nom comme vous le voyez, et Saint-Martinville, deux villages, deux villes presque, peuplées en majeure partie de Français, avec lesquels vous ferez certainement connaissance pendant votre séjour aux Attakapas.

Arrivé à la Fausse-Pointe, à l'extrême sud du lac Chicot, l'*Ajax* débarqua des marchandises et bon nombre de passagers rendus à destination.

La Fausse-Pointe est l'endroit où commence véritablement le pays des Attakapas ; c'est le poste avancé des établissements du district, à l'embouchure du bayou Tèche.

Ce bayou, dont le lit est presque aussi étroit que

celui du bayou Plaquemines, est cependant la voie commerciale la plus importante de la terre des Attakapas. La profondeur des eaux du Tèche, qui se jette dans le lac Chicot, le met en rapport avec un immense réseau de lacs, de rivières de l'intérieur, et étend ses ramifications au nord jusqu'au Mississippi, et au sud jusqu'à la mer, dans le golfe du Mexique. On dirait que la nature a tout fait pour que ce pays essentiellement agricole puisse écouler de toutes parts les produits de ses terres fertiles.

En entrant dans le Tèche, l'*Ajax* navigua de nouveau sous une voûte de feuillage, mais libre, débarrassée des branches pendantes qui auraient pu gêner sa marche. C'était comme une promenade dans une allée plantée d'arbres dont nous suivions sans peine les gracieux contours, et d'où notre vue plongeait à droite et à gauche sur des champs de coton et de cannes bien cultivés.

Ici, un habitant attendait sur la rive le passage de l'*Ajax* pour demander au capitaine Mahé des nouvelles de la ville ; là, un groupe de jeunes et rieuses négresses lavaiént du linge dans les eaux du Tèche ; plus loin, un pâtre nègre conduisait en chantant des bestiaux à l'abreuvoir. Le paysage s'animait à chaque pas que nous faisions ; partout c'était la vie simple, la vie champêtre, mais se montrant sous d'autres aspects, et pratiquée

par d'autres gens que ceux que j'avais vus dans les prairies et dans les plaines de la Normandie. Ces scènes paisibles détruisaient les tristes impressions qui m'étaient restées de celles du lac Chicot. Plus nous avancions vers le terme de notre voyage, et plus je me réjouissais d'avoir à séjourner aux Attakapas ; ce que j'avais d'abord considéré comme une sorte d'exil auquel me condamnait M. Hottinger me semblait à présent une faveur de la fortune. Ce fut dans ces excellentes dispositions d'esprit que je débarquai de l'*Ajax* sur l'habitation du Héron blanc.

IV

LE HÉRON BLANC.

L'*Ajax* avait accosté la terre vis-à-vis de l'habitation de M. Schüler, dans une sorte de crique découpée par la main des hommes.

Le creusement de ces sortes de petits ports est nécessaire devant chaque habitation pour faciliter l'embarquement des sures et des cotons, et en outre pour ne pas gêner la navigation du Tèche, dans lequel deux bateaux à vapeur ne peuvent marcher de front, vu le peu de largeur de son lit.

Pendant que les hommes du bord mettaient nos bagages à terre, que M. Hottinger envoyait le mulâtre qu'il avait emmené avec nous de la ville pour l'attacher à mon service prévenir madame Schüler de notre arrivée, je jetai un coup d'œil sur l'aspect général du lieu où j'allais vivre.

L'enclos de cette propriété, qui me parut considérable, allait en se rétrécissant jusqu'à la rive du Tèche, d'où la maison d'habitation était éloignée de cinquante mètres environ. Une double allée de lilas d'Amérique et de magnolias, jeunes et vigoureux, conduisait à cette maison, élevée d'un étage seulement, bâtie en bois de *cypre* comme toutes celles du pays et en forme de chalet, à galeries circulaires au premier et au rez-de-chaussée. Quand je dis rez-de-chaussée, je me trompe, car à la Louisiane, excepté dans les villes, les maisons n'ont point de fondations ; la charpente repose sur des dés en briques ou en bois, de façon que le premier plancher soit supporté à un mètre au-dessus du sol, que l'air pénètre en dessous, et que l'humidité ne puisse l'atteindre.

La maison de M. Schüler, construite d'après ce système, formait un carré long, ayant six croisées de face et une porte d'entrée au sud et au nord, quatre croisées seulement au levant et au couchant. Une ligne d'orangers en pleine terre répétait à la distance de trois

mètres le dessin du carré long de ce beau chalet ; ses murailles en bois étaient peintes en blanc, ses croisées et ses portes en vert, et sa toiture en bardeaux goudronnée en black : le tout formant un ensemble du plus charmant aspect. Les deux galeries et les colonnes qui les supportaient n'avaient reçu aucune peinture, elles conservaient la couleur rouge et naturelle du bois de cœur de *cypre*; mais cette couleur primitive disparaissait sous le feuillage et les fleurs des lianes, des grenadilles, des cheveux de Vénus et autres plantes grimpantes qui s'enroulaient autour des colonnes, et couraient vivaces le long des rampes des deux galeries.

Tandis que j'admirais cette délicieuse retraite, dont aucune description ne peut donner une idée exacte, le mulâtre envoyé par M. Hottinger revenait suivî d'une demi-douzaine de nègres et négresses, arrivant en courant vers nous pour emporter nos bagages.

Cette irruption d'esclaves me rappela à moi-même ; je m'empressai de faire mes remerciements au capitaine Mahé de ses bons procédés pendant le voyage, et de lui souhaiter le bonjour jusqu'au lendemain ; car il devait s'arrêter de nouveau au Héron blanc pour prendre en passant M. Hottinger et le ramener à la Nouvelle-Orléans.

L'*Ajax* continua sa route, et, aussitôt après, M. Hottinger et moi nous nous dirigeâmes vers l'habitation

où les nègres nous avaient précédés. Nous nous trouvâmes même dans la nécessité de hâter un peu le pas en voyant madame Schüler descendre de son perron et s'avancer pour nous recevoir ; la vue de cette dame me fit grand plaisir et piqua en même temps ma curiosité ; j'étais désireux de connaître la jeune femme abandonnée depuis huit mois par M. Schüler, et de juger par moi-même si elle méritait cet abandon.

Madame Schüler marchait lentement dans l'allée de magnolias, tenant par la main sa fille, une petite blondine de deux ans à peine qui trottinait déjà, en entraînant vers nous sa mère.

La créole était vêtue d'un large peignoir de mousseline fond blanc pointillé de rose ; ce vêtement simple et flottant d'ordinaire était légèrement serré à la taille par une ceinture de même étoffe, nouée probablement quelques instants avant notre arrivée ; car les créoles n'ont pas l'habitude du corset et des vêtements ajustés quand elles sont dans leur intérieur. Mais le peu que je voyais m'indiquait suffisamment que madame Schüler était de taille ordinaire, admirablement bien faite, d'une tournure jeune, naturelle, pleine de grâce et d'abandon. J'aurais donné bien des choses en ce moment pour voir son visage, mais cela était impossible ; une ample calèche de mérinos vert doublé de rose, que les femmes ne quittent jamais quand elles sont

hors de chez elles, me dérobait entièrement ses traits. Le hasard, ou plutôt une maladresse de M. Hottinger vint satisfaire mon impatiente curiosité. Nous étions arrivés tout auprès de la créole, et, tandis que je lui faisais un profond salut, M. Hottinger s'avança davantage :

— Eh! bonjour, chère enfant, lui dit-il; chère Marguerite, permettez que je vous embrasse.

Puis, ouvrant les bras, dans un mouvement rapide et mal calculé, il poussa avec son front la calèche, qui tomba sur les épaules de madame Schüler, et de là tout à fait à terre.

Je me précipitai pour ramasser la calèche, sans trop me presser de la rendre pourtant, et, tandis que mon protecteur s'excusait de sa maladresse, j'eus tout le temps de voir que la jeune créole était d'une beauté remarquable; je n'avais jamais rien vu, rien rêvé de pareil; je m'avançai alors poliment, et je remis à madame Schüler sa vilaine coiffure, que je tenais à la main.

— Merci, monsieur, me dit-elle d'une voix un peu émue, les yeux baissés et la rougeur au front.

— Vous me permettrez, mon enfant, interrompit aussitôt M. Hottinger, comme pour la tirer de l'embarras dans lequel la vue d'un nouveau venu semblait la mettre, de vous présenter M. Marcel, un Français

qui m'a été adressé et recommandé par ses parents, avec lesquels je suis depuis longtemps en relations d'affaires et d'amitié. Vous m'obligerez et je vous serai reconnaissant, ma chère Marguerite, s'il vous plaît d'accueillir M. Marcel comme l'un de mes amis intimes.

— Certainement, dit la créole en se tournant vers moi; recommandé par l'ami de mon mari, monsieur est le bienvenu dans cette maison.

Et madame Schüler, ayant l'air de vouloir me faire les honneurs de chez elle, monta le perron conduisant sur la première galerie.

Je m'inclinai en balbutiant un compliment entortillé, car cette fois c'était à mon tour d'être embarrassé; je me sentais rougir malgré moi, chose à laquelle j'étais fort sujet alors.

M. Hottinger, voulant couper court au cérémonial gênant d'une première entrevue, pria madame Schüler de vouloir bien donner des ordres pour qu'on nous conduisit à l'appartement qu'elle nous destinait.

Celle-ci sortit immédiatement et revint un instant après nous prévenir que nos chambres étaient prêtes.

— Montez, monsieur Marcel, me dit alors M. Hottinger, j'ai à causer d'affaires sérieuses avec madame, tout à l'heure j'irai vous rejoindre; dites, je vous prie, à James, mon mulâtre, d'ouvrir mon sac de nuit et de mettre mes affaires en ordre.

Je compris que mon protecteur, voulant causer à son aise avec la maîtresse de la maison et ménager en même temps l'amour-propre de cette jeune femme, cherchait un prétexte convenable pour m'éloigner ; je saluai madame Schüler, et je suivis la mulâtre chargée de me montrer le chemin de la chambre que j'allais occuper.

On nous avait logés au premier étage, sur la seconde galerie de la maison ; la vue était magnifique, et de la hauteur où je me trouvais, dominant les environs à une grande distance, je pus embrasser d'un coup d'œil la propriété sur laquelle nous étions.

L'étendue du clos du Héron blanc me parut devoir être au moins d'une lieue carrée ; le dessin en était très-bien indiqué du reste par une haie vive fort élevée, qui entourait ce clos sans interruption. Le tout était planté admirablement de coton, de maïs et de cannes à sucre, depuis l'extrémité nord, jusqu'à deux cents mètres environ de la maison d'habitation. Au milieu des richesses de ce beau clos s'élevaient les bâtiments d'exploitation : d'un côté, ceux où se faisaient la roulaison et la cuisson du jus de cannes ; de l'autre, les ateliers où l'on épluchait, pressait et mettait le coton en balles, avant de l'expédier à la Nouvelle-Orléans.

A partir de l'endroit où s'arrêtaient les cultures, on

apercevait à droite et à gauche de vertes savanes, dans lesquelles paissaient en liberté les chevaux et les bestiaux nécessaires aux travaux des champs ; puis, deux camps de nègres, parsemés de cases ombragées d'arbres, entourées de jardinets cultivés, s'allongeaient en pente douce jusqu'à la rive gauche du Tèche ; puis, dans un terrain entouré d'un mur d'appui en briques, le jardin potager et le jardin d'agrément de l'habitation, séparés l'un de l'autre par la belle avenue de lilas et de magnolias dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Tout cela était riche, verdoyant, agréable, réjouissant à voir pour un nouveau débarqué comme moi ; il me semblait que, si j'avais été forcé de repartir tout de suite pour la Nouvelle-Orléans, j'en aurais voulu à M. Hottinger de m'arracher si vite à la contemplation de ces belles choses.

Il n'y avait pas de risque : non-seulement le négociant américain ne songeait point à me remmener avec lui, mais, dans le moment même où j'admirais les riches récoltes du clos du Héron blanc, il arrivait à convaincre madame Schüler que j'étais l'homme nécessaire, indispensable pour veiller à la conservation de ses richesses ; jeune, actif, je sauvegarderais leurs mutuels intérêts mis en périls par l'absence et la mauvaise conduite de M. Schüler.

— C'est un jeune homme de bonne famille, lui

disait-il, un gentleman ; la seule objection que vous pourriez faire à son séjour ici, ma chère Marguerite, c'est qu'il n'est pas convenable qu'un homme de son âge loge sous le même toit avec une femme du vôtre, en l'absence de son mari ; mais j'ai prévu le cas, je fais taire les mauvaises langues du pays et je lève tous vos scrupules en vous proposant de loger votre gérant dans le petit pavillon situé à un quart de lieue d'ici, en dehors de l'enclos de votre habitation. Ce pavillon, construit par votre mari pour servir de petite maison, de lieu de rendez-vous et de plaisirs, servira de logement à l'honnête garçon qui s'occupera de vos affaires.

— Il me semble, objectait madame Schüler, que nous pourrions nous passer de M. Marcel ; restée seule depuis le départ de mon mari, j'ai su faire planter et ensemencer les terres de l'habitation, je saurai bien en faire faire la récolte. Je suis fille de planteur, j'ai l'habitude des travaux des champs ; au reste, mes cent esclaves sont surveillés par un commandeur, un mulâtre de mon frère. Mon frère et mon beau-frère viennent me voir ici de temps en temps, ils m'aideront à sortir des embarras dont vous me parlez.

— Je sais, ma chère enfant, disait M. Hottinger, que vous êtes pleine de dévouement et d'abnégation ; mais cela ne suffit pas, et je vous conseille de ne pas entreprendre une tâche au-dessus de vos forces. La récolte

d'une habitation est, vous le savez, la chose la plus sérieuse des travaux du planteur ; quand arrivera le moment de la faire, votre frère et votre beau-frère ne viendront plus, ils resteront chez eux pour veiller eux-mêmes à leurs intérêts. Restée seule, il vous sera impossible de tout faire, de tout voir ; vos nègres seront négligents, paresseux ; vos cotons seront récoltés à moitié, mal épluchés, mal conditionnés ; vos cannes de même, votre sucre mal fait ; le tout, enfin, sera gaspillé, gâché par vos nègres, auxquels la surveillance d'un blanc est indispensable. Eh bien ! au lieu de vendre pour vingt mille piastres de coton et de sucre, vous n'en vendrez peut-être pas pour dix mille piastres, et cette somme est celle qui m'est due par votre mari, vous le savez. Comment ferez-vous alors ? Quels regrets n'aurez-vous pas ! Non, croyez-moi, dégagez votre responsabilité dans une affaire aussi grave. Ne compromettez pas votre avenir et celui de votre enfant. La décadence d'une habitation de planteur commence toujours par le désordre et la négligence du maître, c'est le cas où nous sommes ; puis, pour couvrir le déficit d'une mauvaise récolte, on vend quelques nègres d'abord, puis encore d'autres, puis toujours, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus assez pour cultiver les terres ; puis on vend les terres elles-mêmes, et la misère arrive ; oh ! vous ne savez pas combien c'est affreux, la misère ! Nous

ne pouvons pas la supporter, nous autres créoles !

— Vous avez raison, monsieur, dit madame Schüler ébranlée par la justesse des raisonnements de M. Hottinger, je suivrai vos conseils, je ferai ce que vous voulez, vous ne pouvez agir, je le sais, que pour le bien de nos intérêts.

— Je prends tout sous ma responsabilité, dit vivement M. Hottinger, et, dans ce cas, je dégage entièrement la vôtre, dussé-je me tromper, dussé-je y perdre mes dix mille piastres.

— Agissez donc comme vous l'entendrez, reprit madame Schüler, annoncez à votre ami M. Marcel que j'accepte ses services jusqu'à la fin de la récolte.

— Très-bien, nous causerons de cela avec lui tout à l'heure à souper. Nous le préviendrons en même temps de son installation dans le petit pavillon des Savanes, en dehors de l'enclos du Héron blanc. Il est tout meublé, n'est-ce pas ? il n'y aura presque rien à faire pour le rendre habitable. Allons, ma chère Marguerite, ayez confiance, tout s'arrangera pour le mieux avec M. Marcel ; c'est un jeune homme bien élevé, intelligent, capable, et pour lequel j'ai beaucoup d'estime ; bientôt, je l'espère, vous l'estimerez vous-même ce qu'il vaut.

Pour votre considération et pour la sienne, poursuivit M. Hottinger, pour établir et faire respecter son autorité sur les nègres de l'habitation, il faut présenter

officiellement M. Marcel à vos parents, à vos amis. Je ne doute pas que, quand ils auront vu le personnage, quand ils auront causé avec nous et avec lui, ils seront convaincus qu'on ne veut faire ici que des choses utiles et honorables ; ils seront les premiers à approuver votre résolution et à dire dans le pays que vous, pauvre femme abandonnée, avez autant de tête, de courage et de cœur que votre mari en a peu. O Schüler ! Schüler !

— Mon mari est le maître, dit la créole d'un ton résigné.

— Oui, sans doute, il est le maître, et il le prouve en agissant comme il le fait, ce n'est guère honorable pour lui, je vous l'assure ; mais ne parlons pas de cela, ma chère enfant, parlons de vous, de vous seule. Vous savez que je dois repartir demain dans l'après-midi par l'*Ajax*.

— Comment, déjà ? interrompit madame Schüler.

— Oui, mon enfant, les affaires de ma maison exigent ma présence à la Nouvelle-Orléans, il faut absolument que je vous quitte demain ; mais d'ici là nous pouvons faire d'excellentes choses.

— Parlez vite alors, je vous écoute, je ferai comme il vous plaira.

— Et vous ferez bien, car je ne vous demanderai que des choses justes et convenables. Écoutez-moi donc. Vous allez dès ce soir, tout de suite, à l'instant même,

faire monter à cheval plusieurs de vos nègres et les envoyer prier, de votre part, vos frères, vos parents, vos amis les plus intimes, de venir déjeuner demain matin au Héron blanc. Allez vite, ma chère Marguerite, faites dire à vos nègres de brider leurs chevaux. La réunion de tous ceux qui s'intéressent à vous est indispensable pendant que je suis ici ; il faut qu'ils sachent nos projets, pour témoigner un jour de nos bonnes intentions, si cela devenait nécessaire. Je connais vos frères et vos amis pour la plupart ; quand je leur aurai parlé, quand je leur aurai prouvé mon esprit de conciliation dans une affaire où j'aurais pu agir différemment, j'aurai assuré votre repos présentement et dans l'avenir.

Tout se passa le lendemain à peu près comme le désirait M. Hottinger ; les frères, les amis de la créole approuvèrent les sages mesures prises par le négociant américain, avec lequel, du reste, ils étaient presque tous en relation d'affaires depuis longtemps, la maison Hottinger, Stetson et Comp. de la Nouvelle-Orléans étant celle qui achetait la plus grande partie des cotons et des sucre des Attakapas.

Je fus présenté à ces messieurs ; chacun m'accueillit et me fit les offres de services les plus aimables, les plus hospitalières ; de sorte qu'au moment où nous nous levâmes de table pour aller reconduire M. Hottinger à bord de l'*Ajax*, les planteurs des Attakapas

et moi étions déjà les meilleurs amis du monde. A la suite de l'excellent déjeuner de madame Schüler, l'entrain et la fougue créoles débordaient en démonstrations affectueuses et cordiales ; ce fut à peine si M. Hottinger, quelques minutes avant de monter à bord, trouva un instant pour me donner ses dernières instructions.

— Je suis enchanté, me dit-il en me prenant sous le bras, de l'accueil qu'on vous fait ; j'y comptais ; mais n'usez pas trop et n'abusez jamais de l'amitié des créoles, vous les mettriez bien vite dans leur tort, car ils promettent souvent plus qu'ils ne peuvent tenir. Soyez toujours poli et respectueux avec madame Schüler ; voyez-la souvent, mais ne la gênez pas ; c'est une excellente femme, un peu vaniteuse, capricieuse, fantasque et nonchalante comme les créoles ; elle a été contrariée d'être obligée de vous recevoir et d'en passer par où j'ai voulu, mais au fond elle est très-contente d'être débarrassée d'un fardeau trop lourd pour elle ; ayez l'air de la consulter, de prendre son avis, mais n'en faites qu'à votre tête, vous ferez bien. Je laisse à votre service mon mulâtre James ; c'est un rare et fidèle sujet, bien au-dessus des esclaves ordinaires ; il vous renseignera et vous secondera parfaitement pour les travaux à faire sur l'habitation du Héron blanc. Allons, au revoir, mon jeune ami ; travaillez, amusez-vous,

écrivez-moi toutes les semaines par la poste, et donnez-moi de vos nouvelles verbalement par le capitaine Mahé de l'*Ajax*. Au revoir encore une fois, me dit-il en me serrant la main ; vos nouveaux amis s'impatientent de ce que je vous retiens trop longtemps, allez vite les rejoindre.

Après le départ de M. Hottinger, je passai le reste de la journée avec les frères et les invités de madame Schüler ; ils voulurent m'installer malgré moi, pour ainsi dire, dans le pavillon qui m'avait été concédé. Ce pavillon, situé à quelque distance de l'enclos de l'habitation, était bâti à l'extrémité d'une savane, sur le bord du Tèche ; la haie vive de *garofiers* (*acacias triacanthos*) qui l'entourait empêchait les bestiaux d'y pénétrer, et l'on y avait accès par une porte basse à claire-voie, sans serrure : c'est-à-dire que le premier venu pouvait y entrer.

Le jardin d'agrément au milieu duquel s'élevait le pavillon était en assez mauvais état ; ce fut l'affaire de quelques heures de travail pour le rajeunir et pour le rendre propre. L'enclos renfermait encore un bout de vague prairie, dans laquelle le frère de madame Schüler fit conduire un joli cheval créole, doux et bien dressé, pour mon service particulier, ayant du reste la faculté de me servir de ceux de l'habitation, soit pour moi-même, soit pour James, mon mulâtre.

Une baraque en planches, construite dans un coin de l'enclos, se trouvait assez grande pour pouvoir servir de sellerie, d'abri pour mon cheval en cas de pluie, de logement pour James, et, au besoin, de cuisine, les jours où je jugerais à propos de faire préparer mon repas par James, au lieu d'aller le prendre chez madame Schüler ou ailleurs.

Quant à mon pavillon proprement dit, il se composait d'une pièce unique, très-grande, éclairée par quatre croisées s'ouvrant de plain-pied sur une galerie circulaire, et ayant vue aux quatre points de l'horizon.

La pièce était confortablement meublée : chaises, berceuses, canapés en crin et en canne, nattes sur le plancher, tables, armoires, glaces, objets de toilette : rien n'y manquait, que le lit; je dissuadai le frère de madame Schüler de m'en faire monter un, préférant essayer de coucher dans un hamac, comme le font beaucoup de créoles ; c'est plus sain et moins embarrassant que le lit.

Ce fut ainsi que je couchai la seconde nuit de mon arrivée sur l'habitation du Héron blanc. Je m'endormis en pensant au rapide voyage que je venais de faire, à la bonne réception que j'avais reçue, et à la mission délicate dont j'étais chargé dans ce pays des Attakapas, si près de la Nouvelle-Orléans, si loin de la France.

V

PROMENADE MATINALE.

Si je m'étais endormi la veille bercé par des idées semi-mélancoliques, des pensées de montagnard regrettant son pays, je me réveillai le lendemain gai comme un pinson. Il était cinq heures du matin; le soleil se levait radieux, embrasait les vitres de ma fenêtre, et, malgré les rideaux, malgré la moustiquaire de mon hamac, tamisait ses rayons jusque sur mon visage.

En me voyant suspendu au milieu de l'appartement, et enveloppé de gaze, comme le lustre d'un bourgeois parti pour la campagne, je fus pris d'une envie de rire irrésistible. Hélas! qu'on me le pardonne, j'avais vingt ans! j'y cérai de si bon cœur, que James, mon domestique, monta vivement chez moi, me croyant fou sans doute.

James ouvrit ma porte-fenêtre du côté du levant, entra dans le pavillon, et, une tasse à la main, s'approcha de mon hamac en me disant :

— Monsieur Marcel, voici votre café.

Je remerciai James de son attention ; elle me fut d'autant plus agréable, que j'avais contracté l'habitude, depuis mon arrivée à la Louisiane, de prendre, comme les créoles, une tasse de café noir le matin à mon réveil.

M. Hottinger ne m'avait pas trompé sur le compte de son domestique : James était un garçon entendu, serviable, dont les petits talents, je le voyais, me seraient précieux pendant mon séjour aux Attakapas. James avait en outre l'attention de ne jamais parler autrement que français, dédaignant apparemment le pur patois nègre, qui sent trop la servitude et l'esclavage.

Désirant aller faire un tour matinal dans le clos de l'habitation du Héron blanc, que je n'avais pas encore eu le temps de visiter en détail, je dis à James de panser et de seller mon cheval le plus vite possible. L'idée que j'avais était d'autant meilleure que James me prévint que M. Valentin, le frère de madame Schüler, était déjà venu savoir si j'étais réveillé, pour m'emmener faire cette promenade à laquelle je pensais.

Mon café bu et James parti, je sautai à bas de mon lit aérien ; mais, aussitôt debout, je sentis que j'avais les membres et les reins brisés ; cela ne me surprit pas, c'est l'effet qu'on éprouve en couchant la première fois dans un hamac ; on s'y fait, et au bout de quelques jours on n'y pense plus.

Je fis promptement mes ablutions à grande eau,

sans hésitation, sans parcimonie, à la manière créole, et selon les prescriptions de l'hydrothérapie, excellente habitude, ma foi, d'une hygiène parfaite pour les colonies. Trois minutes après j'étais habillé de blanc : pantalon, habit, chemise à col rabattu sur un nœud de cravate ou plutôt de ruban noir ; souliers de coutil, chaussettes de coton ; tenue de planteur enfin.

Si je décris ici ma toilette, ce n'est pas par coquetterie, ni pour faire croire au lecteur que j'étais joli garçon, mais seulement pour montrer la simplicité et la légèreté du vêtement habituel des créoles. Je suis persuadé que le tout ensemble ne pesait pas un demi-kilogramme. Quelle différence avec les triples et quadruples vêtements de nos dandys d'Europe ! Ces gens-là me font toujours l'effet de l'écuyer du Cirque, l'homme aux quarante gilets.

En attendant que James m'aménât mon cheval, j'allumai un excellent cigare, provenant de la provision que m'avait faite M. Hottinger, je m'accoudai sur la galerie de mon pavillon, dominant, de la place où j'étais, la portion du camp des nègres attenante à mon enclos, et regardant au loin, devant moi, à plus d'un kilomètre, la belle avenue de lilas et de magnolias, la jolie maison enguirlandée de vivants feuillages, sous le toit de laquelle reposait la charmante madame Schüler.

Je me sentais heureux, j'avais les yeux réjouis, sa-

tisfaits, pleins de fleurs, de verdure, de lumière et d'ombre; les oreilles charmées par le chant mélodieux du *moqueur*, le rossignol du pays des Attakapas. Le moqueur, ce rival de notre classique Philomèle, est un peu plus gros que le pierrot français, mais ces deux oiseaux ont du reste beaucoup de rapports entre eux pour le plumage et les habitudes familières.

L'effronté coquin dont je parle était perché au-dessus de ma tête, sur une des branches de la girouette du pavillon, et jetait au loin ses mélodies vibrantes, perlées, plaintives ou joyeuses, s'interrompant parfois brusquement pour miauler, aboyer, bêler comme une chèvre ou chanter comme un coq; — on comprend que c'est à ce talent imitatif qu'il doit son nom de moqueur. Je n'aime pas, je l'avoue, les imitateurs, mais celui-ci me plaisait fort, car au moins il trouvait quelque chose de charmant à dire de son propre cru. James avait beau aller et venir dans l'entourage, siffler, parler à son cheval, mon moqueur ne s'en occupait seulement pas, restait haut perché à son poste, chantant de plus belle, et probablement pour d'autres oreilles que les nôtres : celle d'une compagne, d'une amoureuse peut-être.

James m'ayant amené mon cheval au bas de l'escalier du pavillon, je pris mon chapeau, ma cravache, et descendis pour partir.

— Ne montez pas ici, mon maître, me dit le mulâtre, il vaut toujours mieux monter en dehors de l'entourage.

— Pourquoi donc cela, James ?

— Parce que les chevaux créoles n'ont pas plutôt senti le cavalier qu'ils se mettent en gaieté, sautent et caracolent ; le vôtre pourrait avoir une *foucade*, partir au galop et vous briser la tête contre la traverse en bois de la porte de ce clos, qui est beaucoup trop basse pour un cavalier monté.

— Merci, mon garçon, de ton avertissement ; il y a en effet du danger, dis-je à James en levant les yeux sur la traverse de la porte sous laquelle je passais en tenant mon cheval par la bride, dorénavant tu m'amèneras mon cheval en dehors de l'entourage.

Je montai alors, et bien me prit d'avoir reçu quelques principes d'équitation, car mon cheval sauta, cabriola, comme l'avait prévu James, et partit comme un trait dans la direction du Héron blanc, où j'arrivai en quelques minutes.

M. Valentin, qui m'avait vu venir de loin, m'attendait à cheval devant la porte du grand clos de sa sœur ; après nous être serré la main et nous être fait les compliments d'usage, nous entrâmes de front dans la propriété.

Ce M. Valentin, si affable, si prévenant pour moi, était un homme de vingt-cinq ans environ, d'une taille

éancée, d'un tempérament nerveux et sec, comme tous les créoles, principalement ceux qui vivent à la campagne et se livrent aux travaux de l'agriculture. Chose particulière et digne de remarque, c'est que les paysans créoles, cultivateurs de sucre, de coton, de tabac, ne ressemblent en rien aux paysans d'Europe, cultivateurs de blé, de colza, de luzerne et de sainfoin. Ils n'ont souvent guère plus d'instruction les uns que les autres; malgré cela, il y a entre eux une énorme différence pour la tenue, le langage et les manières.

Je me suis demandé bien des fois comment il se fait que le laboureur d'un pays civilisé comme la France soit lourd, grossier, aussi brutal avec les hommes qu'avec les chevaux, et que le planteur créole soit, au contraire, toujours distingué dans ses manières, dans ses goûts, dans sa conversation même; comment il se fait qu'on peut envoyer le paysan français manger à la cuisine, et que le planteur créole soit un monsieur qu'on ne peut recevoir ailleurs qu'au salon.

Notez bien que je ne parle pas ici des planteurs descendant de la noblesse, de l'aristocratie française, tels que les Lepelletier de la Houssaye, les de Vincé de Bienvenu, les de la Branche, les du Clouët, les du Clozel, les Dazincourt, etc., devenus simples citoyens des États-Unis, et vivant avec les nègres, au milieu des plaines et des bois des Attakapas. Non, je parle des

cultivateurs, des paysans, ouvriers, colons, descendus du Canada, de l'Arcadie, venus des côtes de la Normandie, de la Bretagne, de la Gascogne, du pays basque ou d'ailleurs, pour s'établir à la Louisiane. Est-ce le climat, sont-ce les lois sous lesquelles ils vivent, est-ce la liberté dont ils jouissent, est-ce leur supériorité, leur autorité sur la race noire, qui ont transformé physiquement et moralement ces hommes? Je l'ignore, je constate seulement la différence qu'il y a entre eux et la portion du peuple français de laquelle ils descendent. Cette différence entre les femmes de même classe des deux pays est encore plus sensible. Chacun connaît la beauté, la grâce de la créole; elles sont proverbiales. Si quelque bonne grosse Normande voyait, dans les colonies, sa progéniture féminine à la troisième génération seulement, elle en serait aussi étonnée qu'une poule de Crève-Cœur le serait d'avoir couvé des fauvettes!

Telles étaient les réflexions que je faisais en marchant, au pas de nos chevaux, dans le clos du Héron blanc.

M. Valentin, mon compagnon de promenade, avait tout à fait bonne mine, sa tenue était celle d'un homme de bonne compagnie. Quoiqu'il fût sans éducation (il savait seulement lire et écrire), sa conversation ne manquait pas d'intérêt, bien qu'elle fût un peu exagér-

rée, un peu trop expansive avec moi, un étranger arrivé de la veille. Et puis, je trouvais chez M. Valentin une suffisance, une habblerie, qui ne permettaient pas de croire aveuglément à toutes ses paroles ; je sentais qu'il y avait beaucoup à en rabattre. Cependant, me disais-je, si M. Valentin me parle tant de lui-même, s'il me surfait un peu le nombre de ses qualités, c'est qu'il tient à ce que j'aie bonne opinion de lui. Donc il a une grande estime pour moi. Ce vaniteux M. Valentin en était arrivé, comme on le voit, à me rendre vaniteux moi-même.

Il va sans dire que, s'il se trouvait sans défauts, il en découvrait énormément chez les autres ; son beau-frère Schüler, surtout, en avait plus que personne. C'était, disait-il, un homme vicieux dont la conduite était un scandale, qui rendait sa femme très-malheureuse, en attendant qu'il eût causé sa ruine. — Si ma sœur veut suivre mes conseils et ceux de toute notre famille, elle profitera du bénéfice de la loi américaine pour demander le divorce. C'est son droit et son devoir.

— Je comprends, monsieur, vos griefs contre votre beau-frère ; mais peut-être vaudrait-il mieux laisser madame votre sœur maîtresse d'agir seule, d'après ses propres sentiments ?

— Jésus-Christ ! exclama le créole, si ma sœur ne

divorce pas avec Schüler, je l'abandonne, je ne la revois de ma vie. Au reste, je ne suis pas seul à lui donner des conseils ; mon autre beau-frère, avec lequel vous avez déjeuné hier, mon autre sœur, avec laquelle vous allez déjeuner aujourd'hui, ne se gênent pas pour dire à Marguerite que c'est déshonorant pour elle de porter le nom d'un pareil homme, et qu'il faut absolument qu'elle en finisse avec lui, si elle ne veut pas être regardée comme la dernière des esclaves.

On conçoit combien j'étais embarrassé de la tournure qu'avait prise notre entretien ; je cherchais vainement le moyen de me tirer de là le moins mal possible, lorsque, tout à coup, ces paroles d'une romance bien connue en France vinrent frapper mes oreilles :

Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour
J'irai revoir ma Normandie.
C'est le pays qui m'a donné le jour.

La voix qui répétait ce doux refrain de mon compatriote Frédéric Bérat était admirablement belle et juste ; elle avait une expression, un charme si grands pour moi, que j'arrêtai brusquement mon cheval au milieu de la route pour mieux l'entendre ; mais elle avait cessé.

— Qui donc chante ici ce doux air de mon pays ? dis-je au créole avec émotion.

— C'est César ! répondit-il, un des nègres de ma sœur.

— Un nègre ! est-ce possible ? Un nègre avec une voix semblable ? Où donc est-il ?

— Mais ici tout près, avec ses camarades ! ils sont en train de sarcler ce champ de coton.

— Je voudrais bien le voir. Voulez-vous que nous allions jusqu'à lui ?

— Cela n'est pas nécessaire, monsieur Marcel ; nous n'avons pas besoin de nous déranger, je vais l'appeler. César ! César ! *viens-moi ici*, nègre ! cria-t-il alors, absolument comme s'il eût appelé son chien.

Un beau nègre créole, c'est-à-dire né dans le pays, se détacha d'une troupe de cinquante autres nègres, qui restèrent le front courbé vers la terre en entendant la voix impérieuse du maître. Et César arriva à nous en courant.

— C'est toi qui chantais tout à l'heure, nègre ? lui dit Valentin.

— *Oui, mô maître.*

— Comment, c'est toi qui viens de chanter *Ma Normandie* ? lui dis-je à mon tour.

— *Oui, mouché.*

— C'est impossible ! Et qui donc t'a appris cette chanson ?

— *C'est manman moè, quand li tè couri au pays la pluie coton.*

— Que nous raconte-t-il là ? demandai-je à Valentin.

— Ceci a besoin d'explication, interrompit le créole. La mère de César, que j'ai achetée à la Nouvelle-Orléans, a été nourrice d'une petite créole dont la famille a été passer un hiver en France ; la nourrice a fait le voyage avec ses maîtres, et c'est en France qu'elle a appris cette chanson et qu'elle a vu de la neige, que celui-ci appelle de la *pluie coton*.

— Très-bien ! dis-je ; mais comment se fait-il que ce nègre, qui n'a pas l'air de pouvoir s'exprimer autrement qu'en patois, chantait avec un accent, une netteté de prononciation que bien des chanteurs de profession lui envieraient ?

— Je l'ignore, dit Valentin. Demandez-lui de chanter de nouveau son air, vous jugerez de ce qu'il sait faire.

César chanta, et chanta si bien, que j'en fus émerveillé ; je n'en revenais pas ; mais, plus tard, j'ai entendu beaucoup d'autres nègres et négresses à la Nouvelle-Orléans, les machinistes, lampistes et habilleuses du théâtre français entre autres, chanter avec voix aussi belle, aussi juste et aussi purement en français qu'on puisse le désirer. C'est encore un fait que je constate, sans pouvoir me l'expliquer. Et s'il est vrai, comme le

prétendent les négrophobes, que les nègres ont tout au plus l'intelligence des singes, il faut convenir qu'il s'en trouve quelques-uns parmi eux dont la voix a des accents qui vont à l'âme.

Après avoir quitté César, qui s'en retourna sarcler les plants de coton, je parlai naturellement agriculture; je dis au créole quelques mots de la belle culture des blés et des colzas au pays de Caux; j'avais trouvé mon homme; M. Valentin saisit la balle au bond, enfourcha ce nouveau dada, et chercha à me démontrer la supériorité des cotons, des cannes à sucre, sur les céréales françaises. Je ne demandais pas mieux, je le laissai dire, je le poussai même, quand il faisait mine de s'arrêter un instant; enfin, je le questionnai tant et si bien, qu'au milieu d'un flux intarissable de paroles, je fis mon profit des renseignements utiles qu'il me donnait; à la fin, je le remerciai vivement du cours d'agriculture pratique qu'il avait bien voulu me faire.

J'en appris assez dans cette première leçon pour pouvoir surveiller la cueillette journalière du coton, la rentrée du maïs, la roulaison des cannes sur l'habitation du Héron blanc. C'était la seule mission dont j'avais été chargé par M. Hottinger, et comme les travaux dont je parle ne devaient point commencer avant un mois ou six semaines, j'avais le temps d'y songer et de me fortifier encore par l'étude et l'observation pratiques.

— La récolte est sauvée, me dit M. Valentin en terminant, ni vous, ni moi, ni les nègres, n'avons plus rien à y faire présentement.

— Oui, je comprends, lui dis-je, c'est le moment du travail de Dieu, les hommes n'ont plus qu'à se croiser les bras et à le regarder faire.

— Justement, reprit-il, votre définition est parfaite, mon cher ami.

— Je vous remercie de votre compliment, monsieur Valentin.

— Monsieur Valentin, monsieur Valentin, répéta-t-il après moi, ne voulez-vous donc pas que je vous appelle mon ami?

— C'est peut-être bien prompt, qu'en dites-vous? nous nous connaissons depuis hier seulement.

— Qu'est-ce que cela fait? nous autres créoles, nous jugeons notre homme à première vue; vous m'avez été présenté par M. Hottinger, vous êtes un véritable gentleman, vos manières me plaisent, vous m'êtes sympathique, je vous demande la permission de vous appeler mon ami, le voulez-vous, dites?

— Avec plaisir, mon cher monsieur Valentin, lui dis-je alors en lui tendant la main, que je ne pouvais lui refuser sans impolitesse, mais en me disant qu'un ami comme celui-là avait besoin d'être mis à l'épreuve.

— Allons, mon cher Marcel, nous voici arrivés au

bout du clos, à plus d'une lieue de l'habitation ; mes sœurs nous attendent, vite un temps de galop et rentrons déjeuner.

— J'acceptai la proposition, et nous partîmes à fond de train le long de la haie de garosiers. — Nous galopâmes ainsi pendant quelques secondes, mais, me trouvant du côté le plus rapproché de la haie, et les branches pendantes menaçant de m'éborgner à chaque pas, j'arrêtai mon cheval assez brusquement ; le créole en fit autant et me dit :

— Comment, mon cher Marcel, vous en avez déjà assez ? nous commençons à peine.

— Excusez-moi, cher monsieur Valentin, mais je ne tiens nullement, ni vous non plus, je suppose, à ce que ces longues épines me crèvent les yeux ; voici une haie formidable, les animaux ne sauraient y passer, les hommes eux-mêmes ne pourraient y pénétrer qu'en employant la hache, la serpe ou le feu ; il me semble qu'elle a grand besoin d'être élaguée du côté où nous sommes ?

— Vous avez raison, me dit-il, je dirai à ma sœur de faire faire ce travail par ses nègres ; en attendant, mettez-vous à la place que j'occupais, je vais prendre la vôtre. J'ai plus l'habitude que vous de me garer des branches, rien ne nous arrête, nous autres créoles ; oh ! vous verrez cela bien mieux encore, quand nous

irons ensemble dans les grands bois, à la chasse des nègres et des cochons *marrons*.

Je passai sans cérémonie du côté occupé par Valentin, je le laissai se vanter de ses prouesses et engager une lutte d'amour-propre contre cette maudite haie de garofiers, aux épines menaçantes; il en sortit, je dois le dire, victorieux et sans la moindre égratignure. Ce garçon-là avait à cheval une rapidité de coup d'œil, une flexibilité de reins, dignes d'un habitant des bois des Attakapas.

En arrivant, nous jetâmes la bride de nos chevaux, couverts d'écume, à des nègres qui, après les avoir de suite débridés et dessellés, les lâchèrent devant nous dans la savane, où ils rejoignirent leurs camarades en train de paître sur les bords du Tèche. Ces chevaux-là vivent d'air et de liberté. Valentin et moi nous montâmes le perron de la galerie où ces dames nous attendaient avec impatience.

VI

LES DEUX CRÉOLES

Les sœurs de mon nouvel ami, toutes deux en négligé coquet du matin, étaient assises dans leurs chaises berceuses, sur la galerie de la maison.

Elles se levèrent lentement à notre arrivée et firent immédiatement à Valentin des reproches sur sa rentrée tardive.

Occupées à gronder leur frère, ces dames, madame Schüler surtout, répondirent à peine à mon bonjour et à mes compliments respectueux et de politesse. Il me sembla que c'était plus que de la dignité de leur part. J'étais loin de me douter qu'elles ne s'occupaient tant de Valentin et si peu de moi, que pour cacher le trouble, l'embarras, la gêne où les mettait la présence d'un étranger. Plus tard, j'ai appris que cette pose froide et dédaigneuse qu'on reproche généralement aux dames créoles, ne provient absolument que de leur timidité, de leur sauvagerie, de leur peu d'usage du monde. C'est un moment à passer; quand elles ont fait connaissance, que la glace est rompue, elles sont bien différentes.

Pendant la querelle infiniment trop prolongée de ces dames avec leur frère, j'eus le loisir de les comparer rapidement l'une avec l'autre. Belles et jeunes toutes deux, les traits de leur visage avaient une ressemblance qu'il est assez ordinaire de rencontrer dans les familles. Leurs cheveux étaient magnifiques, ondés naturellement, pas assez soyeux peut-être, mais abondants, marque certaine d'une santé parfaite; leurs yeux étaient grands, beaux et noirs; ceux

de madame Akar, l'aînée des deux sœurs, avaient quelque chose de plus vif, de plus animé que ceux de sa sœur, madame Schüler. La première parlait et riait beaucoup, pour faire ressortir ses jolies dents blanches sur ses lèvres roses. L'autre avait également de jolies lèvres, de jolies dents, mais elle ne pensait pas à les montrer, ce qui donnait d'autant plus le désir de les voir. En un mot, l'aînée paraissait très-gaie de caractère, et je jugeai qu'indépendamment du chagrin que madame Schüler pouvait avoir de la conduite et de l'abandon de son mari, elle était plus réservée, plus sérieuse que sa sœur.

Valentin, impatienté de la sotte querelle qu'on lui faisait, et, du reste, aussi peu aimable, aussi peu galant que les frères le sont ordinairement avec leurs sœurs, mit fin à leurs récriminations intempestives par cette brusquerie toute fraternelle :

— Savez-vous, mes chères petites sœurs, que vous n'êtes guère aimables, ce matin ?

— Comment cela ? dit étourdiment madame Akar, tandis que madame Schüler prenait un air de chevrette effarouchée.

— C'est bien facile à comprendre, continua Valentin. Vous prétendez que nous sommes en retard, que le déjeuner est prêt depuis longtemps, et, au lieu de nous faire mettre à table en arrivant, vous me cherchez

querelle; et pendant ce temps M. Marcel reste là, debout sur ses jambes.

— Tiens, c'est vrai, sommes-nous étourdies! c'est de ta faute aussi, Valentin, tu aurais dû nous prévenir plus tôt, dit naïvement madame Akar.

— Ah! oui, reprit Valentin, je comprends; j'ai oublié de te présenter M. Marcel, mais j'espérais que Marguerite se serait chargée de ce soin elle-même. Je répare sa faute, ma chère Marie; je te présente M. Marcel, l'ami de M. Hottinger, de la Nouvelle-Orléans, et le mien pour toujours, je l'espère; ce que je te dis là suffira, j'en suis certain, pour que tu fasses à monsieur le meilleur accueil.

Je m'avançai, je fis mon compliment à madame Akar et lui demandai des nouvelles de son mari, avec lequel j'avais eu le plaisir de faire connaissance la veille.

— Je vous remercie, monsieur, me dit-elle; mon mari m'a beaucoup parlé de vous, et j'avais le désir de vous voir.

— C'est bien, c'est parfait, dit Valentin en riant, assez de compliments, je vous en prie; parlons un peu du déjeuner, ne le laissons pas refroidir plus longtemps. Allons, mon cher Marcel, la main aux dames, offrez la vôtre à madame Schüler, et passons dans la salle à manger.

Madame Schüler, qui ne m'avait pas encore adressé

la parole, me salua et me tendit silencieusement sa main. Je la sentis trembler dans la mienne.

— Pardonnez-moi, monsieur, me dit-elle avec émotion en levant vers moi un regard timide.

— Vous pardonner, madame? dis-je à madame Schüler; c'est moi au contraire qui ai des excuses à vous faire de vous avoir fait attendre.

— Non, mon cher Marcel, ne vous excusez pas! s'écria Valentin, c'est à vous, mes chères sœurs, à nous faire des excuses. Nous les accepterons, nous vous pardonnerons même tout à fait si vous nous traitez bien, si vous êtes aimables!

Valentin eut beau faire, le déjeuner fut triste; tout le monde semblait guindé, mal à l'aise. Madame Schüler conservait une froide réserve, parlait à ses négresses ou à sa petite fille qui jouait devant nous, sur la galerie. Madame Akar essaya de faire l'aimable, malheureusement je ne l'écoutais pas assez. J'étais préoccupé; il me semblait toujours sentir la petite main de madame Schüler trembler dans la mienne. J'éprouvais le même plaisir qu'au moment où j'avais touché ses jolis doigts mignons, satinés. Elle m'avait brûlé, cette main, elle me brûlait encore, même après que je ne la tenais plus.

Bien loin de pouvoir m'occuper de ce que disait madame Akar, je ne voyais que madame Schüler; je sui-

vais ses mouvements, j'admirais sa grâce, son naturel ; j'écoutais le son de sa voix douce et sympathique. Devinant, sans me regarder, l'attention dont elle était l'objet, elle rougissait un peu, se taisait, baissait les yeux et reprenait l'attitude d'une statue froide et inanimée. Tout était fini, l'illusion était détruite : je n'avais plus devant moi qu'une belle et dédaigneuse créole.

— Mais alors, me disais-je, pourquoi rougit-elle quand je la regarde ? Pourquoi tremble-t-elle quand je la touche ? Je craignais de l'avoir offensée par la persistance de mon regard ; une femme, pourtant, ne s'offense jamais de ce qu'on fait attention à elle ; à moins que les créoles ne soient différentes des Françaises à cet égard ? me disais-je encore. J'étais contrarié de ne pas me donner une explication satisfaisante, et, mécontent de moi-même, je me retournais du côté de madame Akar, j'essayais de répondre à son babil prétentieux et maniétré.

La sœur ainée, je dois le dire, ne demandait pas mieux que d'encourager mes regards et s'occupait autant de moi que la plus jeune semblait vouloir s'en occuper peu. J'aurais dû en prendre mon parti et m'arranger du caractère capricieux de ces dames ; malheureusement, je ne savais pas dissimuler à ce point mes sentiments. J'éprouvais un dépit, un déplaisir visibles,

si bien que chacun de nous vit, je le crois, arriver la fin du déjeuner avec satisfaction.

Si madame Schüler avait à se plaindre de ce que je l'avais trop regardée, madame Akar avait le droit de m'en vouloir de ce que je ne la regardais pas assez. Somme toute, j'avais donné aux deux sœurs et à Valentin lui-même une triste opinion de l'amabilité et de la galanterie des gens de mon pays.

Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, j'aurais été enchanté de pouvoir retourner à mon petit pavillon et d'y passer le reste de la journée seul avec mes pensées. Cela me fut impossible, M. Valentin avait disposé de mon temps et pris ses mesures pour ne pas me quitter ce jour-là.

J'ai souvent remarqué qu'il y a des hommes n'ayant point assez de tact pour s'apercevoir de leur importunité à certains moments, qui ne savent pas, sans affectation, par politesse, par obligeance, s'en aller à propos. Les créoles en général ont trop bonne opinion d'eux-mêmes pour se croire jamais gênants. Mon ami Valentin était de ce nombre, je dus, bon gré, malgré, subir les exigences de sa naissante amitié pour moi.

— Mon cher Marcel, me dit-il confidentiellement en sortant de table, vous avez l'air de beaucoup vous ennuier ici? Mes chères sœurs ont été si peu gracieuses

ce matin, que cela ne m'étonne pas ; si vous voulez m'en croire, nous allons les quitter, leur brûler la politesse.

— Vous vous trompez, mon cher Valentin, je vous assure que je ne m'ennuie pas.

— Si fait, Jésus-Christ ! si fait, vous vous ennuyez, je le vois bien, que diable ! Il y a de quoi, d'ailleurs ; mais, laissez-moi faire, je vais préparer notre sortie, car je veux que nous soyons polis et convenables avec ces deux mijaurées.

Malgré mes dénégations, mes protestations, Valentin ne voulut pas en démordre, il appela un nègre et lui donna l'ordre, à haute voix, d'aller prendre nos chevaux dans la savane, de les seller et brider de suite ; puis, revenant auprès de ses sœurs assises sur la galerie :

— Nous venons vous faire nos adieux, mesdames, leur dit-il ; c'est aujourd'hui jour de marché à la Nouvelle-Ibérie, j'ai besoin de m'y rendre et j'emmène avec moi M. Marcel.

— Ah ! mon cher Valentin, tu n'es guère gentil de nous quitter ainsi, lui dit madame Akar, et surtout de nous priver de monsieur.

— Oui, c'est mal, j'en conviens ; mais les affaires avant tout, ma chère Marie. Tu sais que nos parents et nos amis sont réunis ce matin au marché du pays,

je veux profiter de cette circonstance pour leur présenter à tous mon ami M. Marcel.

— Tu es insupportable, Valentin. Tu abuses de la complaisance de monsieur. Tu pourrais remettre parfaitement tes présentations à un autre jour; il n'y a rien qui presse.

— Tu crois cela? Eh bien! tu te trompes, ma chère Marie; il n'est jamais trop tôt pour faire connaître à mon ami de bons compagnons de chasse comme MM. de Bienvenu, Térence Bouttet, Jean Fusier, et tant d'autres. D'ailleurs, M. Marcel a besoin lui-même d'aller à la Nouvelle-Ibérie.

— Ah! en ce cas, nous ne vous retenons plus, messieurs, reprit madame Akar en m'adressant un regard et un sourire charmants, en même temps que je faisais un signe d'assentiment pour approuver le mensonge de son frère.

— Allons, partons promptement, dit l'impatient créole, nous reviendrons pour dîner, mesdames, à moins... que nous ne dinions là-bas, ajouta-t-il en descendant les dernières marches du perron de la maison.

— Ménagez-vous, messieurs, dit madame Akar, penchée sur la balustrade de la galerie.

— Oui, ménagez-vous, répéta madame Schüler, cela ne vaut rien pour M. Marcel, étranger au pays, de courir au soleil dans cette saison.

Je levai la tête, je saluai de nouveau madame Schüller, et il me sembla que son regard voulait me dire : « Restez donc avec nous, laissez Valentin partir seul. »

Mais, en la voyant aussitôt redevenir calme, impasible comme à l'ordinaire, je pensai m'être trompé. Dans tous les cas, il n'était plus temps de me dédire de l'engagement tacite que avais pris avec Valentin. D'ailleurs, en revenant sur mes pas, j'aurais eu l'air d'avouer que je craignais l'ardeur du soleil. Il ne faut jamais paraître pusillanime avec les femmes, ce serait un très-mauvais moyen de leur plaire, aux femmes créoles surtout.

Une heure après notre départ de l'habitation, nous arrivâmes à la Nouvelle-Ibérie, l'une des plus populaires et des plus importantes agglomérations des Attakapas. L'accueil empressé et cordial dont je fus l'objet de la part des amis de Valentin me raccommoda avec sa tyrannie créole, changea le cours de mes idées et me fit moins regretter d'avoir quitté ses sœurs.

Chacun des planteurs m'invita à venir le visiter chez lui, et cela avec tant d'amabilité et de franchise, que, ne pouvant attribuer leurs instances à mon mérite personnel, ni même à l'influence de mon ami Valentin, sur des gens beaucoup plus âgés que lui pour la plupart, je dus en conclure que c'est un besoin pour les créoles en général d'exercer l'hospitalité.

J'étais reconnaissant et presque confus des offres de services, des invitations des braves planteurs attakapiens, et, pour ne pas faire de jaloux, je les acceptai toutes. Valentin se chargea de me piloter et de me mener chez eux prochainement.

Après un excellent dîner, fait à la Nouvelle-Ibérie, Valentin et plusieurs de ses amis, devenus les miens, me reconduisirent jusqu'à la porte du pavillon que j'occupais sur l'habitation du Héron blanc. J'y arrivai très-tard et harassé de fatigue.

James m'attendait à son poste, c'est-à-dire couché en travers de la porte de ma chambre, roulé dans une couverture de laine, et dormant à poings fermés. Cinq minutes après mon retour, étendu dans mon hamac, j'en faisais autant que le mulâtre.

Le lendemain, après avoir pris la tasse de café noir que James m'apporta comme à l'ordinaire, je me pris à réfléchir à tout ce qui s'était passé la veille.

Je songeai d'abord à madame Schüler et à sa sœur que j'avais quittées trop brusquement peut-être, aussitôt après le déjeuner. Il me sembla que j'aurais dû avoir plus d'égards pour elles, et moins de condescendance pour les capricieuses volontés de leur frère. Il pouvait bien, lui, ne pas se gêner avec ses sœurs ; moi, c'était différent, je n'avais pas le droit de me conduire ainsi avec elles. Je tenais surtout à ne pas déplaire à madame

Schüler, et même je me demandais si je n'avais pas un vague désir de lui plaire, si je n'avais pas envie d'essayer de fondre cette glace qu'il n'était pas naturel de rencontrer sous les chauds soleils de la Louisiane. Dans tous les cas, je tenais à son estime; j'étais son commensal, et je ne voulais pas que M. Hottinger pût me reprocher d'avoir manqué de délicatesse, dans l'accomplissement du devoir pénible qu'il m'avait imposé.

Ces réflexions me rendirent mécontent de moi-même; j'en voulais à Valentin de m'avoir accaparé la veille. Je me persuadai que, si je continuais à me laisser circonvenir par ce garçon-là, il finirait par croire que je ne pouvais me passer de lui.

Voulant arrêter le mal à son début, j'écrivis immédiatement à Valentin que, fatigué de ma promenade de la journée précédente, je n'irais pas déjeuner chez lui, comme je le lui avais promis; que j'irais seulement le prendre dans l'après-midi pour aller dîner et coucher chez son beau-frère, M. Akar, où nous devions chasser dans la matinée du lendemain.

Ma lettre écrite et cachetée, je fis monter Jaines à cheval et l'envoyai la porter à mon cher mais importun ami.

Débarrassé de cette affaire et libre de mon temps pour une partie de la journée, je songeai à aller voir la

créole pour tâcher de rétablir ma réputation d'homme bien élevé.

Malgré les habitudes matinales des habitants du pays, je n'osais me présenter chez elle ; j'avais peur qu'elle ne fût pas encore levée. J'essayai de voir si les persiennes de la galerie allaient s'ouvrir, mais la distance était trop grande pour que je pusse me rendre compte de ce détail à l'œil nu. La ligne des orangers, des lianes, des plantes grimpantes entourant la maison m'empêchait de rien voir.

— Peut-être, me disais-je, madame Schüler est-elle cachée, là-bas derrière, dans le feuillage et dans les fleurs. Mais que m'importe, après tout, qu'elle soit levée ou non ? qu'elle se promène ou soit assise sur sa galerie ? que je la voie deux heures plus tôt ou deux heures plus tard ? Est-ce que je serais amoureux de cette jeune Attakapienne, par hasard ? J'ai, ma foi, bien le temps de la voir ; je n'ai rien d'intéressant à lui dire. Décidément, mon impatience n'a pas le sens commun. Attendons !

Oui, attendons ! Mais j'avais beau me répéter ce mot si sage, en y ajoutant même ce vieux proverbe, plus sage encore : « Tout vient à point à qui sait attendre, » je n'en devenais ni plus patient ni plus tranquille ; au contraire, l'attente m'irritait de plus en plus. Il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, en dehors

de mes habitudes, et je dus m'avouer franchement à moi-même que, si je n'étais pas encore amoureux de la jolie créole, j'étais sur le point de le devenir. Après cet aveu, j'allais probablement me décider à prendre un parti quelconque, celui de seller mon cheval, par exemple, de partir et d'arriver chez madame Schüler, lorsque levant les yeux j'aperçus, suspendue à la muraille, une très-belle longue-vue marine que je n'avais pas encore remarquée.

— Allons, me dis-je, le dieu des amours semble vouloir se déclarer en ma faveur ; voici quelque chose qu'il m'envoie fort à propos pour me tirer de l'embarras où je suis. Cet instrument, avec lequel on peut voir et compter à deux lieues en mer tous les hommes qui se trouvent sur le pont d'un navire, va me dire immédiatement si la jolie créole qui me fait tourner la tête, s'est levée ce matin de bonne heure pour respirer le parfum des lianes et des orangers, ou pour écouter la voix plaintive du moqueur appelant sa compagne.

Tout en parlant, j'avais monté la longue-vue, je l'avais mise à mon *point*, puis, l'appuyant sur une des colonnes de la galerie, je la dirigeai sur l'habitation du Héron blanc.

O délicieuse et charmante surprise ! je vis alors, et comme à dix pas devant moi, la dame de mes pensées mollement penchée sur la balustrade faisant face au

couchant, et encadrée dans des festons de verdure. Je redoublai d'attention : je voulais voir et je vis en effet les plus petits détails de sa toilette, les plis de son peignoir, le nœud de ruban jaune pâle qu'elle portait au col ; ses beaux cheveux noirs, dans lesquels était piquée une grappe rouge de jasmin de Virginie, et tout l'ensemble de sa jolie tête, dont je devinais l'expression sérieuse et contemplative. Mais que regardait-elle ? J'étais convaincu que ses regards étaient tournés dans la direction de l'endroit où j'étais, voilà tout. Mais, encore une fois, que regardait-elle ? Il y avait tant de choses à voir sur ce point-là ! Était-ce le camp de ses nègres, se développant sous mes fenêtres ? Était-ce les deux grands pacaniers étendant leurs bras gigantesques à droite et à gauche de mon pavillon, ou bien le pavillon lui-même ? Je n'osais me flatter que ce fût moi qu'elle cherchait à voir, j'eusse été trop heureux ; cependant elle pouvait le faire sans que cela tirât à conséquence, je n'étais pas là auprès d'elle pour la faire rougir et baisser les yeux ; ainsi donc elle était parfaitement libre. Je n'aurais pas été fâché non plus de savoir la direction de ses pensées ; mais cela me paraissait encore plus difficile à deviner que celle de ses regards. Je réfléchis que l'éloignement où nous étions l'un de l'autre augmentait encore cette difficulté, et que, si je me rapprochais de cette belle rêveuse, elle consentirait

peut-être à m'en laisser pénétrer quelque chose.

Je n'hésitai plus, je fermai la longue-vue, je la remis où je l'avais prise, en me promettant bien de m'en servir à l'occasion. Je sellai mon cheval et je partis sans attendre le retour de James.

En arrivant à l'habitation, je montai rapidement le perron de la galerie, mais madame Schüler avait quitté la place qu'elle occupait un quart d'heure auparavant. Je la trouvai assise devant la porte de son salon, tenant sa fille sur ses genoux.

Un homme plus expérimenté que moi aurait sans doute interprété en sa faveur la présence de cette enfant; c'est un moyen de défense, dit-on, que prend toujours une jeune mère qui craint d'être attaquée. Moi, je n'y vis qu'un incident fortuit.

— Ah! vous voici de retour, monsieur? me dit la créole avec un léger ton de reproche et en jouant avec les cheveux bouclés de sa petite.

— Oui, madame; j'ai du reste bien des excuses à vous faire pour vous avoir quittée hier aussi brusquement, et n'être point revenu dîner le soir comme nous l'avions promis, M. Valentin et moi.

— Il est inutile de vous excuser, monsieur, vis-à-vis de moi surtout; vous êtes parfaitement libre sur mon habitation, mais je ne vous cacherai pas que ma sœur,

qui avait espéré passer la journée avec vous, a été un peu désappointée.

— Madame votre sœur est trop bonne; je vous assure qu'il n'a pas dépendu de moi de revenir.

— Oh! je sais très-bien que la faute en est à Valentin; il est très-oublieux, notre cher frère, vous saurez cela plus tard, quand vous le connaîtrez mieux.

— Au reste, madame, j'espère faire agréer mes excuses à madame votre sœur, car je dois aller dîner chez elle avec M. Valentin aujourd'hui même.

— Ah! vous avez donc rencontré mon beau-frère hier, à la Nouvelle-Ibérie?

— Oui, madame, et il nous a invités l'un et l'autre à venir dîner et coucher à son habitation, pour chasser demain le chevreuil dans le grand bois.

— Très-bien, j'en suis enchantée; vous aurez en même temps l'occasion de faire votre paix avec madame Akar; cela ne vous sera pas difficile, car elle n'est pas très-fâchée au fond. C'est égal, il vaut mieux avoir des amis un peu partout que des ennemis.

— Vous avez raison, madame, c'est un très-bon système; il paraît que c'est aussi celui de M. votre frère, car hier il m'a fait l'ami de tant de monde, que je ne saurais vous dire le nombre de ceux auxquels il m'a présenté.

— Tant mieux, ne vous en plaignez pas, cela vous

procurera quelques distractions, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer pendant votre séjour dans ce pays : trois mois sont si vite passés !

— Il me semble, madame, qu'ils s'écouleraient plus rapidement s'il m'était permis de les passer auprès de vous.

— Ah ! monsieur, c'est de la galanterie, dit madame Schüler avec une certaine émotion dans la voix.

— Non, madame, c'est la vérité.

— Ah ! encore ? Il est malheureux que vous n'ayez pas été disposé hier à dire de ces choses-là à madame Akar ; elle les eût beaucoup plus appréciées que moi, reprit la créole en jouant de nouveau avec son enfant.

— Si j'avais dit quelque chose de semblable à madame votre sœur, je l'aurais trompée, j'ai préféré me taire.

La créole ne me répondit rien, resta un instant pensive, puis, ayant trouvé sans doute que je lui en avais dit assez sur ce chapitre pour une première fois, elle se leva de sa chaise berceuse et rentra dans son appartement avec son enfant.

— Excusez-moi, dit-elle en me quittant ; permettez que je m'absente un instant, j'ai un ordre à donner.

Une minute après, je l'entendis, sur un autre point de la galerie, appeler à haute voix sa mulâtre favorite :

— Prudence! Prudence! va me chercher José, William et Louis, pour qu'ils viennent jouer avec la petite.

Je n'étais pas trop mécontent de ma matinée; j'avais acquis la certitude que la charmante femme qui venait de me quitter n'était pas de glace ou de marbre, comme je l'avais pensé d'abord. Mais maintenant qu'elle connaissait mes sentiments pour elle, et se doutait à peu près de ce qui me restait à lui dire, me permettrait-elle de reprendre l'entretien qu'elle venait d'interrompre si brusquement? C'était une question bien intéressante pour moi.

J'en étais là de mes pensées, lorsque j'avisai, dans un coin de la galerie, une guitare posée sur une petite table à ouvrage.

— Ah! ah! me dis-je, madame Schüler est donc musicienne! et, comme toutes les créoles, la guitare est son instrument. Elle n'est probablement pas plus forte que ses compatriotes : bien peu d'entre elles ont la patience et la persévérance nécessaires pour acquérir un certain talent; et cependant toutes aiment la musique.

Tout en parlant, je promenais mes doigts sur les cordes de l'instrument; il ne me fut pas difficile de m'apercevoir que la guitare de la créole n'était même pas juste.

A peine avais-je fait résonner quelques accords, que madame Schüler reparut sur la galerie :

— Vous êtes musicien, monsieur?

— Oui, madame, un peu ; j'ai appris le violon.

— Mais vous savez jouer aussi de la guitare, à ce qu'il paraît?

— Pas du tout, madame ; je viens seulement d'accorder la vôtre, et j'espère que vous voudrez bien me donner le plaisir de vous entendre.

— Hélas ! je ne demanderais pas mieux, mais je ne sais rien, rien du tout. C'est depuis quelques mois seulement que l'idée m'est venue d'apprendre cet instrument pour occuper mon temps, pour me distraire ; malheureusement il n'y a pas de maître ici, et celle de mes amies qui voulait bien me donner des leçons m'a abandonnée depuis plus d'un mois.

Une idée subite me vint :

— C'est bien fâcheux, lui dis-je, de ne pas continuer, surtout si vous aviez véritablement le désir d'apprendre.

— Oh ! certainement, j'avais ce désir, répondit-elle en s'animant ; j'étais même résolue à beaucoup travailler ; mais, vous le voyez, mes bonnes intentions sont devenues inutiles.

— Pourquoi donc, madame, ne continueriez-vous pas ? Rien ne vous en empêche, et si vous le permettez,

je remplacerai auprès de vous cette amie qui vous néglige.

— Comment donc cela? vous venez vous-même de me dire que vous ne saviez pas jouer de cet instrument.

— Cela est vrai, madame, mais il ne me sera pas aussi difficile qu'à vous de l'apprendre; je vous ai dit que je savais le violon, cela m'aidera beaucoup pour la guitare.

— Vraiment! me dit-elle d'un air étonné et naïf.

— Mais oui, j'en suis certain, sans compter que le désir de vous être agréable me fera vaincre bien des difficultés.

— Vous êtes trop bon, monsieur, je n'oserais abuser à ce point de votre complaisance.

— Ne parlons pas de cela, je serai trop payé de mes peines si je peux vous causer un plaisir. Voyons, madame, avez-vous de la musique, une méthode de guitare, quelque chose enfin avec quoi je puisse me guider?

— Oui, monsieur; voici d'abord une méthode de Carulli, voici des romances françaises.

— C'est à merveille, dis-je en feuilletant la musique qui se trouvait sur une petite table, vous me permettrez seulement d'emporter cela, ainsi que votre guitare, dans mon pavillon, pour que je puisse travailler et étu-

dier à mon aise; dans huit jours, jour pour jour, je vous promets de vous donner ici votre première leçon.

L'idée que je venais d'avoir était un de ces éclairs qui illuminent parfois le cerveau des amoureux quand ils ont le cœur pris, la tête perdue et le diable au corps. Elle était d'autant meilleure que j'étais assuré, au moyen de deux heures de travail par jour, de connaître assez le manche de la guitare pour donner des leçons à la créole, et même pour accompagner convenablement les romançes que j'emportais avec moi.

Aussitôt après le déjeuner, je quittai madame Schüller, emportant musique et guitare dans mon pavillon, où je commençai à me mettre de suite et avec ardeur à la tâche que j'avais entreprise.

VII

MARGUERITE

Les huit jours qui suivirent l'engagement que j'avais pris envers la belle créole furent à coup sûr les plus laborieusement occupés de toute ma vie. Une partie de mon temps se passait dans l'étude acharnée du mécanisme de cet instrument ingrat qu'on appelle la guitare, dont le seul mérite est d'accompagner quelque

mélodie simple, quelque cantilène amoureuse, que la brise du soir emportera vers la femme aimée.

Le reste de mes loisirs était employé en excursions dans le pays, dîners, parties de plaisir, de pêche, de chasse, chez les amis de Valentin.

Cette vie active me donnait cependant toute latitude pour songer constamment à mon amour. Non pas prosaïquement, de manière à absorber ma pensée et à me crétiniser dans l'intérieur étroit, triste, monotone, de quelque sombre appartement, mais en plein air, sous le soleil, dans les bois, dans les plaines, sur les eaux du beau pays des Attakapas, partout enfin sous le ciel où Dieu voit, protège et bénit deux êtres qui veulent s'aimer.

Chaque jour me ramenait aux pieds de la créole; le matin ou le soir je passais quelques heures auprès d'elle, car il m'eût été impossible de rester plus long-temps sans la voir.

J'avais assez de force et de volonté pour éviter de lui parler de mon amour. Je ne voulais l'entretenir de nouveau de la passion qu'elle m'inspirait que le jour où, sortant vainqueur de l'épreuve que je m'étais imposée à moi-même, je lui aurais prouvé que j'étais capable de me soumettre à d'autres sacrifices, s'il le fallait, pour mériter d'être aimé d'elle.

Marguerite, rassurée par ma réserve et ma discré-

tion, ne prenait plus de ces airs sérieux qui m'avaient si fort étonné, les premiers jours de mon arrivée sur l'habitation du Héron blanc. Elle causait volontiers avec moi, s'informait avec bienveillance de l'emploi de mes journées, de l'accueil que je recevais des habitants du pays, et surtout de celui que me faisait sa sœur, madame Akar, chez laquelle je m'arrêtai souvent dans mes courses. Elle semblait tenir particulièrement à connaître en détail la nature de mes relations avec cette sœur; j'en compris plus tard la raison. Ma jolie hôtesse paraissait s'intéresser à tout ce que je disais, me plaignait de l'isolement et de l'exil auxquels j'étais condamné pour si longtemps. J'aimais, je l'avoue, à être plaint et consolé par cette charmante femme; sa voix, son regard, son sourire, me disaient si bien la part qu'elle prenait aux petits événements de ma vie, que chaque soir, en la quittant, j'étais rempli d'amour et d'espérance jusqu'au lendemain.

Le jour vint où, suivant la promesse que je lui avais faite, je devais lui donner sa première leçon de guitare. Je ne lui avais parlé de rien, je lui ménageais une surprise; malheureusement, l'arrivée de sa sœur et de son frère Valentin dérangèrent mes projets; ils passèrent la journée entière sur l'habitation, et le professeur fut obligé malgré lui de renoncer à professer, faute d'élève. Cela me contraria un peu, mais j'en pris mon

parti ; car, devant madame Akar et M. Valentin, je ne pouvais songer à faire parade d'un talent que je n'avais pas, ni risquer de faire rougir celle que j'aimais, de son ignorance. Seulement, après le dîner, quand vint le moment du départ des deux importuns que je devais reconduire jusqu'aux limites de mon pavillon, je profitai de l'instant où Valentin faisait seller nos chevaux, et où madame Akar donnait un coup d'œil à sa toilette, pour faire mes adieux à leur sœur.

— Je vous quitte, madame, un peu mécontent de moi-même, et beaucoup plus des autres.

— Pourquoi donc cela? me dit-elle.

— Ne vous rappelez-vous pas que c'est aujourd'hui même que je devais vous donner votre leçon de musique? lui dis-je.

— Bah! vraiment? je l'avais oublié.

— Dites plutôt que vous doutiez que je pusse tenir la parole que je vous avais donnée.

— Mon Dieu, oui, j'en doutais un peu, à vous parler franchement.

— C'est bien mal, madame, de douter de quelqu'un qui vous est dévoué. Je croyais que vous aviez plus de confiance en moi. Malgré cela, et quand vous le voudrez, je suis à votre disposition.

— Eh bien, tout de suite, alors.

— Oh! non, madame, pas tout de suite, pas devant

votre frère et votre sœur; ne l'exigez pas, je vous en prie.

— Certainement non, reprit-elle, mais vous reviendrez après leur départ.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Je vous en remercie; revenez donc tout à l'heure, je vous attendrai ici, sur cette galerie. Si je ne prends pas de leçon, je vous entendrai au moins; car je serais bien aise, je vous en préviens, de connaître votre talent avant de vous confier mon éducation musicale, dit-elle en riant.

— Vous doutez encore de moi, vous le voyez, madame.

— Faites donc en sorte que j'aie la foi.

— Cela ne dépendra pas de ma volonté, je ferai l'impossible pour cela.

Une demi-heure après j'étais de retour; le cœur me battait fort en suivant l'avenue de magnolias, plus fort encore en montant les marches du perron; enfin, j'avais l'émotion d'un élève du Conservatoire débutant à l'Opéra, en arrivant auprès de Marguerite. Elle n'avait pas l'air bien terrible cependant, et j'étais certain qu'elle serait indulgente. N'importe, je tremblais; je ne fus pas fâché de m'asseoir et de me remettre un peu.

— Ah! vous voilà, me dit-elle, prenez garde à vous,

je vous préviens que, si je ne suis pas satisfaite, je vous sifflerai et je ne pas prendrai de leçon.

— J'espère bien que vous m'applaudirez, au contraire, lui dis-je hardiment.

— Oh! oh! monsieur le professeur, il paraît que vous ne manquez pas de présomption.

— Dieu m'en garde, madame, j'ai grand besoin d'être modeste, je le sais, mais vous êtes si bonne, si indulgente, que vous n'auriez pas la cruauté de me décourager. Et puis, cette belle soirée est si favorable pour entendre même de la mauvaise musique! Voyez donc, madame, ce beau soleil qui se couche là-bas, derrière les grands pacaniers du pavillon. Comprenez-vous quel bonheur, quel avantage c'est pour moi de chanter sous cette galerie sonore, abrité sous ce mystérieux feuillage de jasmin et de grenadilles, dont les fleurs sont encore chaudes et tremblantes des baisers de l'oiseau-mouche et du colibri? L'ombre qui s'avance nous dérobe leurs formes gracieuses, délicates, et leurs vives couleurs; mais ces fleurs, nous les respirons, nous nous enivrons de leurs délicieux parfums.

— Chantez alors, interrompit Marguerite d'une voix plus sérieuse; chantez donc, puisque tout vous est favorable.

Jé ne me fis pas prier davantage, je chantai d'abord une délicieuse romance qui avait beaucoup de succès

en France à cette époque, *Jemmy*; c'était simple, frais et tendre comme tout ce qu'a fait Masini, le doux et sympathique Italien qui quitta un jour Florence, sa patrie, pour venir charmer des milliers de cœurs français.

Je ne me tirai pas trop mal du chant et de l'accompagnement, et j'acceptai sans modestie les compliments de mon élève.

« C'est charmant, c'est tout à fait joli, me disait-elle; comment donc avez-vous fait pour apprendre à vous accompagner en aussi peu de temps ?

— Rien ne m'a été plus facile, madame : j'ai beaucoup étudié et je n'ai pas cessé de penser à vous en travaillant.

— Encore des galanteries, monsieur Marcel ! je vous avais cependant prié de les réserver toutes pour ma sœur Marie. Je vous condamne à me chanter encore quelque chose pour vous punir de m'avoir désobéi.

— Pour me récompenser, voulez-vous dire ?

— Comme il vous plaira, mais chantez toujours. »

Je chantai de nouveau. Cette fois encore la créole écouta, pensive, les niaiseries mises en vers par ces habiles *paroliers* qui se font esclaves des exigences du compositeur de musique. Mais ces niaiseries-là, qui sont pleines d'allusions et de situations amoureuses, deviennent dangereuses et perfides pour les femmes

qui les écoutent, lorsqu'elles sont dites avec intention sur quelque jolie mélodie.

Il s'agissait de *la Cara mia*, autre romance de Massini, et voici les paroles que je chantais :

Oh ! de combien de fleurs
L'Italie est semée!
Terre plus embaumée
Ne se voit point ailleurs.
Mais de notre Italie
La fleur la plus jolie
Questa è Margarita,
La cara mia.

J'avais mis Margarita au lieu de Maria, quoiqu'il y eût un pied de trop pour faire le vers, mais cela était plus en situation, suivant moi. La créole m'interrompit et me dit vivement :

« Que veut dire *Questa è Margarita, la cara mia ?* je ne comprends pas ces paroles.

— Cela veut dire que la Marguerite qui m'est si chère est la plus belle des fleurs, la reine, la Marguerite des Marguerites! Cela veut dire, chère et adorée Marguerite, que vous avez bouleversé tout mon être, et que je vous aime comme un insensé !

— Taisez-vous ! taisez-vous !... s'écria-t-elle éperdue, en avançant sa main pour me fermer la bouche et empêcher mes paroles d'en sortir.

— Me taire, Marguerite! m'écriai-je à mon tour en couvrant sa main de baisers ; me taire !... Mais cela ne m'est plus possible ! Vous ne voyez donc pas que je vous aime, que je ne peux vivre désormais sans vous voir, sans vous parler, sans vous entendre ?...

— Oh ! par pitié, éloignez-vous ! dit-elle en m'abandonnant tout à fait sa main. Marcel, mon cher Marcel, si vous m'aimez, laissez-moi... Vous le voyez, je ne peux vous répondre, je ne peux rien vous dire... je suis folle !... Demain, revenez demain ; je vous parlerai, je vous le promets.

— Vous me le promettez, dites-vous ?... Et si vous me trompiez ?... Oh ! si vous me trompiez, Marguerite, j'en mourrais !

— L'ingrat !... il me voit scule, faible, abandonnée..., il me dit qu'il m'aime, qu'il ne peut vivre sans moi... je l'écoute sans colère, et il doute de moi, et il a peur que je ne le trompe !... Oh ! laissez-moi, Marcel, laissez-moi, vous dis-je, et comptez sur ma parole... revenez demain. »

J'étais aux genoux de Marguerite ; sa prière avait été plus éloquente et plus persuasive que la mienne. Je me relevai.

« Je pars, lui dis-je. Dieu me garde d'agir contre votre volonté, de vous mettre en courroux, de jamais faire couler les larmes de vos beaux yeux ! Ce n'est pas

à vous de prier, Marguerite ; c'est à vous d'ordonner, au contraire, je suis votre esclave.

— Merci, cher Marcel ; vous êtes bon, généreux. Votre amour doit être sincère ; je le crois du moins, car vous me donnez en ce moment une preuve d'estime. J'en suis plus touchée, je vous l'avoue, que de toutes les belles paroles que vous pourriez me dire. Sachez que les femmes de ce pays ont le respect d'elles-mêmes ; oui, elles ont une dignité, une fierté naturelle qui les empêche d'aimer l'homme qui agirait avec elles comme avec leurs esclaves. Un amour qui nous rabaisserait au niveau de nos négresses nous répugne, nous révolte, et nous n'avons que du mépris, de la haine, pour celui qui n'a à nous offrir que de pareils hommages. Quand une fois nous aimons, nous donnons notre vie en même temps que notre honneur ; mais auparavant nous voulons connaître et éprouver l'homme auquel nous consentons à les sacrifier. — Maintenant, Marcel, éloignez-vous, et cherchez en vous-même si vous avez la volonté d'aimer une femme des Altakapas.

--- Marguerite, Marguerite, m'écriai-je, je vous aime plus que ma vie !

— Espérez alors, et adieu pour aujourd'hui.

— Au revoir, chère et adorée Marguerite, » lui dis-je en baisant la petite main qu'elle me tendait,

mais qui, toute petite et toute mignonne qu'elle était, venait cependant de me courber sous le joug.

Les jours qui suivirent l'aveu que je fis à Marguerite de la passion qu'elle m'inspirait furent pour moi un temps d'épreuves, puis vint un peu de bonheur, puis, bientôt après, de grands chagrins.

Si toutes ses compatriotes sont aussi capricieuses, aussi volontaires, aussi fantasques que l'était Marguerite ; si l'homme qui veut se faire aimer d'elles doit subir les tortures que j'ai endurées, je ne conseille à personne de s'aviser d'aimer une créole. Il vaut mieux cent fois garder son cœur libre, que de le livrer à des mains qui le piquent, l'égratignent et le déchirent comme à plaisir.

Malheur à l'homme qui s'est laissé prendre aux yeux noirs de ces Andalouses des tropiques ! Il faut qu'il soit doué de beaucoup de volonté, d'abnégation, de persévérence, de courage, de passion, de réserve, de discréption et de ruse, pour résister aux épreuves diaboliques qu'on lui fera subir avant qu'il puisse entrer dans le paradis des anges dont je parle.

Ceux de mes lecteurs qui ne m'en croiraient pas sur parole peuvent tenter pour leur propre compte, si l'occasion s'en présente pour eux, l'expérience d'un amour créole. Ils jugeront, après cela, si l'on y trouve autant de bonheur que de déceptions.

Cela dit, je poursuis mon histoire :

Depuis la douce soirée qui eut tant d'influence sur mon avenir, j'avais toute facilité de voir Marguerite et de lui parler de mon amour ; elle ne s'est jamais plainte, je dois lui rendre cette justice, de me voir trop empressé, trop tendre, trop suppliant ; au contraire, cela semblait lui plaire infiniment. Elle mettait son bonheur, sa joie, son orgueil, à me faire obéir à ses moindres caprices, et même j'en étais arrivé tout seul à exécuter ses fantaisies en les exagérant quelquefois au péril de ma vie, voulant par là lui donner la preuve de mon amour insensé.

Néanmoins, je ne passais pas tout mon temps avec elle ; Marguerite, ayant des ménagements à garder et des convenances à observer envers le monde, exigeait que je continuasse mes excursions dans le pays, mes visites à son frère, à sa sœur, aux diverses personnes auxquelles j'avais été présenté dans les environs du Héron blanc. Souvent elle allait même rendre visite à madame Akar et à Valentin ; quand cela arrivait, elle m'accordait la faveur de l'accompagner ou d'aller la prendre le soir pour revenir ensemble à son habitation.

Nous sortions toujours à cheval ; c'est pour les hommes, comme pour les femmes, à peu près le seul moyen de transport du pays, qui manque de bonnes

routes carrossables. Chaque fois que nous devions faire une promenade semblable, j'éprouvais une espèce de joie d'enfant au moment du départ, et aussitôt en route j'aimais à marcher à ses côtés, à la rassurer contre un danger imaginaire, à la protéger dans un passage difficile ; je veillais sur elle comme une mère sur son enfant ; mieux que cela encore, comme un amant sur sa bien-aimée.

Un jour, de grand matin, j'étais à écrire dans mon pavillon, quand j'entendis la voix qui m'était si chère m'appeler du dehors ; je sors bien vite sur ma galerie et j'aperçois Marguerite à cheval, prête à se mettre en route et me faisant signe de la main de venir la rejoindre.

« Allons donc, paresseux ! me cria-t-elle, venez, je vous attends ! »

Je descendis précipitamment à cet appel, j'ouvris la porte de l'enclos, et je proposai à Marguerite d'y entrer un instant, en attendant que j'eusse fait seller mon cheval pour la suivre.

« Non, dit-elle, je n'entrerai pas, cela n'est pas convenable ; je vais vous attendre au dehors ; mais dépêchez-vous, nous irons passer la journée chez ma sœur. Ce que j'en fais est pour vous dédommager d'être resté hier sans me voir ; je suis bien bonne, n'est-ce pas ? Êtes-vous content ? »

Et comme je la remerciais en lui disant qu'elle était adorable :

« Mais vite, vite ! dépêchez-vous donc, Marcel ! nous aurons le temps de causer en chemin. »

Pauvre chère Marguerite qui me recommandait de me dépêcher... je ne demandais pas mieux, mon Dieu !

J'appelai James ; il ne me répondit pas, il était absent. Je courus promptement à l'entrée de la savane, je montrai un épi de maïs à mon cheval en l'appelant par son nom (il s'appelait *Moqueur*). Il arriva aussitôt au galop suivant son habitude, et, tandis qu'il mangeait sa provende, je le sellai, le bridai et sautai dessus, à l'endroit même où j'étais, pour aller rejoindre plus promptement ma chère Marguerite qui m'attendait au dehors.

Dans ma joie et ma précipitation, je n'avais plus pensé à la porte basse et dangereuse de l'entourage, restée toute grande ouverte, mais sous laquelle, je le savais, il était impossible à un homme à cheval de passer.

Je piquai mon cheval ; Moqueur fit un bond et s'élança droit comme une flèche dans la direction de la porte du clos. — Il avait à peine vingt pas à faire pour y arriver. Je m'aperçus alors, mais trop tard pour pouvoir arrêter mon cheval, de la sottise que j'avais faite. Je vis à l'instant même que j'étais un homme perdu.

Pendant les six secondes qui devaient précéder ma mort, je fis assez de réflexions pour écrire un volume entier, et ma dernière pensée fut un adieu suprême à Marguerite. Néanmoins, je ne perdis pas mon sang-froid, et en même temps que je prononçais son nom adoré et que je l'entendais elle-même pousser un cri déchirant, je me couchai rapidement de tout mon long, à plat, sur le cou de mon cheval ; pas assez vite pourtant pour me préserver d'un choc assez violent derrière la tête. Mais j'étais sauvé !

Quoique étourdi du coup que je venais de recevoir, j'eus l'instinct et la force de maîtriser Moqueur, et j'arrivai auprès de Marguerite, toute pâle et défaite de la frayeur qu'elle venait d'avoir, mais assez courageuse, assez forte pour ne pas même songer à se trouver mal.

« Marcel ! s'écria-t-elle, Marcel, vous êtes blessé ! votre sang inonde vos habits... Vite, mon ami, descendez de cheval. »

Et tout en parlant, Marguerite sauta elle-même à terre, courut à moi, et me prenant la tête entre ses mains :

« Laissez, cher, disait-elle, laissez que je voie où vous êtes blessé.

— Ce n'est rien, Marguerite, rien du tout, ma bien-aimée, une égratignure seulement, je ne sens aucun mal.

— Quel bonheur ! Mais venez, Marcel, je veux voir et panser moi-même votre blessure. »

Nous entrâmes ensemble dans l'enclos du pavillon, nous montâmes sur la galerie, et là, Marguerite, ayant lavé ma plaie et reconnu elle-même que c'était une éraflure sans gravité, s'en retourna auprès de nos chevaux. Après avoir changé mes habits souillés de sang, j'allai retrouver Marguerite, et bientôt après nous partîmes pour cette promenade qui commençait presque tragiquement.

« Pardonnez-moi, Marcel, me disait-elle, c'est ma faute si cet accident vous est arrivé; j'étais si impatiente, je vous pressais tant de venir me rejoindre...

— Que j'ai perdu la tête, n'est-ce pas ? comme toujours.

— Oh ! mon Dieu ! je frémis encore quand je songe que je pouvais être cause de votre mort !

— Eh bien, Marguerite, c'eût été une belle mort pour moi ; je serais venu rouler à vos pieds en prononçant votre nom, et vous auriez peut-être donné une larme à la mémoire de celui que vous avez rendu fou d'amour.

— Ne parlez pas ainsi comme un désespéré.

— Eh ! Marguerite, n'en suis-je pas un ?

— Le malheureux ! il blasphème au moment même

où Dieu vient de préserver sa vie et où je lui montre toute la tendresse que j'ai pour lui.

— Vous m'aimez donc un peu, ma douce Marguerite ?

— Je vous condamne à ne pas mettre les pieds chez moi demain pour m'avoir fait cette question-là.

— Mais c'est de la tyrannie, Marguerite ! Vous abusez de votre puissance sur moi...

— Si vous ajoutez un mot, vous n'y viendrez pas pendant deux jours.

— Non, je ne vous dirai plus rien ; mais je me dirai à moi-même que je n'aurais pas voulu servir dans un régiment dont vous auriez été le colonel : j'aurais passé tout mon temps à la salle de police. »

Marguerite se mit à rire, ce qu'elle ne manquait jamais de faire, du reste, chaque fois que je me plaignais de ses rrigueurs. On aurait dit qu'elle ne sentait aucune des peines que j'éprouvais, qu'elle ne m'appelait auprès d'elle que pour jouir plus à soñ aise de mes tourments, et, si par hasard j'avais un moment de tranquillité et de repos, si elle s'apercevait que ma pensée errait loin d'elle, sa petite main blanche agitait bien vite mes chaînes, sa douce voix venait troubler mon âme, et ses deux grands yeux noirs me brûlaient le cœur.

Marguerite ne pensait déjà plus au danger que je venais de courir et à la *fantasia* arabe que j'avais été

obligé d'exécuter devant elle pour échapper à une mort certaine. Marguerite, au contraire, était gaie, charmante et plus jolie encore que de coutume ; sa bonne humeur était pour moi un signe évident qu'elle allait avoir beaucoup de caprices dans la journée.

Quand il m'arrive de me souvenir et de me plaindre aujourd'hui des coquetteries de Marguerite à cette époque, je ne peux m'empêcher de rire et de me moquer de moi-même ; car je me rappelle aussitôt combien j'étais heureux alors, quand elle voulait bien prendre la peine de me tourmenter.

Je ne parlerai pas ici des petites et innocentes fantaisies que Marguerite eut ce jour-là : cela serait de trop peu d'importance pour le lecteur. J'arrive tout de suite à la grande épreuve que j'eus à subir en rentrant le soir, très-tard, à l'habitation du Héron blanc. Cette épreuve vaut la peine d'être racontée.

Nous arrivions un peu fatigués l'un et l'autre ; je sautai à bas de mon cheval pour aider Marguerite à descendre du sien, qu'un nègre qui nous attendait emmena aussitôt.

« Et mon bouquet, qu'avez-vous fait de mon bouquet ? me dit alors la créole :

— Votre bouquet, Marguerite?... votre bouquet?...

— Oui, certainement, mon bouquet... celui que ma sœur m'a donné tantôt?...

— Je vous assure que je ne l'ai pas vu.

— Par exemple ! vous ne m'avez pas vue déposer mon bouquet sur la haie, en dehors de l'habitation de ma sœur, au moment même où je suis montée à cheval pour revenir ? Mais à quoi pensiez-vous, Marcel ? où donc aviez-vous les yeux si vous n'avez pas vu cela ?

— Je ne sais... je n'ai fait aucune attention à ce bouquet ; ce n'est pas moi qui vous l'avais donné, Marguerite. Mais, si vous le permettez, je vous en apporterai un autre demain matin à votre lever...

— Non, pas du tout... je veux avoir celui dont je vous parle ; les fleurs m'en plaisent. Cela doit vous suffisiré, Marcel ?

— En ce cas, Marguerite, j'irai chercher ces fleurs qui vous plaisent tant. Elles sont bien heureuses !

— Oui, faites cela, Marcel, et je vous pardonnerai votre négligence, quoiqu'elle soit bien impardonnable... Allons, adieu... bonsoir, Marcel ; rappelez-vous seulement, mon ami, que je veux avoir mon bouquet demain à mon réveil. Vous entendez, n'est-ce pas ?...

— Vous l'aurez, Marguerite, vous pouvez y comp-
ter. »

A ces mots, je m'inclinai devant ce despote en jupons et lui baisai la main comme à l'ordinaire.

Après avoir tourné bride, je m'aperçus qu'il faisait un clair de lune magnifique, et je pensai qu'il valait

peut-être mieux aller chercher tout de suite ce maudit bouquet, que de rentrer à mon pavillon.

« Satané bouquet ! me disais-je, il ne vaut certainement pas la peine qu'un homme et un cheval fatigués se remettent en route à onze heures du soir. Je pourrais fort bien rentrer tranquillement me coucher : Marguerite n'exige pas que je retourne immédiatement là-bas ; mais, si j'arrivais trop tard demain, si une négresse, un nègre, en passant, prenaient le bouquet avant moi, je me ferais une très-mauvaise affaire avec Marguerite... Décidément, je ne veux pas courir la chance de la mécontenter pour si peu de chose ; allons chercher le bouquet. »

Là-dessus, je partis au galop, et ce fut à mon cheval, à mon pauvre Moqueur, de subir les premières conséquences désagréables de la volonté de Marguerite.

Une demi-heure après, j'arrivai à la place indiquée par Marguerite ; le bouquet était, en effet, sur la haie dont elle m'avait parlé.

« Diable de bouquet ! me dis-je en m'en emparant ; enfin, c'est fort heureux encore que je l'aie trouvé. »

Et puis, me ravisant, tout le monde étant couché, personne n'étant là pour me voir, j'eus la lâcheté de baisser cent fois le misérable bouquet que j'avais entre les mains. J'en avais bien le droit, il me semble !

Je me disais aussi que ces fleurs que je baisais avec

tant de plaisir seraient respirées par Marguerite ; que son visage, ses lèvres, effleureraienr peut-être les mêmes fleurs que moi ; je choisissais exprès les plus belles, les plus odorantes, pour avoir plus de chances qu'elles fussent préférées et baisées également par celle que j'aimais.

C'est peut-être niais, ridicule, ce que je dis là ? Que voulez-vous, cher lecteur ? personne ne me voyait, et j'étais amoureux !

J'avais repris la route de l'habitation du Héron blanc, mais je ne galopais plus ; je laissais Moqueur aller à sa fantaisie : j'avais bien le temps d'arriver avant le jour, la distance qui séparait les deux habitations n'étant que de deux lieues environ. En ligne directe, à vol d'oiseau, la propriété de Marguerite et celle de sa sœur étaient bien plus rapprochées encore, et se trouvaient presque vis-à-vis l'une de l'autre. Seulement, la rivière du Tèche les séparait ; il fallait aller la traverser à une lieue de l'endroit où j'étais, au pont de Saint-Martinville.

Je suivais donc la rive droite du Tèche, et bientôt je me trouvai juste en face de la maison de Marguerite ; quinze mètres au plus me séparaient de l'autre rive, sur laquelle s'allongeaient les grandes ombres des magnolias de l'avenue qui conduisait au perron de la galerie de ma bien-aimée.

« Parbleu ! me disais-je, s'il y avait là un pont ou un bac pour traverser, ma course serait finie ; je n'en serais vraiment pas fâché, ni Moqueur non plus. J'en suis persuadé. Quel dommage que je ne puisse même pas songer à faire passer mon cheval à la nage ! Malheureusement, le Tèche est trop profond, trop vaseux ; et puis d'ailleurs il ne pourrait pas descendre de ce côté-ci, la rive est trop escarpée. »

Une idée me vint alors : — on a tant d'idées quand on est bien amoureux ! souvent la tête ne peut y suffire, elle se détraque... — enfin j'eus une idée subite, et je me dis :

« Si Moqueur ne peut pas descendre et nager dans le Tèche, moi je peux le faire. Cela me procurera d'abord le plaisir de prendre un bain ; puis Moqueur se reposera pendant ce temps-là ; puis Marguerite aura son bouquet bien avant le jour. »

Tout en parlant, je mettais habit bas et le reste. Je fis un paquet de ma chemise et de mon pantalon ; je l'attachai sur ma tête avec le ruban qui me servait de cravate ; je pris le bouquet d'une main, je me cramponnai de l'autre aux racines et aux lianes pour pouvoir descendre dans le Tèche, et... une demi-minute après j'étais passé de l'autre côté ; je me trouvais sous l'avenue de magnolias.

Je me rhabillai, et, pieds nus, mon bouquet à

la main, je courus vers la maison de Marguerite.

Cerbère, le boule-dogue qui courait si bien après les nègres marrons et les dévorait même souvent, s'élança comme pour me disputer le passage ; mais je connaissais Cerbère, je lui parlai doucement, il me reconnut ; je le flattai de la main, il se mit à gambader de plaisir autour de moi. Cela ne m'étonna pas le moins du monde ; nous étions si amis, si liés, Cerbère et moi ! Et puis, je ne sais pourquoi, mais j'ai toujours su me faire aimer des chiens. Bien m'en a pris, car cette nuit-là Cerbère m'aurait fait un mauvais parti ; il n'en fut rien ; au contraire : Cerbère m'accompagna, nous montâmes tous les deux à pas de loup sur la galerie. Arrivé auprès de la petite table dont j'ai déjà parlé, j'y déposai mon cher et précieux bouquet, juste sous les persiennes de Marguerite, pour qu'en les ouvrant à son réveil, ce bouquet fût la première chose qui vint frapper ses regards.

Cerbère et moi nous nous retirâmes ensuite discrètement et sans avoir été vus de personne. Nous causâmes ensemble à voix basse, en marchant le long de l'avenue ; puis arrivés sur le bord du Tèche, j'ôtai mon pantalon, ma chemise comme la première fois, je souhaitai bonne garde à Cerbère et m'élançai dans le Tèche. N'ayant plus les mains embarrassées, ce n'était plus qu'un jeu pour moi de le traverser ; je tirai ma coupe

en grand, et, à la sixième coupe, je touchais terre sur l'autre bord. Ce fut seulement arrivé là, et en me rhabillant, que je songeai à de vilaines histoires de caïmans qu'on raconte dans le pays, sur les habitations riverraines du Tèche.

« Diable ! diable ! me disais-je, si quelque caïman avait flâné par ici tout à l'heure, il aurait bien pu vouloir s'accrocher à moi. Bah ! ce sont de faux bruits qu'on fait courir sur leur compte. Dans tous les cas, je n'ai point à me plaindre d'eux, car ils m'ont laissé fort tranquillement exécuter la commission dont Marguerite m'avait chargé. Néanmoins, je ne m'y fierai plus, et, s'il arrivait une autre fois à Marguerite de perdre ou d'oublier son bouquet, j'éviterais de prendre le même chemin que tout à l'heure pour le lui rapporter. »

Le matin, en m'éveillant plus tard que d'habitude, grâce à une attention délicate de James qui, me sachant très-fatigué, avait respecté mon sommeil, mon premier soin fut de savoir ce qu'était devenu le bouquet après lequel j'avais couru la nuit. A cet effet, je m'empressai de décrocher la longue-vue dont je me servais souvent, je l'avoue, pour voir toujours de loin comme de près ma chère Marguerite. Ce fut avec un saisissement de joie et de bonheur que j'aperçus la créole à sa fenêtre, tenant à deux mains son bouquet, le respirant et le couvrant de baisers, comme je l'avais bien prévu. Oh !

les amoureux ont des prévisions, des instincts qui ne les trompent jamais. Les baisers de Marguerite me firent du bien ; ils me payaient de mes peines et de mes tribulations nocturnes.

Quand je me présentai chez elle, un peu avant l'heure du déjeuner, Marguerite s'avança au-devant de moi et me dit de sa voix la plus douce :

« Cher, c'est bien aimable à vous de vous être levé assez matin pour me rapporter avant mon réveil les fleurs que j'avais oubliées hier. Je vous remercie de votre complaisance, cela m'a fait grand plaisir. »

Ce remerciement m'était agréable, mais j'étais bien aise de la détromper sur l'heure à laquelle j'avais exécuté ses ordres.

— « Et moi, Marguerite, lui dis-je alors, je suis heureux de vous voir aussi contente pour si peu de chose. Cela n'a été ni long ni difficile à faire ; figurez-vous que trois quarts d'heure après vous avoir quittée, hier au soir, j'avais rapporté votre bouquet ici, sur cette table où vous l'avez pris ce matin.

— Hier au soir, dites-vous ?

— Oui, sans doute, hier au soir.

— Comment donc avez-vous fait ? il est impossible d'aller chez ma sœur et d'en revenir en si peu de temps.

— C'est que je n'ai pas pris le chemin de tout le monde ; j'en ai un à moi. »

Je lui racontai les choses comme elles s'étaient passées; mais, arrivé au moment de ma traversée du Tèche à la nage :

« Qu'avez-vous fait, Marcel ? s'écria-t-elle en pâlissant. Vous ne savez donc pas que le Tèche est rempli de caïmans ?

— Je vous assure que je n'en ai pas vu un seul hier au soir.

— Mais, Marcel, poursuivit-elle, vous savez vous-même que Zabeth, ma négresse blanchisseuse, a eu le pied emporté par un caïman, un mois avant votre arrivée sur cette habitation, un jour qu'elle lavait son linge dans le Tèche.

— Oui, je me rappelle avoir entendu parler de cette histoire-là.

— Comment, de cette histoire-là ! mais rien n'est plus vrai; ma négresse est encore alitée à l'heure qu'il est, et elle est estropiée pour le reste de ses jours.

— Je ne dis pas non, Marguerite, mais je ne suis pas un nègre, moi, je suis un amoureux, et vous savez, ma bien-aimée, que Dieu les protège. Enfin, je n'ai pas vu de caïmans, voilà la vérité, dis-je en riant.

— Pauvre fou ! je vous conseille de rire, de plaisan-

ter ; vous n'avez pas réfléchi non plus que Cerbère, le chien de garde, pouvait se jeter sur vous ?

— Oh ! il n'y a pas de danger, Cerbère est mon ami.

— Que mes nègres pouvaient vous voir rôdant la nuit autour de la maison ?

— C'est vrai, je n'ai pas réfléchi à cela ; excusez-moi, Marguerite, j'ai eu tort, on ne pense pas à tout, ma bien-aimée ; je ne pensais qu'à vous plaire, moi, le reste m'était indifférent.

— Pauvre fou ! je le répète, vous mériteriez bien ne pas déjeuner ce matin avec moi ; mais je veux bien essayer encore une fois d'être indulgente, je vous pardonne. Surtout, ne faites plus de ces folies-là, Marcel, vous me fâcheriez pour tout de bon. »

Marguerite avait beau faire semblant de me gronder de mes folies, j'étais convaincu que ces folies-là ne lui étaient pas désagréables au fond. Une femme, créole ou européenne, est toujours flattée quand un homme risque de se casser le cou, de se faire manger par les caïmans ou étrangler par un dogue, et tout cela en quelques heures, rien que pour lui plaire. J'ai toujours pensé qu'une femme, si elle a un peu de cœur et quelque pitié dans l'âme, sera touchée des extravagances qu'on fait pour elle, et que, si l'homme ne meurt point à la peine, il recevra tôt ou tard la récompense qui lui est due.

Il y avait plus d'un mois déjà que je faisais des folies pour plaire à Marguerite, et cependant elle ne me parlait nullement de me donner ma récompense. Quand par hasard j'osais lui réclamer, bien timidement, en la priant comme un pauvre, un léger à-compte sur la somme de bonheur dont elle avait promis de payer mes services, Marguerite prenait des faux-fuyants ou me faisait des réponses évasives, ou bien finissait par me dire :

« Ayez de la patience, mon cher Marcel, nous verrons cela plus tard. »

Et elle me faisait cette réponse d'un ton aussi dégagé que celui qu'elle aurait pris pour répondre au pauvre dont je parlais :

« Je n'ai pas de monnaie, mon brave homme, vous repasserez demain. »

Je ne me désespérai pas des refus de Marguerite ; elle était très-mauvaise payeuse, comme on le voit, j'en pris mon parti, je ne lui demandai plus rien ; rien que la faveur de la voir chaque jour, de m'enivrer de sa parole, des grâces de sa personne et du feu de ses yeux.

Cela aurait pu durer très-longtemps ainsi, mais heureusement le ciel eut pitié de moi et me protégea ouvertement. J'ai manqué en mourir. C'est égal, j'ai obtenu ma récompense.

Un matin, je déjeunais avec Marguerite ; il y avait sur la table quelques bécassines que j'avais tuées la veille.

« Ah ! dit-elle en les voyant, toujours des bécassines. C'est singulier, Marcel, que vous ne rapportiez jamais que des canards, des sarcelles ou des bécassines quand vous allez à la chasse. Comment donc faites-vous votre compte ?

— Dame, Marguerite, je suis allé hier à la chasse au marais, et l'on n'y tue pas autre chose.

— Eh bien, Marcel, reprit-elle, il faut aller autre part, dans la savane, par exemple, comme mon beau-frère Akar : il n'y va pas de fois sans rapporter des *papabottes* à ma sœur ; c'est un gibier excellent et que j'aime beaucoup.

— Chère Marguerite, puisque vous aimez tant les *papabottes*, je vous en rapporterai : je vous promets que vous ne m'en demanderez pas deux fois. »

Aussitôt après le déjeuner, je me hâtai de courir à mon pavillon pour y prendre mon fusil et tâcher de rapporter à Marguerite quelques papabottes pour son dîner.

Le papabotte est aussi fin, aussi délicat que la caille qui vient séjourner en France; mais il est environ de la grosseur de nos belles perdrix grises.

Le papapotte se tient dans les grandes herbes des

savanes, où il se nourrit de la graine de ces herbes et, chose singulière, de mouches cantharides, dont il a toujours une grande quantité dans son jabot.

Quand arrivent les mois de juillet et d'août, le papabotte est tellement engraisse, que sa chair est entièrement disparue sous une couche de graisse, et il se fend en tombant sous le coup de fusil.

La chasse de ce fin gibier est assez difficile. Le matin, quand les savanes sont mouillées par la rosée de la nuit, le papabotte s'enlève à deux cents pas du chasseur ; alors il est impossible de le tirer. Le seul moment favorable pour l'approcher est de midi à deux heures, en plein soleil, quand les herbes sont affaissées vers le sol, d'où s'échappent, en miroitant à sa surface, des gaz caloriques capables d'asphyxier gibier et chasseur. A cette heure du jour, le papabotte ne bouge plus de la place où il s'est blotti ; on l'approche à dix pas, vingt pas au plus. Il ne faut pas songer à le chasser autrement qu'à cheval, à cause de cette chaleur terrible dont je parle, qui rendrait impossible la marche dans les hautes herbes de la savane. Mais il faut avoir des chevaux dressés, des chevaux qui s'arrêtent non-seulement à l'armement du fusil, mais encore quand ils entendent le petit sifflement plaintif que jette le papabotte en s'envolant. Il existe des chevaux si bien habitués à cette chasse, qu'ils cou-

rent d'eux-mêmes, après le coup de fusil, dans la direction où est tombée la pièce.

Il est rare qu'on se serve d'un chien d'arrêt pour la chasse dont je parle ; il serait inutile à son maître, la chaleur lui ôtant toute espèce de flair, de *nez*, comme on dit en terme de chasse.

Or donc, avec Moqueur, le meilleur cheval du pays pour courir les savanes des Attakapas, et l'excellent fusil anglais dont m'avait fait cadeau M. Hottinger, j'étais aussi bien monté que quiconque pour chasser le papabotte.

Au bout d'une heure, je rentrai à l'habitation du Héron blanc, avec une douzaine de pièces dans mon carnier et un grand mal de tête.

Les douleurs que j'éprouvais étaient tellement vives et intolérables, qu'il me fut impossible de regagner mon pavillon. Cette fois, Marguerite ne me gronda pas de mon imprudence ; elle me fit coucher tout de suite dans la chambre que j'avais occupée dans sa maison le premier jour de mon arrivée avec M. Hottinger. En un instant, toute l'habitation était en l'air, et le médecin fut appelé. Je souffrais tellement de la tête, j'avais les reins et les membres tellement brisés, que je n'avais plus la force de me plaindre ni même de dire où je souffrais. Je ne voyais plus rien ; je n'entendais qu'une sorte de bourdonnement de voix se mêlant aux tinte-

ments qui me sonnaient dans les oreilles. Je n'étais pas tout à fait asphyxié, mais je n'en valais guère mieux.

Quand le médecin arriva, j'avais perdu connaissance ; il me fit une abondante saignée qui me rappela à moi-même et me sauva la vie, sans aucun doute.

Je restai néanmoins dans une sorte de torpeur et d'insensibilité inquiétantes pour les personnes qui m'entouraient. Le médecin, ne pouvant obtenir aucun renseignement de ma part sur le siège des souffrances que j'éprouvais, mais croyant reconnaître chez moi quelques symptômes de la fièvre jaune, la combattit immédiatement, à l'aide de remèdes énergiques.

Mon médecin était-il un ignorant comme la plupart de ses confrères qui exercent la médecine, avec ou sans diplôme, à la Lousiane ? Les remèdes qu'ils m'a administrés très-libéralement m'ont-ils rendu malade ou sauvé de la maladie ? Ce sont des questions difficiles à résoudre et auxquelles ni moi, ni le médecin, ni personne, ne pourrons jamais répondre.

Le cinquième jour, j'étais en pleine convalescence ; mes forces étaient revenues, je ne m'étais, je crois, jamais mieux porté. Pourtant, je me trouvais si bien sous le toit de Marguerite, j'étais si heureux de la voir à chaque instant du jour, que je ne me pressais pas de retourner à mon pavillon. Je faisais encore un peu le

malade, je l'avoue, pour avoir droit plus longtemps aux soins délicats et tendres que savait me prodiguer ma bien-aimée.

Un soir, resté seul pendant le temps où Marguerite était descendue pour dîner, je m'étais endormi du plus doux sommeil ; il était si léger que j'entendais, fenêtres ouvertes, les bruits du dehors, que je respirais les parfums des orangers, et que, les yeux fermés, je voyais toujours Marguerite ; il me semblait qu'elle s'était penchée vers mon visage et me disait bien bas à l'oreille :

« Cher Marcel, je suis la cause de tes douleurs physiques, de tes souffrances morales ; je t'ai promis le bonheur, et, en échange de ton amour si vrai, de ton dévouement à toute épreuve, j'ai torturé ton cœur, j'ai agité ton âme ; j'ai été assez cruelle, même, pour ressentir quelque joie en te voyant soumis à tous mes caprices, en te voyant aller au-devant de mes désirs les plus insensés, jusqu'à exposer tes jours... O cher Marcel, pardonne-moi, j'étais folle ! Car moi aussi, je t'aimais, hélas !... mon cœur t'a appartenu dès le premier jour où je te vis. J'ai d'abord voulu combattre le sentiment extraordinaire que j'éprouvais ; je n'ai pu y réussir. C'est alors que je suis devenue folle de coquetterie et de vanité ; c'est alors que je t'ai fait souffrir mille maux, mille tourments, sans m'apercevoir

qu'en déchirant ton cœur, c'était le mien que je faisais saigner. Oh ! Dieu m'en a bien punie, va ! — Mais je suis devenue plus sage, plus raisonnable; aujourd'hui, cher, c'est à mon tour de me dévouer. Oh ! ne crains rien... je suis forte, je suis courageuse; je saurai bien souffrir pour toi, mon cher Marcel... partout, toujours, jusqu'à la mort! car elle seule pourra nous séparer. Ouvre les yeux, mon bien-aimé... regarde-moi, suppliante, te demander pardon des chagrins que je t'ai faits. Dis, m'entends-tu, ma chère âme?... Ouvre les yeux, regarde... je t'aime, je pleure, et je n'ai plus que toi au monde pour me consoler. »

Je me gardais d'ouvrir les yeux : j'avais trop peur de voir s'envoler mon beau rêve ; mais, sentant sur mon visage tomber deux larmes brûlantes, je me réveillai tout à fait et je vis devant moi Marguerite, plus belle que jamais à travers ses larmes...

« Viens, lui dis-je, viens, ma bien-aimée!... »

Elle se précipita dans mes bras, et je la pressai longtemps sur mon cœur.

Telles furent les suites de ma chasse au papahotte dans les savanes des Attakapas.

VIII

LE REVENANT

Il y avait près de deux mois que j'habitais les Attakapas; nous étions arrivés à la fin d'août, époque de la pleine récolte des cotons : ce fut pour moi un excellent prétexte de ne plus sortir que rarement de l'habitation du Héron blanc, et de donner ainsi tout mon temps à ma belle Marguerite.

Je jouissais d'autant mieux de mon bonheur, que ma retraite presque absolue ne pouvait donner prise à la médisance. Les parents de Marguerite, ses amis et les miens, obligés de rester eux-mêmes sur leurs habitations pour veiller à la rentrée de leurs récoltes, ne pouvaient trouver mauvais que je restasse sur celle du Héron blanc pour veiller aux intérêts de M. Hottinger, dont j'étais le mandataire. Rien n'était donc plus simple, plus naturel que de me voir à mon poste.

Chaque jour, en ouvrant les fenêtres de mon pavillon, j'apercevais les champs d'une blancheur éclatante; mes yeux en étaient éblouis.

Le coton s'échappait en flocons soyeux des capsules

ou *grabots* dans lesquels il est enfermé, et, aussitôt que les chauds rayons du soleil avaient pompé la rosée de la nuit, des nègres aux mains agiles enlevaient la matière précieuse.

Rien ne peut rendre l'effet produit par la présence de ces hommes noirs, peu vêtus, travaillant ainsi comme au milieu des neiges : l'œil est saisi de ce contraste étrange.

Assis commodément sur la galerie de mon pavillon ou sur celle de Marguerite, j'ai passé bien des heures à regarder les hommes noirs dont je parle ; je me suis demandé souvent comment ils pouvaient résister, d'un soleil à l'autre, au travail qu'ils faisaient ? Travail infernal et dont il est impossible de se faire une idée, même approximative, quand on n'a pas, comme moi, manqué mourir pour avoir chassé, une heure seulement, sous un soleil de trente-six à quarante degrés. Moi, au moins, j'ai reçu la plus douce des récompenses de ma folie ; mais eux, les nègres, quelle est celle de leur peine ? Une nourriture grossière s'ils travaillent beaucoup, ou des coups de nerf de bœuf s'ils ne travaillent pas assez : rien de plus, rien de moins.

En vérité, la balance n'est pas égale : il y a trop de différence du blanc au noir !

Je comprends très-bien, maintenant, qu'au moment de la récolte des cotons les nègres prient le bon Dieu

de leur envoyer du vent ou de la pluie. Dans les deux cas, la récolte se fera plus vite et avec moins de mal pour eux, attendu que le coton tombé à terre est perdu ; on ne le ramasse pas, il sert de fumier pour l'année suivante.

Les deux axiomes suivants sont fort en faveur aux colonies :

« Pas de nègres, pas de coton ; »

« Pas de coups de rotin, pas de nègres ! »

Les coups de rotin sont, je le veux bien, un moyen d'envoyer aux Européens de quoi se faire des chemises ; mais ce n'est peut-être pas le seul. J'essayerais, par exemple, de faire travailler les nègres en les payant, comme les blancs, en argent. Qui sait si, de cette manière, on n'enverrait pas également des chemises et des jupes aux gens civilisés d'Europe ?

Une chose cependant milite en faveur de l'homme blanc aux États-Unis : c'est la croyance, la persuasion où il est, que le nègre n'est pas un homme, — et certainement il ne se croit pas plus répréhensible de le maltraiter que de battre son chien ou son cheval. — Il pense qu'on pourrait, tout au plus, lui appliquer une sorte de loi Grammont, protectrice des animaux, quand il lui arriverait de battre ses nègres un peu trop fort. Il est donc possible que les maîtres des nègres, péchant par ignorance, soient moins coupables que

d'autres aux yeux de Dieu. La religion le dit formellement.

Un jour, on battait quelques nègres devant moi, sur l'habitation du Héron blanc ; je demandai leur grâce, et Marguerite, ma chère Marguerite, me répondit de sa petite voix douce :

« Laissez donc le commandeur corriger ces misérables !

— Oh ! Marguerite, ne dites pas de ces choses-là ; ayez pitié de ces malheureux ; ce sont des hommes comme nous, après tout.

— Des hommes comme toi, cher ? dit-elle en riant. Dis donc des animaux, des bêtes malfaisantes ! Oh ! mon Dieu, quel dommage qu' des êtres pareils respirent le même air et soient éclairés par le même soleil, les mêmes étoiles que nous !

— Oui, dis-je en riant à mon tour, vous voudriez bien, vous autres blanches, mettre le soleil, la lune et les étoiles dans votre poche, pour votre usage particulier, n'est-ce pas ? Eh bien, chère Marguerite, ce que vous venez de dire là prouve justement que les nègres sont nos égaux devant Dieu, sont des hommes comme nous.

— Encore ? Des hommes comme toi, mon Marcel, des hommes comme toi ? Mais viens donc un peu ici que je te parle, » poursuivit-elle en m'attirant dans un

coin de la galerie, où le feuillage nous dérobait à tous les yeux. Puis, m'enlaçant de ses deux bras et me donnant un baiser : « Dis-moi donc, Marcel, crois-tu que je donnerais un baiser à un nègre ?

— Non, sans doute, Marguerite ; mais moi, je ne vous aimeraï plus, je ne vous donnerai plus de baisers, si vous ne m'accordez pas tout de suite la grâce de ceux dont j'ai arrêté le supplice pour quelques instants ; allons, vite, Marguerite, faites grâce à ces nègres.

— Vilain exigeant, il faut bien vous céder ; je vais encore leur pardonner pour cette fois, dit-elle en faisant une moue charmante ; mais je suis convaincue, Marcel, que vous me gâterez bientôt tous mes esclaves : on n'en pourra plus rien faire. » Puis, s'avançant alors sur le devant de la galerie, elle dit en s'adressant au bourreau qui se tenait en bas, la baleine en main : « Commandeur, renvoie ces nègres aux champs sans les battre ; M. Marcel m'a demandé leur grâce. Et aussitôt les quatre ou cinq pauvres diables qui étaient devant nous, nus jusqu'à la ceinture, prêts à être zébrés par le fouet, s'écrièrent à l'envi les uns des autres, sur tous les tons :

— Merci, taitesse ! Merci, mouché Marcel ! Nous autres tè courir dans clos là, nous autres tè bien travaillé même !

— Oh ! Marguerite, lui dis-je en l'entraînant à mon

tour sous la verte feuillée, ma perle des Attakapas, je t'aime dix fois plus que tout à l'heure, quand je t'ai vue sur le point de commettre une mauvaise action, un crime ! Marguerite, promets-moi de ne plus faire battre tes nègres, au moins pendant tout le temps que je dois rester ici.

— Que tu dois rester ici; dis-tu ?

— Mais oui, Marguerite.

— Que voulez-vous dire, Marcel? Je n'ai pas compris, s'écria-t-elle toute bouleversée, les lèvres tremblantes, le regard effrayant; non, je n'ai pas compris. Est-ce que votre intention serait de me quitter, par hasard? Oh! dites-moi que ce n'est pas cela que vous avez pensé, que vous avez voulu dire!

— Écoutez-moi, Marguerite, laissez-moi m'expliquer.

— Je ne veux pas de ton explication, Marcel, interrompit-elle toute frémissante; je demande si tu songes à me quitter, oui ou non? Réponds, as-tu jamais songé à cela?

— Non, Marguerite; mais les circonstances, le retour inopiné...

— De M. Schüler, veux-tu dire?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, que peut me faire le retour de cet homme? N'est-il pas un étranger pour moi aujourd-

d'hui? N'ai-je pas le droit de ne plus avoir pour lui que du mépris et du dégoût? N'ai-je pas le droit de profiter de la loi et de demander à divorcer avec celui qui m'outrage publiquement? Dis, Marcel, n'ai-je pas ce droit-là? Mais parle, réponds-moi donc!

— Oui, Marguerite, tu as ce droit; mais, dans une affaire aussi délicate que celle-ci, je ne peux te donner un conseil, cela ne serait pas loyal de ma part; je suis partie trop intéressée; et, un jour, si tu venais à te repentir de m'avoir écouté, si je te voyais malheureuse, j'en mourrais de chagrin.

— Marcel, me dit Marguerite d'une voix calme, avant de vous connaître, j'avais déjà souvent consulté ma conscience. Chaque fois que je l'ai fait, elle m'a toujours répondu que dans l'intérêt de ma dignité, de mon avenir et de celui de mon enfant, je devais profiter de la loi de mon pays et me séparer de l'homme indigne dont je porte le nom. Ma sœur, mon frère Valentin, mes parents, mes amis, m'ont répété ce que me disait ma conscience, et vous comprenez, Marcel, que, mon cœur lui-même me conseillant aujourd'hui cette séparation, je n'hésiterai plus à la demander. Je ferai mon devoir; et vous, Marcel, ferez-vous le vôtre?

— Moi, chère Marguerite, je vous aimerai et vous protégerai tant qu'il me restera un souffle de vie.

— Merci, Marcel ; rien au monde ne pourra donc plus nous séparer désormais, et je te fais ici le serment de consacrer ma vie entière à te rendre heureux. »

J'écrivais régulièrement chaque semaine à M. Hottinger pour l'informer de la rentrée on ne peut plus favorable de la récolte des cotons de l'habitation du Héron blanc. Je lui annonçais que, selon toute apparence, elle devait dépasser le montant de la somme qui lui était due par M. Schüler. Conséquemment, la récolte des cannes à sucre ne nous regarderait plus et appartiendrait tout entière à madame Schüler.

M. Hottinger avait la bonté de me répondre pour me faciliter des bons résultats que j'avais obtenus sur l'habitation, et il me disait qu'il fréterait un steam-boat, en temps utile, pour venir lui-même chercher la récolte et m'enlever à mon exil des Attakapas.

Mon exil étant très-doux, très-supportable, je voyais avec inquiétude approcher l'époque du voyage dont me menaçait M. Hottinger. J'étais persuadé que Marguerite mourrait plutôt que de se séparer de moi, et, naturellement, je prenais la résolution de vivre pour elle, c'est-à-dire de ne pas quitter les Attakapas ou de l'emmener avec moi en France.

L'exécution de mon projet demandait du temps ; je craignais même d'être obligé d'en faire la confidence

à M. Hottinger, et j'étais inquiet de savoir comment il prendrait la chose, car il pouvait m'être utile ou très-nuisible dans cette circonstance.

Je ne disais rien de mes craintes à Marguerite ; elle était trop heureuse de son bonheur, la chère adorée, pour que je vinsse lui parler de mes anxiétés et jeter le trouble dans son cœur aimant.

De son côté, Marguerite avait quelques petits chagrins, et, chose singulière ! c'était madame Akar, sa sœur ainée, qui en était cause ; elle seule mettait quelques nuages dans notre beau ciel d'azur.

Aux premiers temps de nos amours, quand Marguerite riait de mes souffrances, elle me disait souvent : « Ce n'est pas à moi, monsieur Marcel, qu'il faut dire de jolies choses ; ce n'est pas à moi d'écouter vos galanteries ; allez dire cela à ma sœur, madame Akar, vous la flatterez infiniment. »

Un peu pour obéir à Marguerite, un peu par dépit de ne pas en être écoulé, un peu par amour-propre et pour soutenir la réputation de galanterie faite aux Français, je rendis quelques soins à madame Akar. Malheureusement, cette dame prit la chose au sérieux, et, lorsque, enchaîné à Marguerite, je cessai d'être aimable avec sa sœur, celle-ci en fut offensée, blessée même ; il en résulta entre nous une politesse fâchueuse et cérémonieuse, très-gênante pour tout le monde.

Quand j'étais prévenu à l'avance de la visite de madame Akar chez sa sœur, je n'y venais pas, pour éviter de me rencontrer avec elle. Cette attention, dont elle aurait dû me savoir gré, lui parut une injure grossière de ma part ; elle profita de mon absence pour chercher à me desservir auprès de Marguerite, dont elle ignorait l'amour pour moi.

Marguerite ayant pris plusieurs fois ma défense avec chaleur, sa sœur aînée s'en irrita et fit des réflexions encore plus désobligeantes sur mon compte.

« Je ne comprends pas, lui dit imprudemment mon amie impatientée, que tu dises aujourd'hui tant de mal de M. Marcel, après en avoir dit autrefois tant de bien.

— Moi ? reprit l'autre, je ne me le rappelle pas ; j'ai toujours fait si peu attention à cet homme ! C'est possible, au surplus ; je m'étais trompée.

— Oh ! c'est certain, ma chère, et cet homme, que tu paraissis vouloir mépriser, te plaisait beaucoup. C'est probablement parce qu'il me plaît, à moi, que tu lui trouves à présent des défauts.

— Tu l'aimes donc ?

— Oui, je l'aime, je ne m'en cacherai pas avec toi. J'espère qu'après cet aveu, ma chère Marie, tu voudras bien, par amitié pour moi, ne plus me dire de mal de M. Marcel.

— Tu as été bien imprudente, Marguerite.

— Bien imprudente, dis-tu ? Je ne suppose pas que ce soit pour avoir été franche avec toi. Quant au reste, je n'en dois compte à personne.

— Ah ! excepté à ton mari, reprit avec aigreur madame Akar.

— A mon mari ? C'est mal, ma sœur, c'est très-mal ce que tu viens de dire là, surtout après m'avoir si souvent répété que, si M. Akar se conduisait comme le fait M. Schüler, tu ne resterais pas vingt-quatre heures avec lui. Ah ! Marie, tu es bien oublieuse aujourd'hui.

— Non, Marguerite, je n'oublie jamais rien, lui dit sa sœur d'un ton glacial ; adieu, je te quitte, je ne veux pas être plus longtemps un obstacle à la présence de M. Marcel ici. »

Ce jour-là les deux sœurs se quittèrent, l'une avec la jalousie et la haine dans le cœur, l'autre avec le regret de s'être oubliée au point d'avoir fait une confidence extrêmement grave qu'on ne lui avait pas demandée. Depuis lors, madame Akar n'était pas revenue chez sa sœur, et Marguerite ne fit aucune démarche pour ramener celle qui l'avait offensée dans ce qu'elle avait de plus cher. Une femme pardonne quelquefois une offense personnelle, mais rarement celle faite à la personne qu'elle a choisie, qu'elle aime.

Sa brouille avec sa sœur chagrinait fort Marguerite,

et, quoiqu'elle ne supposât pas que celle-ci fût assez méchante pour la trahir, néanmoins elle était inquiète, car elle sentait que, pour obtenir facilement du juge sa séparation d'avec un homme blâmé et méprisé, il fallait qu'elle restât toujours considérée dans le pays.

C'était, je l'ai dit, le premier nuage qui venait ternir notre ciel pur ; hélas ! c'était aussi celui autour duquel viendrait se grouper l'orage qui devait éclater sur nos têtes.

Un jour, après le déjeuner, retiré dans mon pavillon pour faire la sieste, j'entendis le bruit d'un steam-boat remontant le Tèche. Le bruit cessa tout à coup ; je sautai à bas de mon hamac et j'aperçus le bateau arrêté dans la petite crique, vis-à-vis l'habitation du Héron blanc.

Surpris de cette halte inaccoutumée et n'attendant personne de la ville que M. Hottinger, mais seulement quinze jours plus tard, je pris ma longue-vue pour tâcher d'apercevoir ceux qui débarquaient du steam-boat. Au bout de quelques instants, ne voyant personne dans l'allée de magnolias, et les arbres touffus penchés sur la rive du Tèche m'empêchant d'ailleurs de m'assurer de ce qui se passait, soit à bord, soit à terre, je rentrai dans le pavillon. Je me recouchai dans mon hamac ; bientôt après, j'entendis la machine du

steamboat se remettre en mouvement, et celui-ci continuer sa route.

Je ne pensais plus du tout au passage du steamboat, lorsque, au bout d'un quart d'heure, on monta l'escalier du pavillon, et James, mon mulâtre, entra dans ma chambré :

« M. Schüler arrive de la Nouvelle-Orléans, me dit James, et voici une lettre que mon maître, M. Hottinger, l'a chargé de vous remettre. »

La surprise désagréable que me causa cette nouvelle m'empêcha de prendre tout de suite la lettre que me tendait James ; je restai un instant comme interdit devant ce mulâtre ; puis, me remettant un peu :

« Que me chantes-tu là ? lui dis-je à la fin en lui prenant la lettre des mains ; que me parles-tu de M. Schüler, c'est M. Hottinger que tu veux dire ?

— Excusez-moi, monsieur, c'est bien de M. Schüler ; il vient d'arriver, et il fait demander si vous pouvez le recevoir ici avant le dîner. »

Cette fois, il n'y avait plus à douter de ce que m'annonçait James. Un frisson me saisit. Mon sang reflua vers le cœur et je chancelai, comme si mes forces allaient m'abandonner. Cependant je comprenais la nécessité de ne pas me donner en spectacle à mon domestique. Je faisais tous mes efforts pour lui parler ; je remuais les lèvres, mais sans parvenir à articuler un son.

« Vous souffrez, mon maître ? me dit le mulâtre ; vous êtes tout pâle.

— Oui, un peu ; je ne sais ce que c'est, un éblouissement, un vertige ; ce n'est rien. Merci, James, je me trouve déjà mieux, dis-je en m'asseyant sur le siège qu'il me présentait. Va, laisse-moi, mon garçon ; va dire à M. Schüler que je l'attends ici, à moins qu'il ne préfère que je me rende chez lui. »

Aussitôt après le départ de James, j'ouvris la lettre de M. Hottinger, et je lus ce qui suit :

« Mon jeune ami,

« Schüler est arrivé de France hier ; il part à l'instant pour les Attakapas ; c'est lui qui vous remettra cette lettre.

« Schüler a de grandes obligations à votre père, qui lui a rendu un de ces services qu'on ne doit jamais oublier ; j'ai peur cependant qu'il ne s'en souvienne déjà plus.

« Schüler, à bout de ressources et d'expédients, criblé de dettes, abandonné de ses amis de plaisirs et de débauche, avait été mis à Clichy pour une somme de 5,000 francs. C'est de cette prison qu'il a écrit sa détresse aux frères Marcel, du Havre.

« Votre père a eu la bonté de se rendre à Paris, d'aller visiter Schüler et de consentir à satisfaire son

créancier impitoyable, en y mettant pour toute condition le départ immédiat de Schüler pour la Nouvelle-Orléans, à bord du *Lafayette*, où les frères Marcel ont payé son passage.

« Voici, mon jeune ami, le motif de l'arrivée inattendue de Schüler : je suppose qu'il vous fera beaucoup d'amitiés à cause des obligations qu'il a à vos parents ; mais, s'il en était autrement, ne vous en embarrassez guère ; il n'est pas nécessaire de chercher à vous lier avec un pareil homme.

« Terminez vos affaires, ou plutôt les miennes, et souvenez-vous que dans quinze jours, à compter d'aujourd'hui, je viendrai vous enlever à votre exil.

« Au revoir donc, et, en attendant, croyez-moi, je vous en prie, *at your service, my young friend.*

« MAX HOTTINGER. »

Cette lettre était bonne et affectueuse pour moi, cependant elle me fit mal ; les renseignements qu'elle me donnait sur la conduite et le caractère de Schüler augmentèrent la répulsion instinctive qu'il m'inspirait sans le connaître.

« O Marguerite ! par quelle fatalité votre sort a-t-il été uni à celui de cet homme ? O ma bien-aimée, dans quelles mains impures êtes-vous tombée ? Aurez-vous

l'énergie et la volonté nécessaires pour sortir victorieuse de la lutte que vous allez engager ? Je ne peux rien faire, moi, si vous ne prenez pas l'initiative. Mais, quand vous m'appellerez à votre secours, je viendrai, Marguerite, et je vous sauverai, dussé-je y périr ! »

Pendant que je m'inquiétais des graves conséquences que l'arrivée de son mari allait avoir pour Marguerite et pour moi-même, je vis M. Schüler traverser à cheval le camp de ses nègres, et se diriger du côté du pavillon où j'étais à l'attendre. Je descendis alors et m'avancai à sa rencontre, jusqu'à la porte de l'enclos, la même où j'avais failli me tuer un mois auparavant.

Je n'ai pas le droit de faire ici le portrait de M. Schüler, on pourrait le taxer d'exagération. Je me bornerai donc à dire que c'était un homme de trente-huit à quarante ans, de taille ordinaire, blond comme les Allemands et sans autre expression, sur son visage flétrî, que celle d'un regard fuyant sans cesse celui de son interlocuteur. Sa tournure et ses manières n'avaient rien de choquant, seulement il avait les extrémités communes ; on comprenait qu'il devait avoir le pied brutal et la main lourde. Je ne tirerai de l'extérieur physique de M. Schüler aucune conséquence, le lecteur jugera lui-même, par les événements qui vont suivre, de son caractère et de sa moralité.

Arrivé devant la porte de l'enclos, M. Schüler me

salua, descendit lestelement de cheval et vint à moi en me disant :

« Eh ! bonjour, monsieur Marcel ; je suis enchanté de vous voir, de faire votre connaissance ; nous avons tant parlé de vous, monsieur votre père, monsieur votre oncle et moi !

— Vous êtes trop bon, monsieur, je vous remercie, répondis-je en prenant avec répugnance la main qu'il me tendait.

— Il n'y a pas de quoi me remercier, monsieur Marcel ; ce que je dis est très-naturel. Je suis l'obligé des frères Marcel ; oui, monsieur, je suis leur obligé ; mon excellent ami Ilottinger n'aura pas manqué de vous le dire, n'est-ce pas ? »

Je fis un signe affirmatif.

« Eh bien ! en ce cas, il n'y a rien d'étonnant à ce que je voie le fils et le neveu de ces messieurs avec plaisir ; mais, dit-il ensuite, montons donc un instant dans votre pavillon, monsieur Marcel, nous y causerons plus à l'aise. »

Arrivés au pied de l'escalier de la galerie, je m'ef-façai un peu pour laisser passer devant moi M. Schüler. Je me sentais mal à mon aise et fort contrarié d'être obligé de le recevoir ; je n'avais cependant pas le droit de m'y refuser, il se présentait convenablement et il était chez lui.

« Dieu me damne ! s'écria-t-il en jetant un coup d'œil dans l'intérieur du pavillon, on vous a très-mal installé ici, vous manquez de tout, vous n'avez pas même de lit.

— Non, lui dis-je, je n'en ai pas voulu, je préfère coucher dans un hamac.

— Laissez donc, cela n'est pas convenable, on aurait dû vous donner une chambre à la maison ; ce pavillon n'est pas logeable ; c'est bon pour y passer un instant. Entre nous, je vous dirai que c'est un endroit charmant et très-commode pour un rendez-vous ; je le sais, j'en ai usé quelquefois, loin des yeux jaloux de ma femme, elle est si ridicule ! Ah ! mais j'y pense, poursuivit-il en riant, vous avez sans doute suivi la tradition du pavillon ; vous avez été sur mes brisées, j'en suis certain.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? interrompis-je avec émotion.

— Oh ! ne vous fâchez pas, monsieur Marcel, je ne vous en veux pas du tout.

— Encore une fois, monsieur, je ne vous comprends pas, dis-je d'un ton sec et en cherchant à fixer mes yeux sur les siens ; expliquez-vous, de grâce !

— C'est bien facile, continua-t-il en riant toujours. Dites-moi franchement si depuis deux mois vous n'avez pas remarqué mes jolies mulâtresses ? Il y en a beaucoup ici, j'ai toujours tenu à cela. Voyons, dites-moi la

vérité, que diable ! à votre âge, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous vous soyez fait écouter de quelques-unes.

— Je vous assure, monsieur, que je n'ai fait aucune attention aux femmes dont vous me parlez.

— Eh bien, moi, je n'en pourrais pas dire autant, je vous l'avoue ; n'en parlons plus, puisque cela vous déplaît, mais je vous promets que vous avez tort de faire fi de mes mulâtresses ; on n'a pas besoin avec elles de se mettre en frais d'éloquence, il suffit de leur faire un signe, elles comprennent tout de suite ce qu'on veut leur dire. J'aime les amours faciles, moi, monsieur Marcel, cela évite les peines de cœur. »

Les cyniques confidences de M. Schüler me prouvaient le monde qu'il avait fréquenté et la corruption de ses mœurs. S'apercevant sans doute, à la froide réserve que j'observais, du mauvais effet qu'il produisait sur moi, il ajouta aussitôt :

« Ne vous étonnez pas trop de l'abandon avec lequel je vous parle, monsieur Marcel. Par mes relations avec monsieur votre père, par ma vieille intimité avec Hottinger, votre ami comme le mien, je me suis cru autorisé à causer avec une certaine familiarité que vous excuserez, j'en suis sûr. Mon seul but est d'apprendre si vous avez été bien traité, si vous ne vous êtes pas ennuyé ici, que diable ! Pardonnez à un maître de mai-

son, auquel on a envoyé un garnisaire, de s'informer si celui-ci est satisfait de la garnison.

— Parfaitemment satisfait, répondis-je sans relever la malveillance, cachée sous cette plaisanterie de mauvais goût ; à l'adresse de M. Hottinger et à la mienne.

— Tant mieux ! Je craignais que ma femme, si indolente, si froide..., et tranchons le mot, si peu aimable avec les étrangers, comme toutes ses compatriotes, n'eût pas su faire les honneurs de chez moi en mon absence.

— Détrompez-vous, je n'ai eu qu'à me louer de l'accueil flatteur et de la bonne réception que madame Schüler a daigné me faire. J'ai reçu également de madame votre belle-sœur, de M. Valentin, votre beau-frère, et de leurs amis, la meilleure des réceptions et les offres de services les plus aimables.

— Très-bien, monsieur Marcel, j'en suis enchanté ; et, puisque tout est pour le mieux, faites seller votre cheval et allons-nous-en dîner à l'habitation, où madame Schüler nous attend avec impatience. »

En parlant de l'impatience de Marguerite, M. Schüler ne savait pas combien le mot qu'il employait avait de justesse et peignait bien la situation d'esprit dans laquelle devait se trouver la pauvre femme.

Depuis la brusque arrivée de son mari, Marguerite

et moi n'avions pu nous voir ni échanger une parole autrement qu'en sa présence.

Pendant le dîner, qui fut très-long, nos regards purent seuls nous dire le supplice que nous endurions l'un et l'autre. Si M. Schüler avait pu s'en douter, il eût dès ce moment savouré sa vengeance.

Et pourtant le remords ne pouvait nous atteindre, connaissant l'homme méprisable que nous avions devant nous; et, Marguerite ayant le droit et la volonté de profiter du bénéfice de la loi de son pays, nous ne nous sentions nullement coupables de nous aimer.

Ce qu'il y avait de triste, de cruel pour nous, c'était d'être obligés de garder le silence quand nous avions tant de choses à nous dire, et de répondre à M. Schüler quand il nous mettait dans la nécessité de le faire.

Rien ne me donnait mieux la mesure des souffrances de Marguerite que les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux lorsqu'elle les fixait sur les miens. Mais ces larmes ne tombaient pas, elles se séchaient au feu de ses regards, lorsqu'elle les tournait avec colère et mépris du côté de M. Schüler.

Au moment où l'on apporta le café, Marguerite, n'y pouvant plus tenir, se leva de table en disant :

« Excusez-moi, messieurs, j'ai besoin d'air. »

Puis, sans ajouter un seul mot, elle se dirigea vers la galerie : elle étouffait.

« Tiens, dit M. Schüler, il paraît que pendant mon absence ma femme a pris la vilaine mode américaine de se retirer au dessert. Elle est si originale, ma femme! Gardez-vous bien, monsieur Marcel, de jamais épouser une créole, si vous aimez le repos et la tranquillité.

— Je ne vois rien d'extraordinaire à ce que madame nous ait quittés; il faut convenir que cela n'est guère agréable pour une femme de rester à table pour regarder boire des hommes.

— Permettez, monsieur Marcel, vous êtes trop indulgent pour la mienne. Les Françaises, vos compatriotes, sont plus aimables, plus gaies; elles causent, elles chantent, elles rient, elles boivent le champagne avec nous, au moins, tandis que les créoles ne sont que des bégueules et des buveuses d'eau.

— Les Françaises dont vous me parlez, monsieur, sont ordinairement des femmes peu comme il faut, des femmes faciles.

— Justement, c'est ainsi que je les aime, moi, je vous le répète, je déteste les bégueules; je ne veux plus en voir ni en entendre parler. J'ai mes projets, monsieur Marcel, nous en causerons un de ces jours; j'ai calculé qu'en vendant mes terres et mes cent nègres, je pouvais réaliser un million de capital, c'est-à-dire cinquante mille francs de rente. Eh bien, avec

cela, j'irai vivre heureux et selon mes goûts en France. Vive la France ! c'est le premier pays du monde.

— Oui, pour y dépenser son argent, dis-je impatienté de la conversation de Schüler.

— Vous avez raison, reprit-il, on y dépense beaucoup d'argent, mais on y fait ce qu'on veut, tandis qu'ici c'est tout le contraire ; on est riche, et l'on n'est pas son maître ; tout le monde vous voit, vous connaît et se mêle de vos affaires : c'est une gêne continue, insupportable. A propos de gêne, monsieur Marcel, je vous demanderai la permission de ne pas me gêner avec vous, et de vous quitter tout à l'heure pour aller faire un tour dans mon clos, visiter tout mon monde, car je n'ai encore rien vu ici depuis mon retour. Je tiens à m'assurer par moi-même si mes nègres sont bien portants et travaillent ; et puis, entre nous, monsieur Marcel, si mes mulâtresses sont toujours jolies. Que voulez-vous, j'ai ce faible-là, dit-il en riant à la manière des satyres.

— Ne vous gênez pas pour moi, monsieur, lui dis-je, enchanté qu'il voulût bien me quitter ; allez à vos affaires, à vos plaisirs ; je serais désolé de vous retenir, croyez-le bien. »

A peine M. Schüler avait-il fait quelques pas, qu'il revint vers moi.

« Ah ! j'oubliais, me dit-il avec mystère, de vous

proposer une partie de cartes pour ce soir ; j'irai, si vous le permettez, vous trouver au pavillon. Ah ! monsieur Marcel, ajouta-t-il vivement, que de jolies parties de pharaon j'ai faites avec mes amis dans le petit endroit que vous habitez ! que de belles nuits orageuses nous y avons passées avant mon départ pour la France ! Allons, c'est dit, j'irai vous rejoindre dans une heure ou deux.

— C'est inutile de vous déranger, monsieur ; excusez-moi, je n'ai jamais touché une carte, et j'espère n'en jamais toucher une de ma vie. »

M. Schüler fut tellement surpris de mon refus, que cette fois, et contre son habitude, il s'oublia jusqu'à fixer un instant ses yeux sur les miens.

« Ni femmes, ni vin, ni cartes ! dit-il, c'est très-beau cela, monsieur Marcel, à votre âge surtout ; je ne m'étonne plus si vous êtes l'ami de M. Hottinger, ce dont je vous félicite, quoiqu'il soit un peu... un peu... comment dirai-je ? aidez-moi donc... un peu arabe et fesse-mathieu !

— Monsieur, lui dis-je froidement, je ne me suis encore aperçu que des qualités de M. Hottinger.

— Très-bien, très-bien, chacun est libre de ses opinions, reprit-il d'un air dégagé. Allons, au revoir, monsieur Marcel ; à demain. »

Je le regardai pendant quelques instants s'éloigner.

Aussitôt qu'il fut à une certaine distance de l'habitation, je me rentrai pour rentrer sous la galerie; Marguerite, tout en larmes, toute tremblante d'émotion, tomba dans mes bras en étouffant ses sanglots.

« Du courage, lui dis-je, du courage, chère Marguerite, il n'est plus temps de pleurer, il faut agir.

— Sois tranquille, Marcel, dit-elle en relevant la tête, ce n'est pas la crainte, mais la honte, l'indignation et la colère qui me font pleurer. L'as-tu entendu, ce misérable, l'as-tu entendu t'avouer sans rougir ses vices et sa dépravation? J'étais là, cachée derrière le rideau de cette fenêtre; j'écoutais cet homme cherchant à te corrompre, et te plaisantant de ce que tu ne voulais pas te laisser dégrader comme lui. Oh! mon ami, si c'est une tache pour moi de porter le nom d'un être que je méprise, j'espère l'effacer bientôt et me relever pure de toute souillure, grâce à ton amour si dévoué.

« Agissez donc vite, Marguerite, et, puisque vous croyez que mon amour peut vous rendre heureuse, n'hésitez plus à nous donner le bonheur, car vous seule l'avez entre les mains.

— Je n'hésite plus, Marcel, je n'ai jamais hésité, mais laisse-moi agir, je ne veux pas que tu paraisses dans cette affaire; notre affection doit être un secret pour tous, afin que la jalouse et la haine ne puissent salir la femme à laquelle tu consens à donner ton nom.

Jure-moi, quoi qu'il arrive, de rester simple spectateur de mes débats avec cet homme; jure-moi de ne jamais le menacer ou le provoquer dans aucune circonstance; ta vie est à moi, Marcel, je ne veux pas que tu la joues contre la sienne! D'ailleurs, c'est un lâche! Et puis nos ennemis, qui sont ses amis à lui, ne manqueraient pas de dire que j'ai voulu te faire tuer l'homme qui nous gênait; comprends-tu ce qu'une accusation semblable nous préparerait de chagrin pour l'avenir? Non, Marcel, point de violence de ta part, elle est inutile, la loi suffit pour me protéger; l'opinion publique m'a depuis longtemps donné gain de cause, et le juge n'a plus qu'à prononcer un jugement en ma faveur. Le jour où cela aura lieu sera le plus beau de ma vie, parce qu'alors je deviendrai libre d'en consacrer le reste à mon Marcel bien-aimé. »

Je promis à Marguerite tout ce qu'elle voulut, sans trop savoir à quoi je m'engageais, mais résolu pourtant à tenir ma parole de ne pas provoquer Schüler, qui, du reste, ne m'avait nullement paru disposé à disputer sa femme les armes à la main.

« Merci, me dit alors Marguerite, je te répète, moi, que rien au monde ne pourra désormais me séparer de toi... Écoute, ajouta-t-elle, lève-toi demain de bonne heure, monte à cheval, va trouver mon frère Valentin et ramène-le avec toi, ou dis-lui de venir me

voir dans la journée, je veux aller avec lui chez le juge pour déposer ma plainte. »

Je quittai Marguerite le cœur serré, l'esprit agité des plus funestes pressentiments.

Le lendemain, je me rendis chez Valentin ; je lui appris l'arrivée de son beau-frère, et lui fis part du désir que Marguerite avait de le voir le jour même.

« Je m'y rendrai, mon cher Marcel, répondit Valentin, malgré la répugnance que j'éprouve à revoir Schüler. Ce que j'en ferai n'est absolument que pour ma sœur : je ne veux pas l'abandonner dans une circonstance aussi grave pour elle. Je suis son protecteur naturel, c'est moi qui dois veiller à ses intérêts et lui offrir un refuge sous mon toit, dès qu'elle voudra quitter celui de son mari. Mais, Jésus-Christ ! si elle n'agit pas d'ici à vingt-quatre heures, je ne me mêle plus de rien, je la renie pour ma sœur. »

J'étais heureux, on le pense bien, de trouver Valentin dans d'aussi bonnes dispositions. Il était tout à fait du même avis que sa sœur ; c'était une véritable entente fraternelle.

Fidèle à la promesse que j'avais faite à Marguerite, je n'entrai dans aucun détail relatif à son beau-frère, sur le compte duquel j'évitai même de donner mon opinion. Je laissai Valentin jurer tout à son aise ; je lui fis mes adieux, pressé que j'étais de retourner au Héron blanc.

Valentin me reconduisit jusqu'à la porte de son habitation. Arrivés là, nous vimes M. Schüler, à cheval débouchant d'un champ de maïs qui l'avait d'abord dérobé à notre vue.

« Adieu, dis-je à Valentin, je vous quitte, afin que vous puissiez causer plus à l'aise avec votre beau-frère.

Au revoir, mon cher Marcel, au revoir, « me dit-il, de façon à me faire supposer qu'il était bien aise de se débarrasser de moi.

Je saluai M. Schüler, qui arrivait au même instant.

« Vous ne restez pas avec moi? me dit-il.

— Non, monsieur, excusez-moi, je suis pressé. »

Je le saluai de nouveau et, disparaissant à mon tour derrière le champ de maïs, j'entendis Valentin, le frère de Marguerite, le même homme qui venait d'invectiver si violemment Schüler absent, l'accueillir par ces mots :

« Embrassons-nous donc, cher, vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai à vous revoir; il y a si longtemps que je ne vous ai serré la main! Soyez le bienvenu, mon cher beau-frère, soyez le bienvenu! »

Je ne voulus pas en entendre davantage; j'enfonçai l'éperon dans les flancs de Moqueur, afin de fuir le voisinage de ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre et s'apprécier mutuellement.

Je me rappelai alors les paroles que Marguerite m'avait dites, deux ou trois jours après mon arrivée sur l'habitation : *Il est très-oublier, mon frère Valentin; vous saurez cela plus tard, quand vous le connaîtrez mieux.* Ah ! Marguerite, puisque vous connaissez si bien votre frère, pourquoi donc l'avez-vous choisi pour votre défenseur ?

J'arrivai au Héron blanc le cœur triste et désespéré. Je fis part à Marguerite du résultat de ma mission, et des craintes que j'avais conçues sur la loyauté et la franchise de Valentin.

« Ce n'est pas par là qu'il brille, me dit-elle ; mais que nous importe, nous ne voulons pas en faire notre confident. Je n'ai besoin de lui que pour me conduire chez le juge et pour me donner un refuge sous son toit, il ne peut me refuser ces deux choses ; le reste me regarde. »

Je ne voulus pas la contredire dans une question aussi délicate. Nous causâmes longtemps de nos espérances ; Marguerite me sembla toujours sûre d'elle-même et de la réussite de nos projets. Je fis semblant d'y croire autant qu'elle, pour ne pas la décourager et jeter le trouble dans son âme ; mais je n'étais pas convaincu. Je sentais que la voie qu'elle avait prise était pleine de lenteurs, semée d'embûches et de trahisons, devant lesquelles elle succomberait nécessairement. Ce

n'était pas un acte de procédure, mais un acte d'énergie qu'il fallait faire en pareil cas; malheureusement, ce n'était pas à moi de le conseiller.

A l'heure ordinaire du déjeuner, M. Schüler arriva seul; il avait l'air soucieux et maussade. Il dit à sa femme qu'il avait été voir son frère et sa sœur. En prononçant le nom de cette dernière, il regarda rapidement Marguerite; je la vis se troubler et pâlir. Elle se remit aussitôt, mais son émotion n'avait point échappé à Schüler. Il sembla en tirer une conséquence intime, car, à partir de ce moment, il observa un silence presque complet, désobligeant pour sa femme, impoli pour moi. Je ne doutai pas que les visites matinales qu'il avait faites ne me valussent ce nouvel accueil de sa part. Un regard que j'échangeai à la dérobée avec Marguerite me donna la certitude que les trahisons étaient commencées.

Quand nous nous levâmes de table, à la fin du déjeuner, M. Schüler, me laissant à peine le temps de prendre mon chapeau, me dit immédiatement :

« Monsieur Marcel, ne vous gênez pas, je vous ai prévenu que je donnais à chacun une grande liberté d'action, afin d'avoir le droit d'en user largement moi-même. Ainsi vous êtes libre d'aller à vos affaires, de continuer vos relations, au dehors, comme avant mon arrivée.

— Je vous remercie, monsieur, lui dis-je ; je vous comprends, et j'userai de votre permission. »

Pendant qu'il me parlait, Schüler avait regardé Marguerite en dessous, comme tout à l'heure; mais elle était restée aussi calme, aussi impassible, que je l'avais vue autrefois, lors de mon arrivée sur l'habitation. Il était évident que la lutte commençait; Marguerite était sur ses gardes.

« Vous savez, du reste, continua Schüler, que, d'après les conditions faites par Hottinger, votre couvert est mis ici tous les jours...

— Oui, monsieur, interrompis-je vivement, je le sais, mais j'ai trop de discrétion, croyez-le, pour devenir importun.

— Très-bien ; cependant ne nous négligez pas, cela serait peu galant pour madame et désobligeant pour moi-même.

— Oh ! soyez tranquille, monsieur, je connais les devoirs et les obligations que j'ai à remplir. »

J'adressai alors un compliment à Marguerite, redevenue comme par enchantement la belle statue de marbre que, nouveau Pygmalion, j'avais animée un soir ; je saluai M. Schüler et je quittai l'habitation du Héron blanc la mort dans l'âme.

« O Marguerite, ma jolie perle, me dis-je avec tristesse, le souffle de cet homme va ternir ton éclat, et tu

seras brisée, si tu ne réussis au plus vite à t'échapper de ses mains. »

Le maître étant revenu, je n'avais plus rien à faire, plus de surveillance à exercer sur le travail des nègres, la portion de la récolte appartenant à M. Hottinger étant d'ailleurs rentrée en lieu sûr. Je me pris à réfléchir que ma présence sur l'habitation serait peut-être plus nuisible qu'utile aux projets de Marguerite, et je résolus, sinon de m'éloigner tout à fait, au moins de faire de fréquentes excursions, et, en attendant l'arrivée de M. Hottinger, de visiter les personnes amies que j'avais négligées depuis quelque temps.

J'appelai James, dont l'attachement pour moi ne faisait qu'augmenter depuis le jour où son maître l'avait mis à mon service. Je le prévins de l'absence que j'allais faire; je lui indiquai les habitations sur lesquelles il pourrait venir me chercher en cas d'urgence, et je lui ordonnai de rester constamment au pavillon jusqu'à mon retour, qui, du reste, ne tarderait jamais plus de deux ou trois jours, mon intention n'étant pas de rester plus longtemps éloigné de Marguerite.

Pendant que James préparait Moqueur, je voulus, avant de partir, essayer de voir encore celle que j'ai-mais. Mon excellente longue-vue marine me la montra assise sur la galerie faisant face au pavillon. Marguerite

n'était pas seule ; son mari ne l'avait pas quittée, il se promenait à grands pas, gesticulait souvent, et il ne me fut pas difficile de deviner la nature de leur entretien : à coup sûr, c'était de moi qu'il était question entre eux. Pauvre femme ! elle souffrait pour moi ; on la torturait là, sous mes yeux, et je n'y pouvais rien : elle avait exigé ma parole de la laisser se défendre seule.

Je ne pus assister plus longtemps à ce spectacle, c'était un supplice pour moi. Je fermai la longue-vue, je pris mon fusil, je descendis précipitamment l'escalier, et je rejoignis James, qui m'attendait en dehors de l'entourage avec Moqueur.

« N'oublie pas, dis-je au mulâtre en montant à cheval, n'oublie pas les recommandations que je t'ai faites ; elles sont dans l'intérêt de ton maître, autant que dans le mien. Allons, adieu, James. »

Et je m'éloignai en suivant la haie de garoffiers, en dehors de l'habitation du Héron blanc, pour me rendre à celle de mon ami Jean Fusier, éloignée de deux lieues.

« Que de changements survenus depuis vingt-quatre heures ! me disais-je en me laissant emporter à la vive allure de mon cheval ; quelle différence de la situation d'esprit où je suis aujourd'hui et de celle où j'étais il y a un peu plus de deux mois, en arrivant sur

cette habitation ! A cette époque, ces champs, ces ombrages s'offraient joyeux à ma vue; la nature et tous les êtres vivants en ces lieux me souriaient et m'étaient hospitaliers; maintenant, tout me paraît décoloré, sombre, hostile. O Marguerite, si tes pensées ressemblent aux miennes en ce moment, combien tu dois être triste, combien tu dois souffrir ! »

Je passai deux jours pleins avec Jean Fusier, chassant avec lui matin et soir, et cherchant à me distraire dans l'intérieur de son excellente famille. Le troisième jour, après le dîner, n'ayant pas vu James, n'ayant reçu aucune nouvelle indirecte des habitants du Héron blanc, je fus pris d'une impatience fébrile, je voulus partir.

Après le dîner, je fis mes adieux à mes amis et je repris le chemin de l'habitation Schüler, en compagnie de mon hôte, qui vint me reconduire jusqu'au commencement de la haie de garoffiers, c'est-à-dire à une lieue environ de mon pavillon. La nuit arrivait, il faisait à peine clair pour se conduire. Je ne voulus pas que mon ami allât plus loin; je lui serrai la main, je mis mon cheval au galop et continuai seul mon chemin, en longeant la haie à vingt pas, dans la savane, pour éviter d'être atteint des maudites épines que je connaissais bien.

Il y avait dix minutes que je marchais au train dont

je parle, et je commençais déjà à distinguer la forme des hauts pacaniers plantés auprès du pavillon, je n'en étais plus éloigné, à mon estime, que de trois ou quatre cents pas, lorsque tout à coup un éclair brilla de l'autre côté de la haie, des plombs sifflèrent à mes oreilles, en même temps que j'entendis le bruit rapproché d'un coup de feu; il me sembla également entendre prononcer ces paroles :

« Le scélérat ! je l'ai manqué ! »

En effet, je n'avais point été touché; mais mon cheval, Moqueur, l'avait été, lui; il bondit sous moi et s'élança de toute sa vitesse dans la direction du pavillon, devant la porte duquel James, attiré par le bruit du coup de fusil et le galop du cheval, était sorti.

« C'est toi, James? lui dis-je aussitôt.

— Oui, monsieur, je vous ai entendu venir.

— As-tu entendu aussi le coup de fusil qu'on vient de tirer?

— Oui, monsieur, parfaitement.

— Eh bien, James, c'est sur moi qu'il a été tiré; je crois même que Moqueur a été blessé, dis-je en sautant à terre; voyons cela... Il paraît qu'il y a des assassins au Héron blanc depuis le retour de M. Schüler... »

James et moi cherchâmes un instant dans l'obscurité, palpant lentement mon cheval sur toutes les parties du corps.

« Ah ! s'écria James, voici la blessure... ce n'est rien, poursuivit-il en retirant sa main humide de sang. Voyez, monsieur, ici, sur la croupe, une poste a pénétré entre cuir et chair ; je la retirerai facilement demain au jour.

— Oui, James, tu as raison ; ce n'est rien heureusement, dis-je après avoir touché le projectile, qui roulait sous mes doigts. Nous verrons cela demain, car maintenant nous avons autre chose à faire. Vite, James, va chercher ton cheval ; il faut que tu viennes tout de suite avec moi chez M. Schüler : je veux le prévenir de l'accident qui vient d'arriver. J'ai besoin que tu sois présent ; vite, James, dépêche-toi. »

Le mulâtre rentra dans l'enclos, et, au bout de cinq minutes, il en sortait tenant son cheval par la bride.

— Partons, dis-je, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Monsieur veut aller à l'habitation ?

— Oui, certainement, James, je veux y aller.

— Mais monsieur est-il armé ?

— Oui, j'ai mon fusil chargé.

— Monsieur a raison...

— Pourquoi donc cela, James ?

-- Parce que, dit le mulâtre en baissant la voix, parce que j'ai peur que M. Schüler ne soit un mauvais homme.

— Je le crois aussi, mon garçon; mais je ne le crains pas. Dis-moi, est-ce que tu l'as vu depuis mon départ?

— Oui, monsieur, il est venu ici vous demander. Je lui ai répondu que vous étiez parti depuis deux jours, que vous étiez chez M. Jean Fusier, mais que vous aviez promis de revenir aujourd'hui même.

— Et que t'a-t-il dit ensuite?

— Rien, sinon qu'il reviendrait quand vous seriez de retour.

— Tu vois donc bien, James, que M. Schüler a besoin de me voir. Allons, à cheval, mon garçon, » dis-je en remontant sur Moqueur.

Nous partîmes et nous n'arrêtâmes nos chevaux qu'en arrivant dans l'allée des magnolias; nous la suivîmes au grand trot jusqu'au pied de l'escalier de la galerie. Au bruit de notre course rapide, tous les nègres employés dans l'intérieur de la maison de M. Schüler sortirent des cuisines, des communs et de l'intérieur des appartements.

« M. Schüler est-il ici? dis-je à haute voix, de manière à être entendu de tout le monde.

— Ah! c'est vous, monsieur Marcel, répondit Schüler lui-même d'une voix assez émue; je ne vous attendais pas aussi tard, poursuivit-il en descendant le perron.

— Je ne m'attendais pas non plus à venir vous déranger à cette heure, monsieur ; mais j'ai failli être assassiné à quelques pas d'ici, et j'avais besoin de vous prévenir que l'assassin était dans votre clos, derrière la haie de garoffiers : c'est de là qu'est parti le coup de feu que vous avez dû entendre il y a dix minutes au plus.

— Oui, en effet, j'ai entendu un coup de fusil tout à l'heure, dit Schüler avec embarras ; mais j'avais supposé que c'était quelque nègre qui tirait sur les canards du marais.

— Soyez assez bon pour faire apporter une lumière, monsieur ; je suis bien aise de vous faire voir que ce nègre-là tire les canards avec des postes ou des chevrotines. »

On apporta la lumière que j'avais demandée, et chacun put voir la croupe de Moqueur couverte d'une large tache de sang.

« Vous ferez bien, dis-je à M. Schüler, de faire retirer au nègre l'arme dont il se sert si mal ; une autre fois, il ne manquerait peut-être pas son coup et tuerait les passants au lieu de tuer les canards.

— C'est ce qui sera fait ce soir même. Mais entrez donc, monsieur Marcel, montez vous reposer un instant, ajouta-t-il du ton d'un homme qui eût été bien aise que je refusasse son offre.

— Je vous remercie, monsieur ; il est déjà tard, tout le monde doit être couché chez vous ; je ne vois de lumière nulle part,

— Montez donc, monsieur Marcel ; j'ai le désir de vous voir, moi, s'écria Marguerite d'une voix vibrante.

— Vous voyez, interrompit Schüler, que ma femme n'est pas couchée ; vous ne pouvez faire autrement que de céder à ses instances ; suivez-moi donc, je vous montre le chemin. »

En effet, Schüler gravit le perron devant moi, tandis que dans l'intérieur de la salle à manger s'allumaient des bougies qu'on mit tout de suite sous leurs globes de verre, pour les garantir du vent du soir et des moustiques.

Je vis alors le visage de Schüler : son agitation, ses traits bouleversés, me donnèrent la certitude que c'était lui qui venait de tirer sur moi.

Marguerite s'avança, me tendit la main et me dit vivement :

« Entrez, monsieur, entrez, je suis heureuse de vous voir ; vous venez d'échapper à un grand danger. Évidemment Dieu a veillé sur vous et vous a protégé.

— Je le crois aussi, dis-je en lui serrant la main ; mais il faut avouer que l'homme qui a tiré sur moi à vingt pas a été bien maladroit ou bien ému pour me manquer.

— Vous êtes donc certain qu'on avait l'intention de tirer sur vous ? dit Schüler d'un air inquiet.

— Oh ! très-certain ; seulement, l'obscurité m'a empêché de reconnaître la personne cachée derrière la haie, et de pouvoir lui envoyer un coup de fusil, pour répondre au salut qu'elle m'adressait en passant.

— C'est quelque vengeance de nègre sans doute, reprit Schüler avec embarras ; ces misérables sont capables de tuer un homme pour quelques coups de fouet reçus... et pour moins que cela encore.

— Je n'ai jamais battu un nègre de ma vie ; mais, nègre ou blanc, dis-je en arrêtant mes yeux sur le planleur, qui baissait ou détournait les siens, l'homme qui en attend un autre derrière une haie, au lieu de l'attaquer en face, doit être un lâche !

— Oh ! oui, c'est un lâche ! » s'écria Marguerite avec une intonation et un geste de mépris.

Schüler tressaillit. Je crus un instant qu'il allait s'élancer sur sa femme. Son regard oblique avait quelque chose de terrible, de féroce, comme celui d'une bête fauve aux abois ; mais sa fureur dut se calmer devant mon attitude. J'étais resté debout, je n'avais point quitté mon fusil en entrant, et mon regard veillait sur ses moindres mouvements. Schüler vit tout cela et fit de sages réflexions probablement,

car il reprit de la voix mielleuse et pâteuse qui lui était habituelle :

« Mais asseyez-vous donc, je vous en prie, monsieur Marcel, et débarrassez-vous de votre fusil qui vous gêne.

— Je vous remercie, lui dis-je, mon fusil ne me gêne pas ; il est chargé, c'est pour cela que je le garde à la main, crainte d'accident. D'ailleurs, je me retire. »

Je me dirigeai vers la porte ; mais Schüler me barrant le passage :

« Oh ! permettez, reprit-il, pas avant que vous ayez accepté un rafraîchissement : un verre de wiskey, de genièvre, ce que vous voudrez. Tenez, par exemple, un verre de mon vieux rhum ? Oui, c'est cela, je vais vous l'offrir moi-même. »

Et sans vouloir écouter mes refus réitérés, Schüler se dirigea vers un placard de la salle à manger, pour prendre la bouteille dont il parlait. J'étais surpris de son action et de son insistance ; je ne comprenais pas qu'un homme qui avait voulu me tuer il y avait un quart d'heure à peine désirât tant trinquer avec moi. Mais, au moment où il fut obligé de nous tourner le dos pour ouvrir le placard où se trouvait la bouteille qu'il voulait prendre, Marguerite me lança un tel regard, et me fit un geste si expressif de l'éventail qu'elle tenait à la

main, que je m'expliquai enfin la persistance de Schüler.

Deux verres et des bouteilles avaient été apportés sur la table. Schüler s'avança, et, sans nous regarder, il versa d'une main tremblante, et dans l'un des verres seulement, du rhum de la bouteille qu'il tenait à la main.

« Je vous rends grâces, lui dis-je, je vous ai déjà prévenu que je ne prendrais rien, et je ne prendrai rien.

— Par exemple ! n'allez-vous pas faire des cérémonies ? »

Au moment où il faisait le geste de prendre le verre pour me le présenter, Marguerite, pâle, hors d'elle-même, effrayante à voir, s'avança vers la table, et d'un revers de son éventail envoya le verre se briser contre la muraille en disant :

« Mais n'insistez pas, monsieur ; réfléchissez donc que M. Marcel pourrait croire que ce rhum est empoisonné ! »

Schüler devint livide.

« Ah ! ah !... quelle idée avez-vous là, Marguerite !... Ah ! ah ! voulez-vous donc persuader à M. Marcel que l'habitation du Héron blanc est devenue un repaire d'assassins et d'empoisonneurs !...

— J'ai dit ce que j'avais à dire, M. Marcel doit savoir qu'en penser ! »

Puis, venant à moi et me tendant une seconde fois sa petite main frémissante :

« Au revoir, monsieur, ajouta-t-elle, laissez-nous à nos débats intérieurs, si tristes et si peu intéressants pour un étranger ; ils finiront bientôt, je l'espère. Au revoir, monsieur. »

Obéissant à l'invitation de Marguerite, je me retirai en jetant un regard de mépris sur le traître qui n'avait même pas un peu de dignité dans sa haine contre moi. Je pris dès ce moment la résolution de ne plus retourner sur l'habitation du Héron blanc, à moins d'y être formellement appelé. J'aimais toujours Marguerite, mais je ne me sentais pas le courage de continuer à remplir le rôle passif qu'elle m'avait imposé. Au point où les choses en étaient arrivées, je courais le risque d'être tué dans l'ombre, sans profit pour elle. Ou bien, cédant à un mouvement d'indignation et de colère, je craignais de me porter à quelque extrémité fâcheuse, dont j'aurais été blâmé par tout le monde, et, en même temps, de mettre une barrière infranchissable entre Marguerite et moi.

En rentrant au pavillon, j'écrivis à M. Hottinger pour lui faire part de la position intolérable qui m'était faite depuis le retour de M. Schüler sur son habitation. Je

le priais d'avancer son voyage de quelques jours, si la chose était possible, ou de m'autoriser à retourner à la Nouvelle-Orléans, sans attendre son arrivée aux Attakapas. Le lendemain, j'allai porter moi-même cette lettre à la poste, à la Nouvelle-Ibérie. Puis, pour occuper le temps qui devait s'écouler entre le départ de ma lettre et la réponse qu'on devait m'y faire, et en outre pour me distraire de mes ennuis, de mes chagrins, je continuai à visiter les amis que j'avais sur les habitations environnantes.

Je rentrais au pavillon le moins possible; personne ne venait m'y voir; je ne m'en étonnais pas, puisque c'était moi qui allais voir les autres, et chacun savait que je n'étais presque jamais chez moi. J'étais contrarié cependant de l'espèce d'abandon dans lequel me laissait mon grand ami Valentin, car depuis le jour où j'avais été le prévenir de l'arrivée de son beau-frère, je ne l'avais plus revu. Il me semblait qu'à défaut de ses beaux sentiments d'amitié, dont je le dispensais volontiers, il aurait pu avoir pour moi quelque déférence.

Un jour, rentré à mon pavillon d'assez bonne heure et pour n'en plus sortir, je m'étais assis, un peu avant le coucher du soleil, sur la galerie, fumant un cigare en pensant malgré moi à ce diable de Valentin, plus qu'il ne le méritait bien certainement. Je dois avouer qu'en

pensant à lui, en désirant le voir, j'espérais aussi qu'il me donnerait des nouvelles de Marguerite.

Valentin arriva comme à point nommé pour me rassurer sur le compte de celle qui m'était toujours chère. Je l'aperçus sortant de la portion du camp des nègres attenante à mon pavillon. Le créole était à pied, contre son habitude; il vint à moi avec sa cordialité ordinaire, un peu emphatique, et me dit en riant :

« Jésus-Christ ! — c'était son juron habituel ou plutôt son exclamation favorite ; — Jésus-Christ ! vous êtes seul, cher, à broyer du noir, à ce que je vois ?

— Non, pas trop, lui dis-je ; j'étudie les hommes, et je les trouve un peu oubliieux. Tenez, vous, par exemple, vous, mon cher Valentin, vous n'êtes guère aimable : on ne vous voit plus, on n'entend plus parler de vous, et, permettez-moi de vous le dire, vous ne démentez pas la réputation de légèreté et d'inconstance qu'on a faite aux créoles. Avec vous, messieurs, on ne sait trop sur quoi compter. Tout nouveau, tout beau ! Vous êtes ardents ; c'est tout feu ! oui, mais c'est un feu de paille : cela brûle vivement, et cela s'éteint tout de suite.

— Ah ! cher Marcel, des reproches ? C'est d'autant plus mal de votre part qu'ils sont injustes.

— Je vous trouve charmant, Valentin ! Comment ! mes reproches sont injustes ?

— Parbleu, oui ! Vous dites que je vous oublie, et justement je n'ai jamais autant pensé à vous ; je viens précisément vous chercher pour venir passer la soirée avec nous.

— Où cela, s'il vous plaît ?

— Mais chez ma sœur, au Héron blanc.

— Vous voulez rire ? Il y a huit jours que je n'y suis allé, et mon intention n'est pas d'y retourner avant l'arrivée de M. Hottinger.

— Vous avez tort, cher ; je vous répète qu'on m'envoie vous chercher. Vous n'êtes pas d'accord avec mon beau-frère, c'est possible ; mais, à cause de Marguerite, vous ne pouvez vous refuser de venir au Héron blanc ; ce serait fort désobligeant pour elle et pour son mari, si M. Hottinger, dont vous êtes le mandataire, pouvait croire qu'on vous a mal accueilli sur l'habitation. Venez, cher, et je vous réponds que vous serez satisfait de tout le monde.

— Comment ! de tout le monde ?

— Eh ! oui ; il y a là-bas M. Akar et sa femme, un ami ou deux, puis M. Schüler, Marguerite et moi. »

Je réfléchis que la visite que je ferais dans des conditions pareilles serait une visite de cérémonie, de politesse, et que, de cette manière, on ne pourrait m'accuser de manquer d'égards et de procédés envers ceux dont j'avais reçu l'hospitalité ; et puis, me disais-je tout

bas, je vais voir Marguerite ! Hélas ! oui, j'allais la voir pour la dernière fois.

Je cédai aux instances du créole ; je rentrai dans le pavillon, j'y pris à tout hasard, et par un instinct naturel de conservation, deux pistolets de poche, deux *coups-de-poing* chargés ; j'appelai James, je lui recommandai de ne pas s'éloigner, d'attendre mon retour, et je partis à pied avec Valentin.

Quand nous arrivâmes sur l'habitation, il faisait presque nuit. M. et madame Akar, un habitant que je ne connaissais pas et Marguerite étaient les seules personnes qui se trouvaient sur la galerie en ce moment. Je souhaitai le bonjour à chacun, et demandai à haute voix des nouvelles de M. Schüler. J'avais à peine prononcé ce nom, que tout à coup je vois accourir du côté où nous nous trouvions un homme, ou plutôt un forcené, Schüler lui-même, qui, un pistolet dans chaque main, s'élança sur moi en criant :

« Me voici, misérable ! »

Puis il fit feu à bout portant de chacun de ses pistolets. Chose incroyable ! les deux capsules s'enflammèrent, mais les deux coups ne partirent pas. Je m'élançai à mon tour sur Schüler, en disant à ceux que je croyais là :

« Eh bien ! croyez-vous que je suis dans le cas de légitime défense ; ne puis-je pas tuer cet homme ? »

Je me contentai d'arracher les pistolets des mains de Schüler, qui alors se mit à crier de façon à être entendu à une lieue : « A l'assassin ! à l'assassin !

— Tais-toi donc, lâche ! l'assassin, c'est toi. Tais-toi, ou je t'étrangle, » lui dis-je en le serrant au nœud de sa cravate ; néanmoins il criait toujours.

« Aidez-moi donc à le faire taire, messieurs, » dis-je en me retournant du côté où devaient se trouver ses parents et ses amis. Tout le monde avait disparu. Par où ? comment ? je l'ignore. Hommes et femmes, Valentin, mon grand ami, Marguerite, ma bien-aimée, tous s'étaient enfuis, la galerie était vide : il n'y restait plus que Schüler et moi.

Alors j'entendis des pas précipités venant du jardin, du clos, du camp des nègres, de l'avenue de magnolias, de partout ! Des hommes, que je ne pouvais reconnaître à cause de l'obscurité, s'agitaient et parlaient à la fois, appelant Schüler et lui demandant où était l'assassin.

« A l'aide, mes amis ! criait Schüler ; par ici, venez, je le tiens, le scélérat. »

Je compris alors que j'étais tombé dans un guet-apens. Les pas se rapprochaient de plus en plus. On allait tout à l'heure faire irruption sur la galerie. Je sentis que, si j'étais pris là, je serais assommé comme un mouton, sans pouvoir me défendre. Je lâchai la cravate de Schüler ; je lui donnai une forte secousse pour le

contraindre à abandonner lui-même mes vêtements, auxquels il s'était cramponné; puis, devenu libre de mes mouvements, je pris vivement les pistolets que j'avais dans mes poches, et j'avançai résolument à la rencontre des hommes qui montaient le perron.

« Arrière ! leur dis-je, ou je fais feu ! »

Les amis de Schüler, venus là pour voir le cadavre d'un homme pris et tué en flagrant délit d'adultère, ce dont ils auraient témoigné sans doute, reculèrent de surprise.

« Sachez, messieurs, qu'il n'y a ici d'autre assassin que Schüler.

— Ne l'écoutez pas ! criait celui-ci, resté à distance derrière moi ; c'est un scélérat ! tuez-le ! Il faut l'*emplumer* ! le *lyncher* !

— Oui, oui, pendons-le ! À mort, à mort l'assassin !

— Arrière ! dis-je encore ; livrez-moi passage, messieurs ; demain vous regretterez la violence et les menaces que vous me faites ; demain vous aurez l'explication de cette scène, dont vous ne pouvez être juges aujourd'hui.

— Non, non, pas d'explication ! à mort ! » vociféraient ces hommes, s'excitant mutuellement à la violence.

J'avançais toujours néanmoins, grâce aux pistolets que je tenais de chaque main, regardant à droite et à gauche pour n'être pas surpris à l'improviste.

« Arrière ! disais-je toujours ; vous ne voudriez pas condamner et tuer un homme sans l'entendre, je suppose ? Eh bien, demain vous aurez une explication. »

Une intervention, un mot de Valentin , de M. Akar ou de ceux qui se trouvaient sur la galerie au moment de mon arrivée et de celle de Schüler , pouvait me sauver de la furie de ces hommes ; mais nul d'entre eux ne vint à mon aide, et j'allais insuffisamment périr, quand deux ou trois inconnus prirent ma défense.

« Écoutez-le au moins, dit l'un de mes protecteurs ; il a raison, vous ne pouvez juger un homme sans l'entendre. »

Ces paroles sensées arrêtèrent un instant la foule ; on parlementa. Je marchais toujours du côté du pavillon ; bientôt je me trouvai à douze ou quinze pas en avant. A ce moment, un homme se présenta devant moi et me dit :

« *Mouché ! ton cheval est là, derrière m'd cabane, saute dessus, courri, quittez tout vilain monde la yest.* »

L'homme qui me donnait un si bon conseil était un nègre, le brave César , celui qui m'avait causé tant de plaisir un jour en me chantant *la Normandie*.

J'hésitais à suivre le conseil qu'il me donnait, lorsqu'un de mes protecteurs inconnus se détacha du groupe resté derrière moi, accourut rapidement et me dit :

« Fuyez ! monsieur, fuyez ! on ne raisonne pas avec la foule furieuse ; demain, il sera temps de vous expliquer, quand tout le monde sera de sang-froid. Fuyez ! fuyez vite !

— Merci, monsieur, je pars, dis-je en m'élançant sur Moqueur ; je vais gagner l'habitation de Jean Fusier, on m'y trouvera demain si l'on a besoin de me parler. Dites, je vous en prie, à James, mon mulâtre, de venir me rejoindre. »

Une demi-heure après, j'étais arrivé sain et sauf sur l'habitation de mon ami.

IX

CONCLUSION

Le lendemain et les jours suivants, amis et ennemis vinrent me voir sur l'habitation de Jean Fusier ; je leur donnai, à tous, les explications les plus claires et les plus précises. J'ajoutai que, si l'on voulait obtenir de moi d'autres satisfactions, j'étais prêt à les donner toutes, pourvu qu'on m'attaquât avec les lois du pays ou les armes loyales, employées par les honnêtes gens ; mais que, si l'on recommençait les scènes ignobles de l'habi-

tation du Héron blanc, j'étais résolu à vendre chèrement ma vie et à tirer sur tous les assassins.

Personne ne vint autrement qu'avec courtoisie, et la plupart des gens qui s'étaient trouvés entraînés chez Schüler rougissaient de l'avouer : cet homme avait été si lâche, si déloyal, que, le jour où M. Hottinger arriva aux Attakapas, l'opinion publique avait entièrement tourné contre lui.

Je fus heureux de revoir M. Hottinger ; il connaissait par mes lettres et par les journaux ce qui s'était passé, aussi ne m'adressa-t-il aucun blâme.

« Mon jeune ami, dit-il avec bienveillance, vous avez parfaitement rempli la mission que je vous avais confiée, je n'ai qu'à me louer de vos services. Cependant vous avez un peu dépassé mes instructions, et gravement compromis la tranquillité et l'avenir d'une personne à laquelle vous avez peut-être préparé de grands chagrins !

— Monsieur, lui dis-je, mon intention a toujours été d'offrir à la femme dont vous voulez parler la seule réparation qu'elle ait droit d'attendre d'un galant homme ; elle le sait, et vous pouvez le lui répéter de ma part.

— Très-bien, monsieur Marcel, je ne manquerai pas de faire votre commission, soyez-en persuadé. Maintenant, poursuivit-il, je vais à mes affaires, c'est-à-dire

faire embarquer mes cotons sur le steam-boat que j'ai frété ; il stationne à cet effet devant l'habitation du Héron blanc. Faites vos adieux à vos amis, et, demain matin, venez vous embarquer à la Nouvelle-Ibérie, je vous prendrai en passant ; soyez exact, vous savez que je le suis, moi ! Allons, je vous quitte, dit-il en me serrant la main ; au revoir. »

En m'embarquant le lendemain à la Nouvelle-Ibérie, ma première question à M. Hottinger fut celle-ci :

« Eh bien, monsieur, quelle nouvelle ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ne vous a-t-*elle* rien dit pour moi ?

— Qui cela, *elle* ?

— Marguerite !

— Monsieur Marcel, me dit très-sérieusement M. Hottinger, je n'ai pas vu de Marguerite ; j'ai vu seulement madame Schüler qui m'a paru très-gaie, très-heureuse au milieu de sa famille.

— C'est impossible ! m'écriai-je.

— Cela est, mon jeune ami, je vous engage à en prendre votre parti. L'isolement dans lequel vivait madame Schüler au moment de votre arrivée sur son habitation, les soins assidus, et trop empressés peut-être, que vous avez eus pour elle, ont pu tromper un in-

stant son imagination et lui faire rêver un autre avenir. Mais, depuis le retour de son mari, son frère, sa sœur, ses parents, ses amis, lui ont donné de sages conseils. Le juge qu'elle a consulté lui a persuadé que le moment serait mal choisi pour déposer sa plainte et demander une séparation, — car la malveillance publique ne manquerait pas d'y trouver l'explication des scènes de scandale qui ont eu lieu et le motif de la jalouse de Schüler : non-seulement, a ajouté le juge, votre réputation d'honnête femme aurait beaucoup à souffrir dans ce cas-là, mais chacun vous blâmerait, comme mère, d'abandonner la fortune de votre enfant, et votre enfant elle-même, aux mains de votre mari. — Pressée et conseillée dans ce sens, madame Schüler a renoncé pour le moment à profiter du bénéfice de la loi du divorce, malgré son droit incontestable de l'invoquer.

« Oui, et malgré la parole qu'elle m'a donnée, la promesse qu'elle m'a faite, dis-je avec vivacité.

— J'ignore et je veux toujours ignorer ce que vous a promis madame Schüler, reprit M. Hottinger, je vous conseille, mon cher Marcel, de l'oublier vous-même.

— L'oublier ! oui, il le faut, mais cela est triste, je l'avoue, de perdre ainsi ses illusions.

-- Vous vous en créerez d'autres, mon jeune ami,

cela vous consolera. Dites-moi, monsieur Marcel, ajouta-t-il avec bonhomie, est-ce la première leçon que vous recevez?

— A peu près, monsieur.

— Eh bien, je souhaite qu'elle vous soit profitable. Ne croyez plus, à l'avenir, aux serments, ce n'est rien.

— Je m'en aperçois, mais cela me fait une grande douleur, » dis-je en m'éloignant de M. Hottinger.

Cet homme avait raison, il ne faut pas trop se fier aux serments. Hélas! oui, ce n'est rien. Pauvre chère Marguerite, que de serments ne m'a-t-elle pas faits pendant les jours trop courts que nous avons passés ensemble! Cependant elle les a oubliés, mais je ne lui en veux pas. Pourquoi lui en voudrais-je? un serment! cela coûte si peu à celui qui le fait, et cela fait tant de plaisir à celui qui le reçoit.

Si vous vivez encore, ô Marguerite! s'il vous arrive de penser par hasard à celui dont vous fites un jour le désespoir, ne vous chagrinez pas trop, n'ayez aucun remords: bien des gens comme vous, madame, ont fait ou prêté des serments, ne les ont pas tenus, et ils n'en sont pas morts!...

Les croyances, les illusions, s'effeuillent avec les années, les peines se calment, s'adoucissent peu à peu;

et savez-vous, Marguerite, ma jolie perle des Attakapas,
ce qui reste quelquefois d'un premier amour ? un ruban
bleu ciel, une boucle de cheveux noirs, et... un beau
souvenir de jeunesse.

FIN DE L'AMOUR D'UNE BLANCHE

LE LAC CATHAOULA

Par une belle nuit du mois d'août, sur les deux heures du matin, au moment où la fraîcheur de la brise et la rosée chassent les moustiques importuns et les mouches phosphorescentes, la place du Théâtre de Saint-Martinville se trouvait encombrée par une certaine quantité de chevaux, de voitures et bon nombre de personnes se disposant à quitter la ville.

Les hommes, presque tous à cheval, la tête couverte de chapeaux de Panama aux larges bords, portaient pour la plupart en bandoulière un long fusil américain, dont le canon brillait au clair de la lune.

Les femmes, vêtues de peignoirs flottants, portaient,

à la manière créole, de vastes coiffures assez semblables aux calèches adoptées en France pour sortir du bal, mais dont l'ampleur cachait une partie de leur taille et de leur visage, de façon qu'il était difficile de s'assurer si elles étaient jeunes ou vieilles, belles ou laides. Au reste, ces dames, impatientes d'un plaisir nouveau pour elles, s'occupaient peu de coquetterie pour le moment, mais bien de gourmander à haute voix les hommes qui se trouvaient près d'elles, sur leur lenteur à donner le signal du départ.

Ceux-ci, moins pressés et plus prudents, hésitaient à s'aventurer au milieu de la nuit dans un pays qu'ils connaissaient à peine, sans avoir avec eux un guide sûr ; et c'était ce guide, le mulâtre Jean-Louis, qu'ils attendaient pour se mettre en route.

Jean-Louis, le mulâtre, était esclave d'un vieux créole qui le louait autrefois à tout venant, comme un âne ou un cheval, moyennant quinze piastres par mois. Ennué d'appartenir à tout le monde, un jour Jean-Louis vint trouver son maître et se fit fort de lui donner vingt-cinq piastres par mois au lieu de quinze, s'il voulait consentir à le laisser libre de les gagner à sa fantaisie. Le vieux créole, préférant l'argent à l'autorité immédiate sans profit, accepta le marché proposé par son esclave. Jean-Louis, aussitôt qu'il fut libre de ses actions, se fit pêcheur ; et chaque matin il venait

vendre à la ville les plus beaux poissons qu'il pêchait la nuit dans le lac Cathahoula.

L'industrie qu'il s'était créée lui fut réellement profitable, car, au bout de deux ans qu'il l'exerçait, Jean-Louis avait construit un joli cabanage sur les bords du lac, juste à l'endroit du passage des bestiaux que l'on conduisait à travers bois aux rives du Mississipi, et de là aux boucheries de la Nouvelle-Orléans.

Il avait dans son cellier une barrique de wiskey, une de genièvre, une de brandy, une de tafia, quatre barriques en tout, de façon à pouvoir désaltérer selon leurs goûts les conducteurs de bestiaux.

Jean-Louis avait aussi deux belles pirogues, longues, fines et légères, servant à sa pêche journalière et à l'agrément des personnes qui venaient le visiter pour manger chez lui un court-bouillon au piment, un cuisset de chevreuil ou un jambon de sanglier, le tout pêché, tué et apprêté dans la perfection par Jean-Louis lui-même.

Il avait encore deux jolis petits chevaux créoles aux jarrets d'acier, à l'œil de feu, qui le conduisaient plus vite et avec moins de fatigue au marché de Saint-Martinville. Enfin Jean-Louis, l'esclave, avait à ses ordres un domestique *blanc*, vieux matelot français, échoué dans ce pays, après bon nombre d'aventures sur terre et sur mer, dans lesquelles finalement il

avait perdu les oreilles et le nez, coupés par des pirates malais un jour qu'ils avaient visité le navire à bord duquel il naviguait.

Jean-Louis avait receuilli le matelot mutilé, lui donnait la nourriture, les vêtements, le tabac dont il avait besoin, plus, un quart d'eau-de-vie par jour, comme à bord d'un navire, et même quelque menue monnaie, que Lucien, c'était le nom du matelot, économisait avec un soin tout particulier, mais pas pour longtemps.

En échange des bons procédés du mulâtre, le vieux matelot pansait les deux chevaux, tenait les lignes, les filets, les pirogues, les fusils de Jean-Louis en bon état de service, cultivait un champ de maïs, de patates douces, et un petit jardin dans lequel il n'y avait que quatre sortes de légumes : de l'oignon, de l'ail, du piment, bases de la cuisine créole, et du *gombaud fèvi*, dont on est si friand dans les colonies.

La meilleure intelligence régnait entre ces deux hommes de conditions si différentes, vu les préjugés des pays à esclaves. Tout autre que le mulâtre n'aurait pu s'arranger du service du vieux matelot, qui n'avait qu'un seul défaut à la vérité, mais il était capital : Lucien était ivrogne de naissance ! Chaque mois il prenait son petit sac d'économies, s'en allait à la ville, sous prétexte de prendre l'air, et ne reparaissait au cabanage qu'après avoir mangé ou plutôt bu jus-

qu'à son dernier picaillon. Chaque fois que Jean-Louis lui adressait des reproches sur sa conduite, Lucien lui répondait invariablement :

« Je sais que je suis un misérable matelot, biturier, failli chien ; je sais que le vin est plus fort que moi, cependant je ne peux m'empêcher de me *crocher* avec lui chaque fois que je le rencontre. »

Il n'y avait rien à répondre à cela ; il fallait chasser Lucien ou l'accepter avec son défaut, c'est ce que faisait Jean-Louis.

Il y a des personnes qui prétendent que les nègres ont tout au plus l'intelligence du singe ; ces personnes là ne connaissent les nègres que par oui-dire, ou bien elles sont payées pour en dire du mal. Quant à nous, nous pensons qu'un nègre comme Jean-Louis vaut dix blancs comme Lucien.

Mais revenons à la relation de la grande partie de pêche au lac Cathahoula, et à tout ce monde qui nous attend sur la place du Théâtre, à Saint-Martinville.

Jean-Louis le mulâtre parut enfin monté sur *Belle-Étoile*, l'un des petits chevaux dont nous avons parlé ; il s'excusa d'avoir fait attendre si longtemps les voyageurs, attribuant son long retard à la difficulté qu'il avait eue de se procurer des écrevisses, dont on se sert ici comme d'appât pour amorcer les lignes. Au fond, il pouvait bien y avoir là-dessous

quelque rendez-vous d'amour trop prolongé, car le mulâtre passait dans le pays pour un gaillard à bonnes fortunes. On ne le chicana pas sur les motifs de son retard, sa présence était trop nécessaire, trop désirée, pour ne pas être agréable ; en un instant chacun reprit sa belle humeur, et, après quelques conseils utiles à ceux dont il devait guider la marche, Jean-Louis, prenant la tête de la caravane, donna le signal de se mettre en route.

La paroisse Saint-Martinville, que traversaient nos matineux voyageurs, est située à quatre-vingt-dix lieues ou trois cent-soixante kilomètres de la Nouvelle-Orléans, dans le district des Attakapas, État de la Louisiane. C'est là que les artistes du théâtre viennent se réfugier chaque année, à l'époque de la fièvre jaune ; la précaution qu'ils prennent est souvent inutile, car la terrible maladie se promène capricieusement sur toute l'étendue du territoire louisianais, et, aussitôt qu'elle a fait son apparition quelque part, l'homme étranger au pays doit s'habituer à regarder chaque jour comme son dernier soleil.

Pour occuper leurs loisirs, chasser les soucis et les terreurs inutiles, les artistes français avaient imaginé de jouer la comédie à Saint-Martinville. Jean-Louis était l'un des habitués les plus assidus de leur théâtre; car, comme tous ceux de sa race, ce mulâtre aimait

les émotions de la scène. Il avait fait connaissance avec une partie des comédiens, pour lesquels il était d'une grande complaisance, et auxquels il donna l'envie d'aller le visiter sur les bords du Cathahoula. C'était en exécution de la promesse qu'on lui avait faite plusieurs fois que tout le personnel de la troupe, ou à peu près, se trouvait réuni sur la place du Théâtre, et partait à deux heures du matin, sous la conduite du mulâtre. Il y avait d'abord les trois directeurs : MM. Welsch, Bailly et votre serviteur, simple musicien, mais pêcheur et chasseur enragé.

M. Welsch, autrefois le beau Welsch, créateur du *bailli* de la *Pie voleuse*, chanteur distingué, musicien parfait, avait encore un mérite bien autrement recommandable à mes yeux : c'est que, comme Horace sur ses vieux jours, il étudiait sérieusement les mystères de l'art culinaire, et il avait pénétré ceux de la cuisine créole ; aussi pour moi, son élève indigne, Welsch était un homme sacré.

M. Bailly était Lillois, vrai type de franchise et de brusquerie flamandes. Son physique remarquablement beau, sa haute taille, ses formes athlétiques, faisaient l'admiration de toutes les femmes de couleur du pays.

Alphonse Perrin, qui débuta très-jeune au théâtre du Gymnase, où il est revenu, après avoir passé dix ans à la Nouvelle-Orléans.

Heymann, ténor léger, du poids de quatre-vingts kilogrammes.

Paul Cœuriot, grand et beau jeune homme, qui eut la malheureuse idée de venir perdre à la Louisiane tout un avenir d'artiste, et celle plus malheureuse encore de retourner en Amérique, pour aller mourir à New-York d'une pleurésie, résultat de sa passion pour la chasse.

Paul Cœuriot était venu de France avec une charmante jeune fille, fraîche, rose, naïve, qui, sans la moindre éducation, était dévorée de l'ambition de se faire un nom au théâtre. — A-t-elle réussi dans son désir le plus cher? Madame Person, ex-artiste de l'ex-Théâtre-Historique, peut seule répondre à cette question.

M. Dunaud, Parisien pur sang, comique queue rouge, — transporté sans étonnement des planches d'un théâtre de Paris sur celles du pont d'un trois mâts faisant voile pour l'Amérique, — qui a traversé l'Océan, remonté le Mississippi, joué la comédie à la Nouvelle-Orléans, puis à Saint-Martinville, au milieu des forêts vierges, des champs de coton et de cannes à sucre, — sans rien voir, rien entendre, rien éprouver, nous a semblé un type des plus parfaits du Parisien en voyage. — Que voulez-vous? M. Dunaud ne peut rien voir ni admirer après Paris! — Deux mille lieues de mer,

quarante jours de traversée, toujours entre le ciel et l'eau. — Peuh! Un fleuve comme le Mississippi, où il n'y a pas de pont. — Peuh! M. Dunaud a bien autre chose à faire que de s'arrêter à de pareilles fadaises; d'ailleurs, sa vie est concentrée dans le cercle qu'il s'est tracé, il ne peut le franchir à moins d'être obligé de se mépriser et il ne veut pas en arriver là. — M. Dunaud s'occupe le jour et rêve la nuit de rôles, de costumes, de décors, d'accessoires, de trucs, de répétitions, de traditions. — Il ignore qu'il y a un autre ciel que celui des frises d'un théâtre, un autre soleil que le lustre, d'autres fleurs, d'autres arbres, que ceux des coulisses et des toiles de fond. — Toutes ces choses occupent et embellissent son existence. — La seule distraction qu'il se permette est de n'être jamais d'accord avec son épouse, qu'il appelle néanmoins *ma Minette*.

Madame Dunaud joue les duègnes, elle aime les chiens, les chats, les perroquets, le melon, le café au lait; — elle prend tant de soin de sa personne d'abord, et de ses bêtes ensuite, qu'elle n'a pas le temps d'apprendre ses rôles, elle n'en sait jamais le premier mot, mais elle prend *admirablement du souffleur*. — A la ville, la langue de madame Durand va toute seule, comme un tourne-broche, — mais sur trois phrases qu'elle prononce il y en a deux de désagréables pour les absents.

Le jeune Dunaud, leur fils unique, a douze ans, c'est un enfant terrible, ayant perdu tout respect pour les auteurs de ses jours.

Félix Miolan et Joseph Vallière, deux premiers prix de violon, de hautbois, du Conservatoire.

Dantonnet, premier violoncelle, — grand éleveur de caïmans ; il en a toujours une douzaine dans sa chambre à coucher. — L'hiver, quand ils ont froid, Dantonnet met les plus frileux dans son lit, les plus jeunes sont à demeure sur sa poitrine, entre sa chemise et son gilet de flanelle, — même quand il vient au théâtre faire son service.

Dantonnet prend tous les serpents à la main, excepté le serpent à sonnettes et le serpent congo. Les peaux de ces reptiles, de mille variétés et couleurs différentes, lui servent à recouvrir extérieurement de petites églises gothiques, qu'il exécute très-delicatement d'après les meilleurs dessins. A force de patience et de goût, Dantonnet parvient à rendre la couleur, la lumière, les ombres, de toutes les parties d'un édifice religieux, — clochers, toiture, colonnettes, piliers, ogives, arceaux, vitraux coloriés, tout est reproduit avec un merveilleux talent. — M. Dantonnet peut être classé parmi les mosaïstes; plusieurs de ses ouvrages, qui sont de petits chefs-d'œuvre, ont été exposés et vendus à Paris dans les magasins de Giroux.

Cette courte esquisse biographique suffira pour donner une idée des personnes qui se rendaient au lac Cathahoula ; beaucoup de noms de ces messieurs et de ces dames échappent à ma plume, mais ils y viendront d'eux-mêmes lorsque ceux ou celles qui les portent auront joué un rôle quelconque dans les incidents arrivés pendant le cours de cette partie de pêche aventureuse.

Paul Cœuriot et moi-même, comme les deux plus jeunes, les mieux montés et les meilleurs fusils d'entre nous, formions la tête de la colonne et nous tenions à quelques pas de Jean-Louis ; puis venaient d'autres personnes à cheval ; puis M. Dunaud, son épouse et son fils, M. Heymann et mademoiselle Maria, madame Perrin et d'autres dames formaient un groupe de plusieurs voitures découvertes. M. Welsch occupait le milieu du convoi, surveillant le fourgon des bagages, chargé de minces matelas de crin végétal, de moustiquaires, de hamacs, et enfin de toutes les choses nécessaires à un campement de vingt personnes. Ce fourgon contenait en outre les comestibles dont manquait Jean-Louis, — des pains frais, des viandes froides, deux dames-jeannes ou bombonnes de Marseille, énormes bouteilles recouvertes en osier, dont les vastes flancs contenaient vingt-cinq à trente litres d'excellent vin, et un panier de quelques bouteilles de faux aï, vin sans probité,

sans générosité, qui conserve néanmoins le privilége de plaire aux dames.

Le chargement de notre précieux fourgon se trouvait complété par le sucre, le café, le thé, le vieux rhum des colonies, et tous les cordiaux nécessaires à notre consommation pendant notre séjour ; — nos provisions en liquides ne laissaient rien à désirer; quant aux comestibles, nous avions juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim; mais, quand on a des lignes et des fusils, on n'est jamais embarrassé pour se procurer l'abondance de toutes choses sur les bords du lac Cathahoula.

On conviendra que cette réunion de comédiens avait un peu meilleure tournure que la troupe du *Roman comique* de Scarron ; il faut avouer cependant que cette colonne mélangée d'hommes armés, de femmes, de paquets, dé chevaux, de voitures, avait aussi son côté étrange et pittoresque dans un autre genre. — MM. Bailly, Vallière, et quelques autres bien équipés et bien montés, formaient notre arrière-garde.

Les commencements de notre marche furent assez difficiles, à cause de la grande quantité de bestiaux qui viennent chaque nuit, des savanes environnantes, se coucher au milieu des rues de la ville, où ils se mettent un peu à l'abri des insectes qui les dévorent et les tourmentent en rase campagne après le coucher

du soleil. Il fallut nous frayer un passage au milieu de ces pauvres animaux, qui nous parurent assez peu satisfaits du dérangement inusité que nous leur causions. Pendant un grand quart d'heure, il n'y avait autour de nous que longs mugissements et cornes menaçantes, auxquels se mêlaient les aboiements des chiens, les jurements des hommes, les cris des dames effrayées. C'était un vacarme à ne plus s'entendre ; — nous aurions pu jeter le trouble dans le pays, si, prévenus de notre excursion, la plupart des habitants n'avaient été sur leurs portes pour nous voir partir. On ne dort pas dans ces endroits-là, tant on est curieux de savoir ce que font et disent les étrangers.

Peu à peu nous sortîmes de la bagarre et parvinmes à gagner le pont de Saint-Martinville, suspendu à cinquante pieds au-dessus de la rivière ou *bayou-Tèche*; nous traversâmes le pont au grand trot de nos chevaux, chassant devant nous, dans un tourbillon de poussière, ceux des animaux qui n'avaient pas voulu consentir à nous livrer passage. Ils nous avaient pris probablement pour les matineux vachers nègres, chargés de les reconduire dans les savanes au soleil levant.

Restés maîtres du champ de bataille, c'est-à-dire de la route que nous avions à suivre, nous arrivâmes bientôt à la belle habitation de M. Dazincourt, un vrai nom français celui-là, Picard pur sang.

La propriété de ce riche planteur a environ une lieue carrée ; elle est coupée en deux par une route spacieuse, bordée dans toute sa longueur d'une haie d'aubépine et plantée à droite et à gauche de pacaniers, de plaqueminiers, de tulipiers, de chênes verts, de platanes, dont les branches vigoureuses s'étendent horizontalement sur cette route et forment une immense voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil ; cet endroit est la promenade favorite des habitants de Saint-Martinville ; on trouve à son extrémité une fontaine ferrugineuse, où beaucoup de personnes se rendent chaque jour pour y boire une eau salutaire à toutes les organisations délicates et aux estomacs débilités.

A peine avions-nous fait deux cents pas sous ce tunnel de feuillage, que Jean-Louis nous cria de laisser tomber la bride sur le col de nos chevaux et de nous en fier à leur instinct pour suivre notre route, — car, l'obscurité étant complète, nous ne pouvions songer à les conduire nous-mêmes.

Bientôt les réclamations vinrent de tous côtés, le désordre se mit dans les rangs, les dames effrayées déclarèrent qu'elles ne voulaient pas aller plus loin, la caravane s'arrêta dans une confusion extrême.

Le mulâtre, ayant heureusement prévu l'embarras où nous serions en cet endroit, alluma aussitôt un

morceau de bois résineux, dont la vive lumière ranima le courage de nos poltronnes compagnes de voyage, et de leur consentement unanime on se remit en marche derrière Jean-Louis et son flambeau, dont le vent agitait la chevelure ardente.

Plus nous allions devant nous, et plus nous avions hâte d'arriver à l'extrémité de cette route couverte, sous laquelle nous rencontrions une masse de moustiques, de maringouins, s'acharnant après notre peau européenne, se gonflant de notre sang et de celui de nos chevaux. Les oiseaux de nuit fuyaient à notre approche, nous fouettaient le visage de leurs ailes, et, troublés, éperdus, se jetaient sur la torche de Jean-Louis, qu'ils faillirent éteindre plusieurs fois. — Nous allions toujours cependant, activant sans relâche notre course rapide ; nous étions sobres de paroles, mais prodigues de coups de fouet et de coups d'éperons à nos chevaux, si bien que notre promenade nocturne ressemblait beaucoup à une fuite précipitée ; enfin, au bout de vingt minutes, nous franchîmes l'espace qui nous séparait de la fontaine ferrugineuse et nous revîmes avec joie notre beau ciel étoilé.

Tout le monde, satisfait d'être sorti de cette catacombe de verdure, mit pied à terre ; chacun se dirigea avec empressement vers la source précieuse, qui sortait des racines d'un magnolia gigantesque ; ses larges

feuilles vernissées nous servirent à puiser une eau limpide , avec laquelle nous nous rafraîchîmes la bouche et le visage, ce dont nous avions grand besoin, après notre course dans la poussière, depuis notre départ de la ville. M. et madame Dunaud refusèrent seuls de faire usage de cette eau délicieuse qui sentait, disaient-ils, la vieille ferraille et dans laquelle les serpents venaient se baigner.

Après une halte de quelques instants, Jean-Louis nous fit remarquer que les étoiles commençaient à pâlir dans la région de l'est, et nous dit qu'il fallait remonter à cheval le plus tôt possible, si nous voulions arriver de bonne heure au Cathahoula pour jouir du spectacle grandiose d'un lever de soleil sur les bords du lac.

En ce moment, un bruit de chevaux, venant dans la direction que nous allions suivre, nous fit instinctivement tourner la tête ; nous aperçûmes alors à quelque distance deux cavaliers, marchant très-vite et paraissant poursuivre un gros animal brun qui courait devant eux.

« C'est un ours ! c'est un ours ! » dit une voix parmi nous ; aussitôt plusieurs fusils s'armèrent avec un bruit sec, — mais beaucoup de ces messieurs, avec ou sans fusils, s'écartèrent rapidement et allèrent se grouper du côté des dames, poussant quelques cris d'effroi et essayant un peu de se trouver mal.

« Doucement, messieurs, doucement, dis-je aux plus déterminés ; car depuis un instant je me doutais que l'ours signalé était de ma connaissance ; doucement, n'allez pas faire quelque sottise et tuer le chien de mon ami Zénon Judice. — Ici, Canard ! ici. »

A cet appel amical, Canard, car c'était lui, se mit à aboyer joyeusement et à sauter après les jambes de mon cheval.

« C'est bon, mon garçon, mon brave Canard ; mais tu as bien fait d'entamer tout de suite la conversation, car, vois-tu, ces gaillards-là allaient te faire un mauvais parti. »

Pendant ce temps, le maître de Canard arriva près de nous, suivi de son nègre Harris ; Zénon Judice sortait de son habitation et venait se joindre à nous, ainsi que nous en étions convenus ensemble la veille.

Il est curieux de remarquer comme après le danger les poltrons deviennent intrépides. — Personne parmi nous ne voulut avoir eu peur, personne n'avait fui ou fait mine de fuir ; l'un avait seulement été chercher son fusil, l'autre ses capsules, un autre encore son couteau, pour combattre l'ours corps à corps, comme il l'avait vu faire dans les Pyrénées par les chasseurs basques.

« Nous sommes tous très braves, c'est entendu, leur dis-je ; mais poursuivons notre route, autrement

nous n'arriverons pas aujourd'hui à notre rendez-vous.

Notre ami Jean-Louis, aussi impatient que personne d'arriver chez lui, engagea tout le monde à le suivre immédiatement et surtout à ne s'écarte ni à droite ni à gauche, aussitôt que nous serions dans le grand bois, dans lequel nous allions entrer, parce que nous nous y perdions insailliblement.

Chacun, étant déjà remonté à cheval ou en voiture, suivit notre guide fidèle, et si bon train, qu'après un quart d'heure de marche nous étions arrivés au grand bois. Mais, avant de raconter ce qui s'y passa, il est bon de faire connaître au lecteur l'homme qui nous avait rejoints avec son nègre.

Zénon Judice est un descendant des braves Français qui allèrent s'établir autrefois au Canada.— Puis, sous Louis XV, lorsque, après bien des revers, des lâchetés, des trahisons, la France céda ce pays à l'Angleterre, l'aïeul de Zénon Judice fut du nombre de ces milliers d'Aadiens et de Canadiens qui préférèrent venir chercher, à travers mille dangers, une autre patrie à la Louisiane que de devenir sujets anglais. — Le ciel a récompensé les enfants de la courageuse conduite de leurs pères à cette époque; aujourd'hui les descendants des Canadiens ne sont plus les sujets de personne, ce sont des hommes libres, citoyens de la grande république des États-Unis.

Zénon Judice a hérité des qualités et des vertus paternelles; il est d'une bravoure chevaleresque et à toute épreuve, j'en sais quelque chose, moi auquel il a sauvé la vie au péril de la sienne, — personne n'est plus agile, plus adroit, dans tous les exercices du corps, nul ne sait mieux manier une épée, un pistolet, un fusil; supporter la faim, la soif, la fatigue; personne aussi n'a le caractère plus doux, le cœur plus dévoué, et n'exerce mieux l'hospitalité généreuse, antique et patriarcale, que Zénon Judice. Quand on a eu des rapports avec un pareil homme, on s'en souvient toute sa vie avec bonheur.

Harris, son nègre, lui appartenait en venant au monde, il était né le même jour que lui, et, suivant la coutume créole, tout ce qui naît sur une habitation, bêtes et gens, en même temps que l'enfant du maître, appartient à cet enfant. Harris donc fut d'abord un amusement, un jouet pour son petit maître, puis, en grandissant, ils se sont attachés l'un à l'autre; Zénon ne pourrait pas plus se passer du service de son nègre que celui-ci d'obéir à son maître; il ne le quitterait pas, même au prix de sa liberté.

En outre des devoirs qu'il remplit comme domestique de confiance, Harris a des talents hippiques, c'est lui qui dresse les chevaux dont on se sert sur l'habitation, ce qui n'est pas une petite affaire.

Lorsqu'on a besoin de nouveaux sujets pour remplacer les bêtes usées ou fatiguées, Harris monte à cheval avec trois ou quatre autres nègres, et les emmène avec lui dans les savanes où se trouvent les chevaux *paultres* (chevaux sauvages et non encore montés), marqués aux initiales de son maître. Quand Harris a fait son choix, parmi vingt ou trente de ces animaux, l'animal choisi est cerné à la course par les esclaves; le premier auprès duquel il passe à portée lui lance autour du cou une corde à nœud coulant; il est rare qu'on ne le lace pas du premier coup: le cheval, brusquement arrêté dans sa fuite, s'abat comme s'il avait été frappé de la foudre, Harris profite de ce moment de stupeur pour s'élanter sur lui à poil nu et sans bride, il entortille sa main gauche dans son épaisse crinière flottante, et le relève, frémissant de rage, sous la pression de ses *racacchia*, éperons mexicains, dont les pointes acérées ont trois centimètres de longueur. Alors commence une lutte entre le cheval sauvage, hennissant, ronflant, comme un tourbillon dans les hautes herbes de la savane, et le nègre, lui coupant les flancs avec un énorme fouet terminé par une mince lanière de cuir durci au soleil; — à chaque coup, le cheval bondit de plusieurs pieds, saute les haies, les fossés, les barrières, et cherche par tous les moyens possibles à se débarrasser de son ennemi. — Souvent ils tombent

et roulent ensemble sur le sol; mais le nègre, les yeux étincelants, les narines ouvertes, s'acharne comme un tigre après sa proie, ne lâche jamais prise, et le cheval, en se relevant, retrouve toujours sur son dos son adversaire implacable.

Les animaux, comme les hommes, ont l'instinct de la conservation. Le cheval, après une demi-heure, une heure quelquefois de cette lutte désespérée, épuisé de fatigue, tremblant de terreur, s'arrête et s'avoue vaincu. Le nègre, profitant de sa soumission momentanée, lui fait subir immédiatement le joug du vainqueur; aidé de ses compagnons, Harris lui met une forte selle à la française sur le dos, puis la bride, la martingale, et, remontant sur l'animal interdit, il le conduit à son maître, tout couvert d'écume sanglante.

Après trois leçons pareilles, chaque jour, pendant une semaine, le *paultre* le plus sauvage peut être monté par une femme ou un enfant. Quinze jours plus tard, Harris l'appelle par son nom, en lui montrant un épi de maïs, et l'on voit le cheval accourir et suivre le nègre, comme un chien dressé.

Il ne faut pourtant pas trop se fier à cette docilité apparente; le naturel farouche de ces animaux, nés libres, ne les abandonne jamais complètement; presque tous sont ombrageux, inquiets, capricieux; la moindre distraction, la moindre négligence de celui

qui les monte est dangereuse, et peut avoir des suites funestes pour lui.

Un jour, Harris venait de monter un paultre, auquel il avait déjà donné une douzaine de ses rudes leçons ; Harris, enchanté de son élève, le faisait admirer à son maître, prétendant que le premier venu pouvait monter et conduire ce cheval aussi facilement que lui-même ; puis, s'adressant à son propre enfant, qui se trouvait justement à ses côtés, Harris lui dit, en lui tendant la longe :

« Mon nègue, téné corde là, méné chouale layé à so l'écurie; préné garde laissé échappé li, mon nègue. »

Au moment où l'enfant enroule la longe autour de son poignet, le cheval s'effraie, fait un écart, renverse l'enfant sur le sol, l'entraîne dans un galop rapide, franchit une barrière de troncs de sapins superposés, contre lesquels vient frapper le corps du petit nègre. Chacun se précipite : hélas ! il est trop tard, on arrive seulement pour relever un cadavre. Le cheval, retenu dans son élan, avait néanmoins franchi l'obstacle, mais il s'était rompu le cou en tombant de l'autre côté de la barrière. Harris, en apercevant au bout de la longe du cheval le bras sanglant de son enfant, s'écria :

« Moè té connai : piti monde là tini bon son chouale, n'a pas lâché li. »

« Je savais bien que ce petit garçon tiendrait ferme son cheval, il ne l'a pas lâché. »

Une phrase pareille est horrible dans la bouche d'un père; mais Harris n'est pas un père, c'est un esclave, et, comme esclave, la simplicité de ses paroles atteint au sublime du servilisme. —Il est impossible, en effet, de porter plus loin l'abnégation et le dévouement envers un maître. Que la honte de cette monstruosité retombe sur les chrétiens du dix-neuvième siècle, qui ont l'infamie de maintenir l'esclavage!

Revenons aux comédiens que nous avons laissés à l'entrée du bois qui conduit au lac Cathahoula.

Le jour se faisait de plus en plus; chacun désirait pourtant qu'il se fit davantage, pour jouir plus vite de l'aspect imposant d'une forêt vierge au lever du soleil. Le silence de notre marche sur ce terrain, recouvert chaque année depuis des siècles d'une couche de feuilles mortes, n'était troublé de temps en temps que par la plainte ou l'imprécation de celui d'entre nous qu'une branche ou une liane pendantes venaient frapper au visage, ou bien encore par le cri de quelque chat sauvage surpris à l'improviste et grimpant rapidement sur un arbre voisin; nous apercevions ses yeux brillants dardés sur nous à travers le feuillage; mais c'était un ennemi trop peu redoutable pour que nous prissions la peine de nous en occuper autrement.

Depuis notre entrée dans le grand bois, Zénon Ju-dice prenait à peine part à la conversation et paraissait en proie à une inquiétude vague. — Il s'arrêtait souvent, comme pour s'assurer si d'autres bruits que ceux de notre monde ne venaient troubler la forêt si-lencieuse. Tout à coup, ne voyant plus son chien à ses côtés, Zénon nous dit vivement, en jetant loin de lui un reste de cigarette :

« Dites-moi donc, messieurs, qu'avez-vous dans vos fusils ?

— Mais de la poudre et du plomb, répondit Paul Cœuriot.

— Oui, je le suppose, reprit-il, mais du plomb de quel numéro ?

— Du gros quatre.

— C'est cela, j'en étais sûr. Ah ! messieurs les Français, vous ne ferez jamais que des chasseurs de perdreaux ; faites-moi le plaisir de faire glisser dans chacun de vos canons quelques postes, quelques che-vrotines, ou même une balle si vous en avez ! Je vous engage aussi à ne pas garder votre fusil en bandou-lière, mais à le mettre sur votre épaule, ou devant vous, en travers de votre selle ; il vous sera plus facile de vous en servir au besoin.

— Que diable crains-tu donc, lui dis-je, pour nous faire prendre de pareilles précautions ?

— Tout à l'heure, cher, nous causerons de cela, mais, en attendant, faites vite ce que je vous ai dit.— Je vais prévenir le mulâtre et le nègre qui marchent devant nous. »

A ces mots, il fit entendre un certain cri de rappel, particulier aux chasseurs du pays. -- Un instant après, Jean-Louis et Harris étaient à nos côtés.

« Mulâtre ! qu'est-ce que tu as dans ton fusil ? dit-il à Jean-Louis.

— Deux balles, mon maître.

— Bien ! et toi, nègre ?

— *Mô té gagné aussi deux balles, mô maite.*

— Bravo ! à la bonne heure ; vous n'êtes pas des chasseurs français, vous autres. A présent, écoutez-moi tous :

« J'ai vendu, il y a huit jours, un jeune taureau très-méchant, à des bouchers qui descendaient en ville, n'ayant pu, en traversant ce bois, se faire suivre de cet animal, ils l'ont maltraité, rendu furieux, et depuis, lors il se jette sur tous ceux qui passent par ici.

— Jean-Louis l'a rencontré il y a deux jours ; il n'a pu l'éviter, qu'en fuyant à toute course de cheval. — Hier, j'ai envoyé mon vacher pour le ramener sur l'habitation, mais le taureau a éventré son cheval et l'a blessé lui-même à la jambe ; mon nègre a pu cependant grimper à un arbre, sans quoi il était perdu. Le

taureau est encore dans les environs, j'en suis certain. Tout à l'heure, Canard va nous le mettre sur les bras, et, si nous ne le tuons pas pour l'empêcher d'aller plus loin, il fera quelque malheur, en se jetant au milieu de ce monde qui vient derrière nous.

— Peut-être serait-il bon d'aller prévenir nos camarades? dit Cœuriot.

— Gardez-vous-en bien, monsieur; à quoi bon jeter l'effroi parmi ces femmes et ces hommes si peu habitués à la vie nomade et accidentée de notre pays; ces gens-là nous seraient plus nuisibles qu'utiles. — Croyez-moi, il vaut mieux qu'ils ne connaissent le danger que quand il sera passé; d'ailleurs cinq hommes et dix coups de fusils doivent venir à bout d'un taureau quelque furieux qu'il soit; — seulement, il faut s'entendre et ne pas se gêner les uns les autres. — Monsieur Cœuriot, poursuivit-il, vous êtes bon tireur, allez en avant avec Jean-Louis et Harris, et aussitôt que vous entendrez l'appel de Canard, cela ne tardera pas, je vous en réponds, espaciez-vous convenablement, marchez sur la voix du chien, et, dès que vous apercevrez le taureau, attendez-le de pied ferme, visez à la tête, tirez votre premier coup à quinze pas et le second à dix. — Si vous ne l'abattez pas, repliez-vous de suite sur nous; ou plutôt, suivez le mulâtre et le nègre, ils vous montreront comment on se gare d'un taureau,

comment on évite les coups de cornes ; suivez tous leurs mouvements, faites comme eux, monsieur, faites comme eux. — Allons, monsieur Cœuriot, partez vite, partez vite ! »

Pendant tout le temps que dura cette conversation, ayant toujours marché au petit trot de nos chevaux, nous avions conservé la distance qui nous séparait du gros de notre troupe, — qui ne se doutait nullement du danger que prévoyait le créole.

A peine Paul et les deux esclaves avaient-ils disparu dans le tournant de la route, que nous entendîmes un grand bruit sur notre gauche ; un instant après, à environ trente pas de nous, nous vîmes le taureau blanc de Zénon sortir d'une touffe de lataniers.

« Attention, cher, il va s'élancer sur nous ! me dit mon ami. »

Au bruit que nous fîmes en armant nos fusils, les deux chevaux s'arrêtèrent simultanément, par habitude, comme s'ils avaient été cloués sur la place. Le taureau, nous ayant aperçus, grattait la terre du pied, déchirait les lataniers avec ses cornes, se battait les flancs de sa queue, comme pour s'exciter au combat ; prenant enfin son parti, il s'élança en droite ligne sur le créole, en poussant des mugissements de furur.

J'étais en avant de quelques pas, je le tenais néan-

moins au bout de mon fusil, et, au moment où il me passa par le travers, Zénon me dit :

« Tire à l'épaule ! »

Mon coup partit pour ainsi dire au commandement. Il porta au bon endroit, dix centimètres au-dessus de la naissance des côtes, — une large tache de sang se montra sur le pelage blanc de l'animal, qui fléchit visiblement sous le coup, mais, se relevant aussitôt, il se précipita de nouveau dans la direction de mon ami. — Ma position sur le terrain me forçait, après cela, de rester simple spectateur de ce qui allait se passer. Je vis Zénon Judice lever lentement son fusil, attendre intrépidement le taureau à cinq ou six pas de la tête de son cheval, puis, au moment où il relevait ses cornes pour l'éventrer, Zénon lui envoya toute sa charge au milieu du front, — le coup fit balle, l'animal tomba soudoyé.

« Tiens, cher, bois un coup de wiskey, me dit Zénon en me tendant sa gourde, cela te remettra de l'émotion que tu as pu avoir tout à l'heure ; » puis il rechargea tranquillement son fusil.

En ce moment Paul Cœuriot, le mulâtre, le nègre, attirés par nos deux coups de feu, ainsi que toutes les personnes que nous avions laissées derrière, nous rejoignirent. — Chacun se pressait autour du taureau mort, et nous accablait de questions, pour connaître

le motif de cette chasse à la grosse bête, sur le sort de laquelle M. Dunaud s'apitoyait vivement.

« Ah ! pour le coup, messieurs, c'est trop fort, avez-vous donc résolu de détruire les bestiaux des cultivateurs de cette contrée ?

— Monsieur ! lui dit Zénon, il n'y a rien d'étonnant à ce que j'aie tué un taureau qui m'appartient et qui pouvait être la cause de graves accidents parmi vous. »

Puis il lui expliqua en même temps les raisons qui nous avaient empêchés d'avertir l'arrière-garde et de l'attendre pour prendre part à cette exécution.

« Sac à papier ! c'est dommage, monsieur, que vous ne l'ayez pas fait, nous vous aurions aidé à tuer ce monstre.

— Je vous répète, monsieur, que nous avons été surpris nous-mêmes, je m'attendais à être prévenu par mon chien, et jamais je ne l'ai vu si en défaut ; son absence m'inquiète. »

Zénon achevait à peine, qu'on entendit la voix de Canard dans le lointain.

« Ah ! ah ! qu'est-ce encore ? mon chien a l'air de vouloir me donner un démenti, il vient de faire lever quelque chose, — cela rapproche, — juste dans notre direction.

— Que pensez-vous, monsieur Judice, que cela puisse être ? fit M. Dunaud, changeant de couleur.

— Ma foi, je ne sais, si c'était un chevreuil, nous l'aurions déjà vu, — c'est peut-être une troupe de cochons *marrons*, que vous appelez en France des sangliers, — j'en doute cependant, ils iraient plus vite que cela. — Non, non, la bête doit être lourde et de forte taille ; — mais nous allons savoir à quoi nous en tenir, la voix de Canard rapproche toujours. Allons, monsieur Dunaud, préparez vos armes !

— Monsieur Judice, je ne me suis jamais servi que des armes de théâtre, et je ne les porte jamais sur moi, mais je mets ma vie sous votre protection, ainsi que celle de ma femme et de mon enfant.

— Papa ! papa ! je vois la bête, s'écria le jeune Dunaud, debout sur la voiture ; je vois la bête, papa !

— C'est un ours ! n'est-ce pas ?

— Non, c'est encore un taureau. »

A cette nouvelle si positive, la partie purement curieuse des comédiens opéra une retraite prudente, le terrain où nous étions devint libre, il ne resta plus sur ce point encombré tout à l'heure, que quelques hommes résolus. — En ce moment la forêt vierge parut comme en feu, le soleil se levait radieux, pour éclairer la scène qui allait avoir lieu.

Le taureau annoncé par le jeune Dunaud arriva en trottinant avec Canard à ses trousses et lui mordant les jarrets, car, bien loin d'avoir les dispositions belli-

queuses de son camarade, celui-ci paraissait beaucoup plus effrayé qu'effrayant.

« C'est le taureau de M. Dazincourt, dit Harris en langage créole, il est parti *marron* depuis quelque temps, mais, si mon maître le permet, je connais le moyen de le renvoyer à l'habitation d'où il sort; vous allez voir. »

Sur un signe de Zénon, Harris descendit de cheval et s'en fut bravement à la rencontre du maraudeur. — Pris en flagrant délit par des gens inconnus, l'animal s'arrêta court et parut hésiter à continuer son chemin; il s'y détermina pourtant, et le nègre, aux mouvements duquel nous étions tous attentifs, fit semblant de vouloir lui disputer le passage, en étendant les bras à droite ou à gauche, suivant la direction que prenait le taureau. — Celui-ci, impatienté de ce jeu, prit à la fin le parti de passer de vive force, c'était ce que voulait le nègre. — Au moment où le taureau baissa la tête et lui montra ses cornes menaçantes, Harris, prompt comme l'éclair, en saisit une de chaque main, puis, appuyant fortement sur la gauche et soulevant brusquement la droite, il lui causa une telle commotion dans la colonne vertébrale, que nous vîmes le taureau tomber à ses pieds comme une masse. — Pendant que nous étions frappés de surprise et d'admiration à ce coup inattendu, le taureau se relevait et s'élançait de

nouveau, les cornes en avant, contre son vigoureux adversaire, celui-ci recula de quelques pas, comme pour l'engager davantage à prendre sa revanche; cette fois encore le taureau fut terrassé, mais il toucha la terre avec tant de violence, qu'il fit un tour sur lui-même et se retrouva presque sur ses pieds. — Après s'être tout à fait relevé, il prit honteusement la fuite dans la direction que nous venions de parcourir.

« Il s'en retourne à l'habitation de son maître, dit Harris, je réponds qu'il ne s'arrêtera plus avant d'y être arrivé.

— C'est bien, c'est bien, dit Zénon, pendant que nous faisions des compliments à son nègre sur son courage, sa force et son adresse; c'est bien, mon drôle; tu n'es pas le seul, du reste, qui soit capable de lutter de cette manière avec un taureau, il y en a bien d'autres que toi dans le pays. — Au surplus, je n'aime pas à voir mes nègres s'essayer souvent à de semblables jeux, dans lesquels il entre beaucoup plus d'adresse que de force réelle: Celui qui manquerait son coup en pareille circonstance serait éventré et mis en lambeaux par l'animal furieux. — On a vu cela.

— Vous avez raison, dit à son tour M. Dunaud, et je ne pense pas devoir me reprocher un jour la moindre lutte avec un taureau, mais, puisqu'il y en a un de mort, ne jugez-vous pas à propos de couper les meilleurs

morceaux de cet animal? nous en ferions d'excellents bistecks, pour notre déjeuner.

— Je ne vous y engage pas, poursuivit Zénon, la chair de ce taureau, furieux depuis deux jours, doit être malsaine, et dans quelques heures elle sera tout à fait gâtée; les *carancrocs* (vautours noirs) ont senti cela, eux, — voyez la quantité de ces oiseaux planants sur nos têtes, ou perchés sur les arbres environnans; ils attendent notre éloignement pour se mettre à table, — leur voracité extraordinaire est utile à l'assainissement du pays; dans certains États de l'Union même, leur existence est tellement respectée, qu'il y a une amende de quinze et vingt dollars pour le maladroit chasseur, qui tue un de ces oiseaux. — Allons, messieurs, en route, il nous reste encore du chemin à faire; je vais prendre les devants avec mon ami et mon nègre, je tiens beaucoup à offrir un plat de gibier à M. Dunaud, pour le dédommager de sa part de bifeck qu'il abandonne aux *carancrocs*. »

Zénon me fit alors un signe que je compris, et nous partimes tous deux au galop, précédés de Canard et suivis de Harris, le dompteur de bêtes. — Jean Louis et Paul Cœuriot restèrent seuls pour conduire nos gens.

Après avoir suivi quelques minutes seulement la route tracée par le passage journalier des troupeaux, nous obliquâmes à droite, pour nous rendre par le rac-

courci, à la butte des Pacaniers, distante de deux milles environ de l'endroit où nous nous trouvions. — Malgré les obstacles qui se rencontraient à chaque pas, nos chevaux marchaient grand train ; le créole et le nègre, accoutumés à parcourir cette forêt, franchissaient les arbres abattus, ou tombés de vieillesse, évitaient les branches, les lianes, sans avoir l'air d'y faire seulement attention, tandis que, en y mettant toute ma bonne volonté et quelque peu d'habitude, je m'arrêtai de temps en temps pour tourner les difficultés et, beaucoup aussi, pour admirer cette nature luxuriante et splendide, dont l'aspect est si nouveau, si varié, si étrange, pour les yeux d'un Européen. — Dans mes distractions continues, j'avais failli plusieurs fois être pendu dans les lianes en fleurs, ou jeté à bas de mon cheval. — Je retardais d'ailleurs la marche, que Zénon semblait vouloir rendre de plus en plus rapide ; je pris donc le parti de laisser passer le nègre devant moi, au grand mécontentement de Piment, mon cheval, ardent et plein de feu comme le fruit dont il portait le nom, et qui regrettait, j'en suis convaincu, d'avoir inutilement mis la vigueur de ses jambes nerveuses, au service d'un mauvais cavalier.

Il y avait un quart d'heure, à peu près, que je suivais plus à mon aise, la route que me frayaient mes deux compagnons, lorsque la voix de Canard vint nous aver-

tir qu'il faisait la rencontre de quelque gibier digne d'attirer notre attention. — Zénon et son nègre, ayant aussitôt précipité la course de leurs montures, disparaissent tout à fait à mes yeux, et me laissèrent seul au milieu du grand bois du Cathahoula. — Je n'en conçus nulle inquiétude cependant, et me dirigeai aussi vite que possible dans la direction de la voix du chien. — À mesure que j'avancais, le bois s'éclaircissait visiblement, l'ondulation du terrain devenait de plus en plus sensible, je débouchai enfin sur un immense plateau où croissaient de grands arbres, dont la forme, le feuillage et le fruit, ressemblent assez à ceux de nos noyers de France; j'étais évidemment arrivé sur la butte des Pacaniers, où mes compagnons m'avaient devancé de quelques instants. Nul autre arbre ou arbuste ne croissant aux alentours des Pacaniers, j'aperçus facilement au loin le nègre, poursuivant à cheval une troupe de sangliers, et Canard, activant à grand bruit la suite des trainards. Je considérais cette chasse depuis quelques instants, cherchant à m'expliquer ce qui pouvait empêcher un aussi bon tireur que Harris de faire usage de son fusil, lorsque je découvris mon ami Zénon, caché en partie, lui et son cheval, derrière l'énorme tronc d'un pacanier séculaire, j'avancai de quelques pas; et, imitant la précaution du créole, je me mis aussi en vedette derrière un arbre, qui se trouvait à peu près

sur la même ligne que celui qui l'abritait. — Pendant ce temps, le nègre était parvenu à diriger les sangliers dans notre direction. — Quoique je fusse habitué à ce genre de chasse, que j'avais faite plusieurs fois avec Zénon, j'avouerai que le cœur me battit, que mon émotion fut grande, lorsque je vis la quantité d'animaux qui s'avançaient vers nous, de manière à nous passer à vingt-cinq pas, tout au plus, par le travers ; j'armai cependant mon fusil et fis bonne contenance, ne perdant pas de vue le créole, que je me proposais d'imiter en tout point. — La tête de la troupe avait dépassé l'endroit où Zénon se tenait à l'affût, je commençais à m'inquiéter de son inaction, et je finissais par supposer qu'il voulait me résERVER l'honneur du premier coup de feu, lorsque je fus désabusé en le voyant pousser brusquement son cheval en avant, puis épauler son arme, ajuster l'un des fuyards éparpillés et lui envoyer son coup de fusil à quinze pas, l'animal fit un bond sur lui-même, et tomba en roulant sur le sol.

« Ne tire pas, cher, me cria-t-il, j'ai choisi le bon ; nous en avons assez d'un, il est inutile de perdre une charge de poudre et de gaspiller le gibier que Dieu nous envoie, nous le retrouverons plus tard. »

Je suivis son conseil, je regardai la bande de sangliers passer devant moi comme un ouragan, et m'en allai rejoindre les deux chasseurs. — Zénon saignait le

sanglier, Canard, assis magistralement, regardait faire la besogne avec cet air d'intérêt, de satisfaction, qu'on doit naturellement avoir en contemplant la dépouille d'un ennemi vaincu, Harris coupait des feuilles sèches de lataniers pour flamber la bête. — Après cette dernière opération qu'il fit avec dextérité et promptitude, le nègre fixa l'animal en travers sur son cheval, au moyen de deux lianes flexibles, puis nous reprîmes en toute hâte le chemin du lac.

« Tu vois, cher, me dit Zénon, que nous tiendrons la parole que nous avons donnée à ces messieurs ; ce jeune marcassin d'un an sera le plat de résistance du dîner que nous allons leur offrir sur les bords du lac, ils n'auront jamais rien mangé d'aussi délicieux, d'autant plus que Harris, se charge de l'assaisonnement et de la cuisson de cette pièce.

— Harris est donc cuisinier ? je ne lui connaissais pas ce talent.

— Oh ! c'est un cuisinier peu ordinaire, toute sa science se borne à la préparation d'un ou deux mets.

— Le marcassin cuit dans son jus est un de ceux où il excelle ; si tu es satisfait de son exécution, nous reviendrons ici avant huit jours choisir un autre sanglier.

— Tu leur as donc donné rendez-vous, aux sangliers ?

— Non pas moi, ce sont eux qui se donnent rendez-

vous, tous les ans à la même époque, sous ces grands arbres, pour manger les pacanes qui en tombent ; ils sont très-gourmands de ce fruit, qui les engraisse à merveille, ce qui fait que les habitants des environs viennent en cet endroit les tuer par douzaines, pour faire des salaisons d'hiver.— Tiens, regarde ces traces toutes fraîches de pieds d'hommes et chevaux, ces débris de feux éteints, tout cela m'indique qu'on est venu ici avant nous, et qu'on s'y prend de bonne heure pour remplir les saloirs des nègres. »

Depuis quelques instants, Zénon, qui marchait devant nous tout en causant, s'amusait à frapper du bout de la lanière de son fouet, le creux des ornières où l'eau avait séjourné, et il me semblait voir dans cette eau remuer quelque reptile.

« A qui donc en as-tu avec ton fouet ? Tu manques de m'éborgner à chaque minute.

— Oh ! ce n'est rien, vois-tu, je m'amuse seulement à couper les reins à quelques serpents congo qui flânnent sur notre chemin.

— Des serpents congo ! fis-je en me dressant sur mes étriers. Fais-moi le plaisir de laisser ces animaux tranquilles ; si tu manquais ton coup, ils s'élanceraient sur nous, car on prétend que ces vilaines bêtes une fois irritées exécutent facilement des sauts de quinze et vingt pieds.

— Cela est vrai, mais n'aie pas peur, cher, d'abord je ne manque jamais mon coup ; tiens, vois donc ! En disant cela, il coupa en deux, avec son fouet, un gros serpent noir et court, dont la large tête sortait à moitié d'une ornière, dans l'eau de laquelle je vis sursauter les deux tronçons du congo.

— Très-bien, bravo, mon cher ; mais pour Dieu c'est assez, j'aime beaucoup mieux ne pas te voir exercer ton adresse sur ces bêtes hideuses.

— Ne crains rien, te dis-je, ils ont senti notre cochon, cela suffit pour leur donner plutôt l'envie de se sauver que de s'attaquer à nous ; on ne peut se figurer le dégoût qu'ils éprouvent pour l'odeur de cet animal ; par suite de la remarque qu'on en a faite, chaque planteur du pays élève des porcs sur son habitation, afin de se préserver du mauvais voisinage de toutes sortes de reptiles.

— Je ne me fie pas trop à ton préservatif, mon cher.

— Tu peux au contraire t'y fier hardiment, rappelle-toi donc que tu n'as jamais trouvé chez moi, autour de mon habitation, dans mes champs de coton, de cannes, dans mes savanes même, un seul serpent gros ou petit. Je m'explique la présence de ceux que nous rencontrons ici par la trop récente arrivée des cochons *marrons* dans ces parages ; mais dans huit

jours il n'y aura plus un seul serpent ; ils auront tout dévoré ou mis en fuite.

— Ma foi, je le souhaite de grand cœur, je t'assure que j'estime beaucoup ces cochons amateurs de serpents.

— Nous sommes tellement persuadés que les cochons mangent les reptiles, que nous ne tuerions jamais un porc pour notre consommation particulière, à moins de l'avoir séquestré pendant une quinzaine de jours dans une étable, de façon à ce qu'il soit purifié et qu'il ait fait sa digestion d'animaux venimeux. Il y a même des habitants qui ne mangeraient pas de la chair du sanglier que nous avons tué tout à l'heure, ils la donneraient à leurs nègres ; j'avoue que je n'éprouve pas un dégoût semblable, j'en mangerai fort bien ma part. »

Au moment où Zénon disait ces derniers mots, nous arrivions sur les bords du Cathahoula, presque en même temps que la caravane de nos amis les comédiens.

Vis-à-vis le cabanage de Jean-Louis, le lac n'a guère plus de cent mètres de largeur, aussi a-t-on choisi cet endroit pour établir sur l'une et l'autre rive deux petits ports servant à la traversée des bestiaux. — A droite et à gauche de ces deux ports, le lac va s'élargissant, la berge en est escarpée, inaccessible.

La végétation est si belle, si vigoureuse en ce lieu, qu'elle dérobe à l'œil toute autre perspective du Cathahoula que celle qu'on a devant soi. — C'est un fouillis de bambous, mollement balancés sur leurs tiges flexibles, secouant dans l'air la poussière odorante de leurs aigrettes d'épis ; puis une forêt de tulipiers, de platanes, dont la séve brise l'écorce ; des chênes verts, aux feuilles rondes et vernissées ; des magnolias, pyramides de verdure couvertes, de la base au sommet, de fleurs de neige et de fruits de corail, projetant sur le lac leurs bras gigantesques et formant sur les eaux, le long de chaque rive, une voûte impénétrable à la lumière. — Des lianes folles, des grenadilles, des vignes vierges, chevelures de ces géants des bois, lancées par les vents, ont jeté d'un rivage à l'autre des guirlandes de feuillage et de fleurs ; — les écureuils volants, à la fourrure précieuse, se servent de ces ponts aériens pour traverser le lac ; — les perroches viennent s'y suspendre en grappes d'émeraudes ; les cardinaux à la robe écarlate, les colibris, saphirs aux ailes d'or, à têtes de rubis, viennent y planer sans cesse, pour voir l'azur des eaux refléter leurs brillantes couleurs.

Au milieu de toutes ces merveilles de lumière, d'ombres et de couleurs, l'homme d'Europe est forcé de se recueillir, — sa pensée se purifie, son imagination

s'élève, et le civilisé remercie Dieu de lui avoir permis de venir contempler les tableaux splendides de sa puissance infinie. — L'esclave des cités corrompues, redevenant un homme primitif, un enfant de la nature.

« O nature ! ô ma mère, lui dit-il dans son transport, que vous êtes jeune, belle, vigoureuse !

-- Oui, mon enfant, je suis jeune et belle, parce que je suis libre. Je suis vigoureuse, parce que nul être de ton espèce, ne m'empêche de recevoir chaque jour les caresses de l'air et les baisers du soleil ; mais toi, mon pauvre enfant, mon pauvre civilisé, comme te voilà pâle et chétif, avec ta tête penchée, tes yeux éteints et ta rare chevelure ! Comme ta poitrine est étroite, creuse et sifflante ! Comme tes membres sont frêles, tremblants et délicats ! O mon enfant, mon enfant, comme ils ont torturé ton corps, les misérables !

— Oui, ma mère, je suis faible ; je souffre, je suis l'un de vos fils, indigne et dégénéré.

— Viens vers moi, viens sur mon sein, mon pauvre civilisé, viens, que je réchausse ton corps froid et endolori. »

La nature l'étreint alors, le couvre de baisers de feu, l'inonde de chaudes vapeurs, de parfums étranges !

« Que vous êtes forte, ma mère, dit le chétif enfant en se débattant : vos baisers me font tressaillir, mon sang s'allume, mon cerveau se brise, mes yeux se voi-

lent, mes oreilles tintent! Oh! laissez-moi, laissez-moi, par pitié, ma mère!

— Ne crains rien, mon enfant, je t'aime, — je t'aime à ce point que mes baisers vont te transformer, te donner une vie nouvelle et délicieuse.

— Ma mère, par pitié laissez-moi, — vos baisers me tueront... Je sens mes os craquer, mes nerfs se tordre; mes reins sont douloureux, mes genoux fléchissent, ma tête est faible et mon cœur sans mouvement. Secourez-moi, ma mère, car il me semble que je vais mourir.

— Ne crains rien, te dis-je; — couche-toi sur mon sein, mon cher civilisé. — Tiens, mon bien-aimé, goûte à ces beaux fruits de mes jardins éternels! goûte à ces belles pommes d'or, toutes parfumées; à ces belles grenades, dont l'intérieur est composé de stalactites pourprées, à ces jaunes et succulentes bananes, à ces ananas, dont la saveur te rappellera le goût des meilleurs fruits du pays où tu es né, goûte à ces pastèques au cœur sanglant, à ces limons acidulés; — prends, mon enfant, prends et mange ces fruits savoureux et glacés, rafraîchis ta bouche en feu, ta gorge desséchée, ta poitrine haletante!

— Dors maintenant, mon bien-aimé, dors, l'heure du sommeil est venue, le soleil s'éteint dans les eaux du lac; dors, la nuit vient d'allumer pour toi ses bril-

lants météores, ses planètes étincelantes! Dors, pour réparer tes forces, afin de pouvoir te lever demain, vaillant et dispos. » Elle dit; puis elle le couvre d'un manteau de rosée, parfumée de senteurs enivrantes!

Le lendemain, la nature, comme elle le lui avait promis, transformait son enfant. L'âme du pauvre civilisé quittait son enveloppe mortelle et s'en allait habiter d'autres mondes!

C'est ainsi que la nature régénère et purifie les abâtardis, les véreux de la vieille Europe.

Au signal ordinaire de Jean-Louis, le vieux Lucien, son domestique, démarra les pirogues et traversa le lac. — Les selles, les brides, les harnais, furent embarqués d'abord et mis en sûreté au cabanage. Puis, après avoir aidé son matelot à passer nos bagages, nos effets de campement et nous-mêmes, le mulâtre remonta sur *Belle-Étoile*, entra dans le lac, en entraînant à sa suite les autres chevaux, qui prirent la file sans y être contraints ni même excités, mais seulement par l'habitude qu'ils ont de traverser les cours d'eau à la nage. Ce spectacle de vingt chevaux nageant au milieu du Cathahoula excita la surprise de toute la troupe de comédiens restée sur la berge; M. Dunaud lui-même ne put cacher son admiration :

« Que cela est beau! dit-il; on croirait voir le prince Poniatowsky, s'élançant dans l'Elster! c'est moins bien

cependant, parce que Jean-Louis est mal habillé et qu'il n'est pas suivi de lanciers polonais.

— Vous avez parbleu raison, lui dit Bailly d'un air goguenard, il manque des lanciers.

— Oh ! les lanciers ! les lanciers ! poursuivit M. Dunaud; mais ici il n'y a rien, pas d'accessoires, rien vous dis-je, que des sauvages ! Sac à papier ! quelle idée mon épouse a-t-elle eue de vouloir m'emmener à cette partie de campagne !

— Qu'est-ce que c'est, monsieur Dunaud, lui dit sa femme, il me semble que vous m'invectivez ? Finissons-en, je vous prie, vous savez que je n'aime pas vos lamentations et vos jérémiaades.

— Calme-toi, Rosa, ma minette, je ne disais rien, je t'assure.

— Mon Dieu, je le sais de reste, vous parlez toujours pour ne rien dire, — mais cela n'en est pas moins désagréable. Allons, venez nous aider à arranger nos bagages, tout est sens dessus dessous, on se croirait chez un marchand de bric-à-brac. »

M. Dunaud obéit à sa femme comme les chiens qu'on fouette, mais il faisait tout de travers et n'aidait à rien, à cause de ses distractions continues :

« Voyez donc, s'écria-t-il tout à coup, les yeux fixés sur le lac; voyez donc cette nacelle là-bas au milieu de l'eau, on dirait que le nègre dc M. Judice et le matclot

français se battent; qu'est-ce qu'ils ont donc à gesticuler ainsi? »

Ces paroles avaient éveillé l'attention de Zénon :

« Alerte! Jean-Louis, alerte! dit-il en saisissant son fusil, nos hommes sont en danger, vite, vite au secours!

Ils s'élançèrent tous deux en même temps dans la seconde pirogue et pagayèrent de toutes leurs forces, pour rejoindre le nègre et le matelot qui paraissaient se trouver dans une position critique; nous les apercevions cramponnés au bordage de l'embarcation et sur le point de chavirer. — Du bras qu'il avait de libre, Harris frappait à coups de pagaye sur un objet que nous ne pouvions distinguer; Lucien, armé d'un casse-tête ou hache à main, frappait aussi de son côté, et à chaque coup qu'il donnait, nous l'entendions s'écrier :

« Veux tu *larguer*, brigand! tu *largueras*, gredin! tu *largueras*, voleur! »

Cette invitation répétée, fut appuyée d'un si rude coup de casse-tête, que la pirogue reprit sa position naturelle, l'individu auquel ils avaient affaire avait largué, au moment même où Zénon et Jean-Louis, arrivaient sur le lieu du combat.

« *C'est caïman! mō matte, mo tien bon li,* criait Harris. »

Zénon et Jean-Louis donnèrent aussitôt la remorque

à l'autre pirogue et ils pagayèrent tous quatre avec ensemble vers le cabanage, — où nous étions dans l'anxiété et très-désireux de connaître les détails de la scène émouvante qui venait d'avoir lieu. — Voici l'explication qu'on nous donna en arrivant :

Après avoir vidé et nettoyé proprement son marcassin, dont il avait jeté les intestins dans les eaux du lac, Harris, aidé de Lucien, l'avait chargé sur la pirogue, pour l'emporter au cabanage. — Il paraîtrait que les caïmans, dont le lac est rempli, n'avaient pas trouvé la part qu'on leur avait abandonnée du marcassin, suffisante pour eux ; l'un de ces animaux, plus hardi que les autres, avait suivi la pirogue, à laquelle il s'était à la fin, accroché de ses deux pattes de devant, avec l'intention bien évidente de réclamer le marcassin tout entier, et peut-être un morceau du nègre et du blanc, par-dessus le marché. — Ces deux derniers n'ayant pas voulu consentir à la transaction proposée par le caïman, il s'en était suivi un combat, dans lequel celui-ci avait eu les pattes coupées sur le bordage de la pirogue ; puis, au moment où il retombait dans le Cathahoula, le nègre rancuneux, lui avait lancé une corde à nœud coulant autour du cou, de sorte que, en arrivant à terre, le caïman était aux trois quarts asphyxié. Sans égards pour sa position, nous le halâmes hors de l'eau, à grands renforts de bras, et nous l'at-

tachâmes solidement au pied d'un arbre, pour pouvoir examiner cette capture plus à notre aise.

C'était un caïman de la petite espèce américaine, mesurant environ un mètre soixante-dix centimètres de la tête à la queue, son dos était de couleur livide, tout le corps était recouvert d'écailles épaisses, excepté la tête, qui n'avait que la peau collée à l'os frontal. — Il existait sur son dos, une espèce de crête longitudinale destinée à fortifier les écailles, déjà à l'épreuve de la balle et de toute arme tranchante ; puis, à cette crête principale, venaient s'embrancher une grande quantité de crêtes plus petites qui régnaien jusqu' sur ses flancs, et complétaient la formidable cuirasse qu'il oppose à ses ennemis. Sa queue, longue comme le reste du corps, allait en s'arrondissant à partir du dos, mais elle s'aplatissait vers son extrémité et ressemblait assez à un aviron, elle sert au caïman pour avancer et se diriger dans l'eau ; — son œil était rusé et menaçant, sa gueule énorme était armée de dents longues et pointues, s'emboitant les unes dans les autres. — Somme toute, c'était un laid, mais terrible animal ; cependant M. Dantonnet, auquel Harris, le dompteur de bêtes, en fit cadeau, en fut tout à fait enchanté.

Nous avions examiné le caïman à distance respectueuse, puis ensuite, et pour éviter qu'il ne lui prît fantaisie de revenir de son attaque d'apoplexie, Harris

lui porta un coup de harpon au défaut des os de la tête et des écailles du cou, il fut percé de part en part et cloué sur le sol; — Jean-Louis, enfin, termina son agonie en lui séparant la tête du corps à coup de hache. — La race noire est cruelle envers ces animaux, qui s'attaquent aux nègres de préférence aux blancs ; sans doute qu'ils sont pour eux, une nourriture de haut goût.

Après cette exécution, et malgré la forte odeur de musc que répandait l'animal autour de lui, — M. Dunaud, qui s'était tenu prudemment éloigné jusqu'alors, voulut voir à son tour le caïman de près. Pendant qu'il prenait à son aise une leçon d'histoire naturelle, son fils, le jeune polisson dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, s'avisa de fourrer dans le tronc béant du supplicié l'extrémité d'une baguette de bambou qu'il tenait à la main; à cette atteinte, un reste de vie se ranime chez le caïman, sa queue s'agit de gauche à droite et vient faucher en passant les jambes de M. Dunaud, qui se trouva, comme par enchantement, assis jusqu'au milieu des reins dans un beau sable blanc, doux et fin comme de l'édredon. M. Dunaud poussa un cri terrible, arraché par la surprise et la peur, car, de mal, il n'en avait heureusement aucun.

« Ohé! monsieur Dunaud, lui cria Oternod, un vrai gamin de Paris, n'avez-vous pas cassé le verre de votre

montre? aussi pourquoi sauter comme cela, un homme de votre âge!

— Comment voulez-vous qu'il saute ce brave homme, interrompit le vieux matelot, il a les deux jambes roides comme des barres d'anspec.

— Messieurs, répondit M. Dunaud d'une voix dolente, vous devriez avoir plus de respect pour un homme dans ma position, ne voyez-vous pas que j'ai été assassiné? Arthur, mon propre fils, est mon meurtrier.

— Qu'est-ce donc? d'où souffrez-vous? dit Zénon en s'approchant à son tour.

— Vous êtes bien bon, mon cher monsieur Judice, je n'ai rien de cassé, je l'espère, mais j'éprouve une faiblesse générale; l'émotion, le saisissement, le cœur me manque, je sens que je vais m'évanouir.

— Du courage! monsieur, cela ne sera rien.

— Encore s'il y avait un médecin pour vérifier l'état dans lequel je suis! peut-être aurais-je besoin de me faire saigner? — Si seulement Rosa avait pensé à apporter son vulnéraire.

— *Mô té gagné la liquair, qui té capable guéri vous, mouché*, dit le mulâtre.

— Oh! merci, Jean-Louis, merci, mon sauveur, va m'en chercher de ta liqueur, que j'en boive de suite; va, je te récompenserai généreusement de tes soins, je

te promets une entrée au théâtre, pour la prochaine représentation. »

Jean-Louis revint avec une bouteille qui contenait une belle liqueur rouge et plaisante à voir ; — Zénon lui prit la bouteille des mains, versa une certaine quantité de cordial dans un verre, qu'il présenta ensuite au malade, en lui disant :

« Buvez, monsieur Dunaud, buvez sans crainte, sans goûter, ni vous arrêter surtout, ceci remettra vos sens et vous rendra vos forces. »

M. Dunaud avala d'un trait le contenu du verre ; — l'effet de la liqueur du mulâtre fut prodigieux et immédiat ; — M. Dunaud se trouva sur ses jambes avec la rapidité d'un diablotin sortant d'une tabatière, — montrant sa bouche, sa gorge, son estomac, avec les grimaces et les contorsions les plus comiques qu'il soit possible d'imaginer. — Madame Dunaud paraissait très-inquiète du changement qui s'opérait chez son mari, si compassé, si grave, si ennuyeux ordinairement.

« Rassurez-vous, madame, lui dit Zénon, votre mari a bu seulement un peu d'eau-de-vie *pimentée* et sucrée, c'est un remède infaillible pour réchauffer l'estomac, rétablir la circulation du sang, et le remettre de l'émission qu'il vient d'éprouver. Je vous engage à le conduire jusqu'au hamac de Jean-Louis, il y prendra quel-

ques heures de repos, qui suffiront pour le guérir entièrement. »

Grâce à son accident, nous allions être débarrassés de M. Dunaud, de ses tracasseries, de ses questions et de ses réflexions continues, pour une partie de la journée. — Après avoir mangé une tranche de jambon ou de bœuf salé du Kentucky, chacun se disposa à partir pour la pêche ou la chasse, suivant sa fantaisie. — Il était huit heures du matin, le rendez-vous général fut fixé à midi précises, avec bonne ou mauvaise capture.

« N'oubliez pas la boussole des bois, dit Zénon Judice à ceux qui s'éloignaient, avec elle, il vous est impossible de vous perdre et même de vous égarer sérieusement. La boussole des bois est à la portée de tout le monde, tenez, regardez bien le tronc des arbres qui sont là devant vous, un seul côté est garni de mousse, c'est le côté du nord; remarquez en même temps que le cabanage de Jean-Louis est dans l'est, à votre gauche; — avec deux des quatre points cardinaux, vous pouvez revenir à l'endroit où nous sommes, le jour comme la nuit, même quand vous n'auriez pas encore pour vous guider, les bords du Cathahoula. »

Après cette démonstration ingénieuse, le créole prit son fusil et entra dans le bois, précédé de son fidèle Canard..

Il ne resta au cabanage que Jean-Louis, Harris, le vieux matelot, M. Welsch, M. Dunaud, qui ronflait comme un phoque, et le petit Dantonnet, très-occupé pour le moment à dépouiller son caïman.

Une partie des dames mettait de l'ordre dans notre campement, dressait les hamacs, les matelas, les moustiquaires ; d'autres regardaient lever les filets qu'on avait tendus pour la pêche des crabes, dont le Cathahoula foisonne.

Le mulâtre et Lucien, sous la direction de M. Welsch, mettaient les dames-jeannes et les bouteilles au frais, dans la fontaine même, qui coule auprès de l'habitation. L'eau de cette source limpide, presque glacée, est délicieuse à boire, à cause du parfum agréable qu'elle emprunte aux racines des arbres d'essences diverses, qu'elle rencontre dans sa marche souterraine.

Harris, dont la grande affaire était la cuisson de son marcassin, s'occupa de creuser dans le sable, un trou assez large et assez profond, pour contenir l'animal ; puis il fit dans ce trou un de ces feux, comme on peut seulement en faire, quand on a à sa disposition une forêt entière à brûler. — Le feu fut alimenté pendant deux heures sans discontinuer, après quoi il retira les braises et les cendres, déposa dans le trou que je viens de dire son marcassin, le corps rempli de toutes sortes d'aromates ; tels que feuilles et racines de sassafras,

feuilles de citronnelle, ail, oignons, citrons coupés par tranches, graines de magnolia, etc., etc.; le tout convenablement saupoudré de sel, poivre et piments. — Les cendres, les braises, accumulées sur cette espèce de tombe brûlante, suffisaient pour opérer la cuisson de ce marcassin, qui devait être une des pièces délicates de notre dîner.

M. Welsch, de son côté, se multipliait et veillait à tout. — La table dont se servait ordinairement Jean-Louis, étant trop petite pour contenir les convives qu'il avait amenés de la ville, — Welsch, choisit à l'ombre des arbres qui entouraient le cabanage, un endroit convenable pour en établir une plus grande, composée de troncs de jeunes pins, qui se trouvaient là tout équarris. — Le tout fut assemblé, posé sur des pieux et des traverses assez solides, pour pouvoir supporter les mets, et au besoin, les convives eux-mêmes; cette table homérique, fut couverte de larges feuilles de lataniers, à défaut de nappe.

A cent pas de la table, Welsch avait établi ses fourneaux devant un feu ou plutôt un incendie de troncs d'arbres entiers; — à côté, les marmites, les chaudières, les casseroles, attendaient vides et béantes, qu'on les mit en activité de service. La quantité prodigieuse de choses exécutées en si peu de temps, prouvait que les besoins de la vie et l'impérieuse nécessité,

développent chez l'homme des villes, lui-même, toutes sortes de facultés industrieuses.

Je rentrai le premier au cabanage, et je vis avec plaisir les grands changements opérés pendant mon absence. Je félicitai M. Welsch, de la bonne direction qu'il avait donnée à ses travailleurs, et je me débarrassai, en même temps, d'un chapelet d'une vingtaine d'écureuils gris, que j'avais tués sur les arbres du voisinage.

La chasse à l'écureuil est très-amusante, surtout lorsqu'on se trouve dans une contrée où il abonde, mais cette chasse est extrêmement fatigante, il faut toujours avoir le nez en l'air, pour découvrir les écureuils sur les arbres, et suivre de branches en branches, les mouvements rapides de ces petits animaux ; leur agilité, leur subtilité et leur ruse sont extraordinaires, et quoiqu'ils n'aient pas d'ailes, ils méritent cependant le nom d'écureuils volants qu'on leur a donné. — Deux heures passées à la chasse de l'écureuil volant, équivalent à deux heures passées à une exposition de peintures ; moins seulement la souffrance morale.

La chair de l'écureuil volant, est très-délicate et leur fourrure estimée, mais des maladroits, comme nous, gâtent leur peau en tirant les écureuils avec du plomb, tandis que la plupart des chasseurs du pays les tirent à la tête et à balle. Qu'on n'aille pas croire que ceci

soit une exagération, l'histoire de la Louisiane constate un fait bien plus extraordinaire.

Pendant la guerre des Américains avec les Anglais, de 1812 à 1814, le général Jackson, qui commandait à la Nouvelle-Orléans, avait tous les jours à sa table un plat de grives, auxquelles il manquait seulement la tête, qui leur avait été enlevée, par les balles des chasseurs du Tennessee.

Ma chasse d'écureuils, passa de suite entre les mains des cuisiniers, qui se mirent en devoir d'en préparer un excellent civet. — Ce fut donc moi, comme chasseur, qui eus l'honneur de graisser la première casserole de M. Welsch.

Lors de mon retour au cabanage, il y avait déjà une division de six marmites ou chaudières d'engagées au feu, sous le commandement du cuisinier en chef. Une chaudière de riz, une de farine de maïs, une de patates douces, une de soupe à la tortue, une de gombaud, plat national, dont on aura plus tard la description : cette cinquième chaudière ne contenait encore que les premiers éléments du plat en question, c'est-à-dire quatre poulets, auxquels Jean-Louis, avait tordu le cou, en arrivant au Cathahoula. La sixième marmite était remplie d'eau salée, pimentée et aromatisée, en ébullition, dans laquelle on plongeait à chaque instant les crabes tout vivants, à mesure que les dames les rappor-

taient de la pêcherie, établie par notre monde, sur les bords du lac.

Je suis bien aise de saisir cette occasion de rendre aux dames qui nous accompagnaient la justice qui leur est due ; quoique étrangères par leur profession aux travaux du ménage, elles firent preuve dans cette matinée d'intelligence et surtout de bonne volonté, je suis convaincu qu'elles travaillaient dans l'attrait. Si Saint-Simon ou Fourier eussent été là, ils auraient replacé ces dames dans la condition d'où elles n'auraient jamais dû sortir, pour la plupart, celle de bonnes ménagères !

L'heure du rendez-vous général s'avancait, je la voyais arriver avec une certaine inquiétude, car il n'y avait pas l'ombre de poisson à la cuisine. — Je n'avais certes pas l'intention de me donner la mort faute de marée, comme l'a fait le grand Vatel ! mais je convenais, à part moi, qu'une partie de pêche sans poisson, était en terme de coulisses, *un four complet*. Je communiquai mes craintes à cet égard à M. Welsch.

« Ah diable ! fit-il ; en effet, cela devient inquiétant, voyez donc un peu ce qu'il en est, mon cher. »

— Jean-Louis, dis-je alors au mulâtre, fais-moi le plaisir d'aller trouver nos pêcheurs, et rapporte ici tout le poisson qu'ils auront pris.

— Oui, mouché, répondit-il. »

Et Jean-Louis partit immédiatement au petit pas de course indien. — Je le vis revenir quelques minutes après, l'oreille basse, la mine allongée et les mains vides.

« Monsieur, me dit-il, les pêcheurs n'ont rien pris du tout, pas le moindre poisson, ni gros ni petit; mais ils ont cassé mes lignes, mes hameçons et usé tous les appâts. — Ils sont là-bas, bien tranquillement assis à l'ombre, sous les arbres, à causer et à fumer; — prétendant que je me suis moqué d'eux et qu'il n'y a pas un seul poisson dans le Cathahoula.

— Vite, vite, Jean-Louis, mon garçon, ne nous occupons plus de ces gens-là, vois s'il ne te reste pas encore des lignes, des écrevisses, des vers, enfin n'importe, un appât quelconque; — *embarquons de suite dans la pirogue, et allons voir de l'autre côté du lac, si nous ne serons pas plus adroits, que ces pêcheurs parisiens!*

— *Oui, mouché.* »

Jean-Louis ne faisait pas de phrases, mais c'était un homme d'action; la pirogue fut équipée en deux temps, et dix minutes après, nous étions à pêcher sur l'autre bord du Cathahoula; en une heure, nous pêchâmes plus de trente livres de poisson, et nous rentrâmes triomphants au cabanage! Ce résultat, sur lequel nous comptions du reste, me donna plus que jamais la con-

viction que les soi-disant pêcheurs, sur lesquels nous avions compté, pour manger un court-bouillon au piment et une friture, n'avaient jamais pêché ailleurs, que sous les arches du pont Neuf, avec des asticots et des lignes fouettantes!

Notre pêche se composait d'une douzaine de *casseburgots* magnifiques, dont la chair est blanche, ferme et de bon goût, de trois ou quatre poissons appelés *catfish* par les Américains, et que nous appellerions *poisson-chat*, en traduisant littéralement. Le *catfish*, a les nageoires armées d'épines, petites et recourbées, comme les piquants du chardon; la blessure de ces dards est très-douloureuse; les personnes qui en sont atteintes, se trouvent souvent mal, par l'effet de la souffrance, et restent plusieurs heures avec une forte fièvre, qui n'offre cependant aucun danger pour le malade. — Les créoles aiment assez le *catfish*, prétendant qu'il est indispensable dans la composition d'un court-bouillon émérite; il aide à lier, épaisse et fondre la sauce.

Notre friture se composait de *grognards* ou *grogneurs*, nom qui a été donné à ces poissons, à cause du petit grognement semblable au ronron d'un chat, qu'ils font entendre en sortant de l'eau. — La chair du *grognard* est délicieuse, sans arêtes, et peut rivaliser avec celle des meilleurs goujons.

En outre de la belle pêche que nous avions faite, nous rapportions quarante et quelques œufs de tortue, que le mulâtre avait trouvés dans le sable. — La grande habitude que Jean-Louis avait de la pêche et de la chasse, son séjour dans les bois et sur les bords du Cathahoula, lui avait donné un instinct dont on ne peut se faire une idée. — Jean-Louis connaissait le cri, le passage, les pistes, les approches même, de tout le gibier de la forêt, de tous les animaux amphibiens et poissons habitant le lac.

Il avait aperçu, à plus de soixante pas, l'endroit fraîchement remué, où la tortue avait déposé les œufs que nous rapportions; moi, je n'avais rien vu, ce n'avait été qu'en approchant tout à fait du rivage, que je pus voir distinctement, les traces nouvellement imprimées sur le sable; le mulâtre, creusa délicatement ce sable avec le bout de sa pagaille, et je le vis, avec surprise, mettre à découvert une grande quantité d'œufs ronds, de la grosseur à peu près d'une pomme de reinette, dont la coque était molle et fléchissait sous le doigt.

« Il y a de quoi faire une belle omelette pour toute la société, dit le mulâtre; — c'est dommage que je ne sois pas venu ici hier au soir, j'aurais *chaviré* la mère, qui doit peser au moins deux cents livres.

— Deux cents livres! lui dis-je, en es-tu bien sûr?

— Oh! oui, monsieur, poursuivit-il, ce n'est pas

une tortue *caouanne*, c'est une tortue *franche*, elle en est à sa première ponte : elle reviendra ici même, dans quinze jours, faire la seconde. — Cette tortue-là, voyez-vous, m'appartient comme si elle était dans ma pirogue; je la vendrai à l'avance au capitaine du steamboat qui partira pour la Nouvelle-Orléans dans quinze jours; je suis aussi sûr qu'il l'emportera à son bord comme je suis sûr de mon existence. »

Je comprenais fort bien, par tous les détails que me donnait le mulâtre, qu'un homme aussi actif, aussi intelligent, aussi industrious que lui, préférât payer vingt-cinq piastres par mois à son vieux maître, que d'être obligé de récolter du coton ou de faire la *roulaison* des cannes à sucre sur une habitation. Jean-Louis gagnait de l'argent et ne recevait pas un seul coup de fouet, c'était tout profit pour lui.

Quelques instants après notre retour au cabanage, nos chasseurs arrivèrent, et bientôt tout notre monde, assis sous les arbres, fit cercle autour d'un tas de gibier, que les gens de bonne volonté plumaient tout en causant.

Il y avait d'abord plusieurs douzaines de *grasset*s, petits oiseaux rappelant par la délicatesse de leur goût les ortolans du midi de la France ; comme eux, ils sont tellement gras et rondelets, qu'ils se fendent en tombant sous le coup de fusil. — Les *grasset*s se nourris-

sent principalement des graines rouges du magnolia ; il s'agit, pour les tuer, de s'asseoir devant l'un de ces arbres, de rester le cou tendu et le nez en l'air, comme pour la chasse à l'écureuil ; de bons yeux sont en outre nécessaires pour découvrir le grasset, qu'on cherche au milieu du feuillage du magnolia, avec lequel la couleur de ses plumes se confond. — Il suffit d'une demi-charge de poudre et de cendrée pour abattre un grasset.

Nos chasseurs avaient aussi rapporté plusieurs canards *branchus*, les seuls de leur nombreuse famille qui se perchent volontiers sur les arbres, principalement les chênes verts, dont ils mangent les glands à leur maturité. — On comprend que c'est de l'habitude qu'ils ont de se poser sur les branches que leur vient le nom de *branchus*.

Ces canards, gras et dodus, allèrent rejoindre, à mon grand regret, car ils méritaient mieux que cela, les quatre poulets qui les attendaient dans la marmite du gombaud.

Les deux véritables rois de la chasse furent Zénon et Paul Cœuriot, qui, ayant rencontré ensemble une troupe de dindons sauvages, en avaient abattu chacun un et laissé les autres courir les bois, suivant toujours en cela le système de mon ami Zénon, consistant à ne jamais tuer plus de gibier qu'on n'en peut manger.

Le dindon sauvage est bien supérieur au dindon domestique d'Europe, tant pour la grosseur, puisqu'il s'en trouve dont le poids dépasse vingt et vingt-cinq livres, que pour la qualité de la chair; — leur plumage est d'un gris noir, bordé d'un filet doré, d'un très-joli effet. Ces oiseaux vont presque toujours par bandes nombreuses. — Quand le chien du chasseur est sur leurs traces, les dindons s'échappent en courant fort vite; mais, sur le point d'être atteints, ils prennent le parti de se percher tous sur un même arbre ou ceux environnans; c'est alors qu'on peut tourner autour à son aise et les tuer l'un après l'autre, sans qu'un seul d'entre eux tente de s'envoler.

J'ai lu, comme tout le monde, l'histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche; je me rappelle fort bien les préparatifs culinaires des noces de Gamaches, je vois encore l'incomparable Sancho écumer les poules des marmites de l'amphitryon; mais j'avoue que la relation de Michel Cervantes ne m'a pas fait éprouver le quart de l'émotion que j'ai ressentie, en flairant, avec mon propre nez, les bonnes odeurs qui s'échappaient par rafales de l'intérieur des grosses marmites que j'entendais bouilloter, mijoter et bavarder entre elles comme de vieilles bonnes femmes après vêpres. Leur conversation était pour moi du plus haut intérêt, et j'ai éprouvé un grand plaisir gastronomique en voyant de mes yeux,

au-dessus du feu cyclopéen de M. Welsch, s'élever comme un brouillard de vapeurs juteuses et aromatisées; — sans parler de ces deux magnifiques dindons sauvages, dont les formes rebondies craquaient, fumaient et se doraienit, à la satisfaction générale de la compagnie. — Non, non, Michel Cervantes, vos noces de Gamaches sont séduisantes, hospitalières et grandioses! mais tout cela est le travail d'un homme pressé par la faim, d'un homme qui, voulant donner le change à son appétit, s'est préparé un dîner homérique qu'il n'a jamais mangé; — tandis que moi, *je suis venu, j'ai vu, j'ai vécu!*

M. Dunaud, qui, on se le rappelle, après son accident, s'était endormi dans le hamac de Jean-Louis, fut agréablement surpris à son réveil; — sa femme, sa Rosa, le prit par la main et l'amena devant la grande table, sur laquelle étaient dressées toutes sortes de bonnes choses, dont il fit l'énumération d'un œil caressant et d'une bouche sensuelle.

Au milieu de la table, le marcassin de Harris cuit dans son jus, à droite et à gauche les deux dindons sauvages, puis, toujours dans le même ordre, la soupe à la tortue, le gombaud, le pain de riz, le pain de maïs, le court-bouillon au piment, le civet d'écureuils, le plat de grassetts, l'omelette aux œufs de tortue, une salade de gombaud *sévi* mélangée de chair de crabes,

deux assiettées de patates douces. — M. Dunaud vit encore, sur une table à côté le dessert, composé de fromage de Hollande, dit tête de Maure, de pacanes fraîches, de pastèques, d'ananas, de figues bananes, d'oranges, de grenades, grenadilles, etc. Le tout renfermé au centre d'un bataillon compacte et respectable de bouteilles et de flacons de formes et de grandeurs différentes, près desquels les grosses dames-jeannes de Marseille faisaient sentinelles.

M. Dunaud se crut d'abord le jouet d'un rêve ou la victime de quelque pièce féerique, montée pendant son absence; mais, quand il s'aperçut qu'il n'y avait ni public, ni loges, ni orchestre, à ce théâtre à ciel ouvert; quand il vit, au lieu de lustre, un vrai soleil inondant les eaux, les bois et tout l'alentour, de flots de lumière; quand il vit les oiseaux voler de branches en branches, les feuilles et les fleurs se balancer mollement au-dessus de sa tête; M. Dunaud finit par se rappeler qu'il avait quitté Saint-Martinville, traversé un bois, un lac, et affronté mille dangers, dans le but de venir faire une partie de pêche au Cathahoula. Ce qui lui donna encore mieux la certitude qu'il était bien éveillé, c'est qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, qu'il avait un appétit d'enfer, et que, pour le satisfaire, il avait devant lui une table abondamment servie, à laquelle il s'empressa de prendre place, au milieu des

félicitations, que ses camarades lui adressèrent sur son prompt rétablissement.

On attaqua d'abord le gombaud, ce plat national des Louisianais, comme l'olla podrida est celui des Espagnols, la choucroute celui des Allemands, le rosbif celui des Anglais, le macaroni celui des Italiens. Le gombaud est la base, la pierre fondamentale de tout dîner créole, dont la clef de voûte est l'ananas au rhum.

Le gombaud est un composé de toutes sortes de viandes, volailles, oiseaux, gibier, poisson, etc., cuits à petit feu dans leur jus, le tout salé, poivré, pimenté et saupoudré à haute dose de feuilles de sassafras desséchées et pulvérisées. qui aromatisent et font filer la sauce du gombaud comme de l'eau de graine de lin ou du macaroni. — Outre la bonne odeur, dont les feuilles de sassafras parfument le gombaud, elles ont encore le mérite d'exciter la transpiration, d'inciser, de résoudre les humeurs épaisses, visqueuses ; de faire circuler le sang, d'adoucir les douleurs, principalement celles de la goutte, de guérir la paralysie, les fièvres tremblantes, les fluxions froides, et d'être employées utilement dans une foule de maladies, qu'il serait trop long d'énumérer ici. — Peu de Français aiment le gombaud à leur arrivée à la Louisiane; mais, après quelque temps de séjour, ils en deviennent aussi friands que les créoles eux-mêmes.

Il est difficile à une maîtresse de maison qui sert un gombaud de pouvoir choisir les morceaux, nageants au milieu d'un océan de sauce noirâtre qui les rend méconnaissables; le seul parti qu'elle ait à prendre est celui de plonger sa cuiller au hasard dans ce tout homogène et d'en verser le contenu dans l'assiette de son convive; il ne lui reste plus qu'à remplir le vide qui peut encore s'y trouver par la quantité de riz bouilli nécessaire à le combler; — c'est au convive à distinguer ensuite avec intelligence la viande des os, les os du riz, le riz de la sauce, à travers ces fils nombreux, inextricables, qui se croisent, s'enchevêtrent, de l'assiette à la cuiller et de la cuiller à la bouche; c'est un travail à ne plus s'y reconnaître, aussi l'homme qui vient de manger un gombaud sue-t-il à grosses gouttes, comme s'il venait de fendre du bois. Il s'agit pour lui de se maintenir dans cet état de transpiration salutaire, en continuant de prendre part au dîner qui lui est offert. — En fait de dîners abondants et de gracieuse hospitalité, les créoles méritent toujours d'occuper le premier rang dans la catégorie des hospitaliers.

Le dîner fut trouvé excellent, et cuit à point, par tous les convives, dont l'appétit avait été doublé, du reste, par les fatigues, les émotions de la nuit et de la journée; au moment où Jean Louis nous servit le café,

M. Dunaud s'écria avec l'œil ardent et l'oreille rouge :

« Je suis obligé, messieurs, de faire amende honorable et d'avouer que je n'aurais jamais pensé qu'il fût possible de dîner aussi bien, à deux mille lieues de Paris. — Pour compléter la fête, chacun devrait chanter sa chanson ; je donnerai l'exemple...

— Non, Adolphe, non, interrompit vivement madame Dunaud ; je te connais, tu chanteraïs quelque grivoiserie, ce n'est pas la peine. Je préfère prier M. Zénon Judice, au nom de ces dames et au mien, de vouloir bien faire chanter à son nègre la chanson du *Vié Boscoyo* !

— Rien n'est plus facile, mesdames, dit à son tour Zénon. Tout le monde connaît l'aventure arrivée cet hiver au juge Préval, à la Nouvelle-Orléans ; au reste, voici l'argument : Le juge Préval, entaché quelque peu d'abolitionnisme, fait inviter des nègres et des négresses à un bal chez lui, moyennant rétribution d'une piastre par invité, pour payer les musiciens et les rafraîchissements ; les invités arrivent en foule, dans des toilettes magnifiques, empruntées à leurs maîtresses et à leurs maîtres. — Plaintes de ceux-ci, — intervention de la police, — mise en prison, à la geôle, de tout le personnel du bal ; — condamnation du juge Préval à cent piastres d'amende, pour avoir fait danser les nègres sans permission de l'autorité.

« Voyons, mon nègre, continua Zénon, avale ce coup de tafia, et montre à l'honorable compagnie tes talents d'improvisateur. »

Après avoir vidé son verre, Harris prit l'attitude d'un homme qui griffe de la guitare, et chanta les couplets suivants, qu'il improvisa sans lacune ni hésitation, comme Eugène de Pradel :

Mouché Préval,
Li donné grand bal,
Li fait nègues payé.
Pou sauté un pé.

Li donné soupé,
Pou nègues régalé.
So vié la musique,
Té baye la colique.

Mouché Préval,
Té capitaine bal,
So cocher Louis,
Té maître crémoni.

Ala ain bourrique,
Tendé la musique,
Li vini valsé,
Com quand li cabré.

Yavé des néguesses,
Belles com yé maîtresses.
Yé té volé bel bel,
Dans l'ormoir mamzel.

Blanc et pi noir,
Yé dansé bamboula,
Vous pas jamais voir,
Un plus grand gala.

• Ala le gardien la gedle,
 Li trouvé ça ben drôle;
 Li dit : Mo aussi,
 Ma fé bal ici.

Et pi lé wacheman,
 Yé tombé làdan,
 Yé fé branleba,
 Dans licherie la.

Yé méné yé tous,
 Dans la calabous;
 Lendemain matin,
 Yé fouetté yé bien.

Yé té volé bel chaîne,
 Yé té volé Romaine,
 Yé té volé nérin,
 Et pi jouyé fin.

Yé té volé faussé qué,
 So maîtresse n'a plus chevé!
 Yé té volé polisson là,
 Qui té fé madame gra.

Un mari godiche,
 Vini mandé postiché,
 Qui té servi so femme,
 Pou fai la bel dame.

Comment, sapajou !
 To pran, ma Kilotte ? —
 Non, mo maite, mo di vou,
 Mo j'ai pris vos lotte.

Peti maîtresse,
 Li t'apré crié,
 To voir néguesse.
 C'est mo robe to volè.

Chez mouché Préval.
 Dans la rue n'opital,

Yé fé nègue payé,
Pou sauté un pé.

Ché mo pou sortí.
Va payé bien pli.
Cinq piasse m'en va cappe,
Ma f... fouet pou la *niappe*.

Pové mouché Préval
Mo cré li bien mal
Ya pli encor bal
Dans la rue n'opital

Li payé cent piasse,
Li courri à la chasse,
Li dit : C'est fini,
Ya pli bal sans permi.

L'improvisation du nègre eut un grand succès parmi les comédiens ; chacun lui fit des compliments, mais Zénon interrompit ce concert d'éloges.

« C'est assez, c'est assez, dit-il brusquement ; Harris, quoique bon sujet, ressemble à tous ceux de sa race : si on laissait faire ces gaillards-là, ils nous mangeraient dans la main. Ils savent très-bien se dédommager par la satire naïve, souvent spirituelle, de l'esclavage où nous sommes forcés de les maintenir. — Qui donc nous délivrera de l'esclavage et des esclaves, sans que nous y perdions nos fortunes et peut-être la vie¹? »

¹ Zénon Judice avait raison de redouter, il y a vingt ans, de tristes éventualités pour sa patrie; aujourd'hui, les frères se battent entre eux; — demain, peut-être, les esclaves révoltés égorgeront leurs maîtres.

(Note de l'auteur.)

Envieux du succès de Harris, ou poussé par tout autre motif, le vieux matelot mutilé s'approcha de Zénon et lui dit :

« Capitaine, si vous m'offriez un simple verre de *c'taffaire*, comme à votre mal-blanchi, ça ne serait pas de refus, voyez-vous ; et je pourrais vous *envoyer*, aussi bien que lui, une chanson, mais là, du bon coin, que je dis.

— Je ne demande pas mieux, Lucien, si la société y consent, toutefois ?

— Certainement ! s'écria-t-on de tous côtés.

— En ce cas, mon garçon, va de l'avant, commence ta chanson.

— Oui, oui, j'entends bien, mais minute ; et le coup de tafia, capitaine ? je ne pourrais jamais chanter sans cela, d'abord ; — les paroles me resteraient goudronnées dans l'estomac.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit Zénon, en lui versant un verre de rhum, mais il me semble que tu n'as guère besoin de boire, mon vieux camarade.

— Faites excuse, capitaine, n'ayez pas de soin, aujourd'hui je me suis ménagé : il y a encore de la place dans la cambuse, allez ! »

Lucien prit le verre de la main de Zénon, en flaira le contenu, puis, en même temps qu'il prit son élan pour boire, il prononça rapidement ces mots :

« *Affalez-vous par le panneau du gaillard d'avant !* C'est du *soigné* tout de même, capitaine, dit-il en égouttant son verre dans le creux de sa main; — mais il y aurait du danger à boire cela sans précaution, j'ai manqué d'avaler mon verre; une autre fois je l'amarrai avec un bout de filin. »

Lucien entonna alors d'une voix rauque une chanson de matelot chauvin, dont les paroles étaient assez brutales, beaucoup trop même pour être transcrrites ici. — Cette chanson fut loin de produire l'effet de celle du nègre. Lucien s'en aperçut, et, tandis qu'il se retirait en saluant gauchement la compagnie, en tortillant son chapeau de paille, madame Dunaud, avisant que le pouce lui manquait à la main gauche, lui dit avec intérêt :

« Monsieur Lucien, où donc avez-vous reçu la blessure que vous avez à la main ?

— Oh ! ça, madame, c'est une égratignure, c'est un souvenir du Cathahoula. — Figurez-vous qu'un jour, il y a deux ans à peu près, Jean-Louis, mon bourgeois couleur pain d'épice, ici présent, me dit dans son baragouin du diable : « Lucien, allez, s'il vous plaît, choisir « un joli pin, dans le bois, pour faire un mât à notre « pirogue. — Bon, que je lui dis, je m'en y vais. » Comme de fait, je prends le casse-tête affûté de neuf, et me voilà parti; — j'arrive dans la pinière, je tourne,

je vire, et finalement, j'aperçois devant moi un pin, long comme un aviron et droit comme un cierge. — « Bon, que je dis, voilà mon affaire; » et je mets le cap dessus. — Il y avait juste au pied du petit pin un tas de feuilles et d'herbes sèches, gros comme deux fois mon chapeau; j'écarte le tas avec mon casse-tête pour pouvoir couper l'arbre tout à fait au pied; — au même moment, j'entends tout à côté de moi un bruit, comme qui dirait quelqu'un qui secoue un panier de noix : je je regarde, je ne vois rien; mais tout à coup un particulier, qui faisait son *quart* là-dedans, se jette sur moi, et croche mon pouce; je le secoue, je lui flanque une giffle pour le faire larguer : il largue, et mon gaillard file son nœud, plus vite que ça, droit devant lui dans la pinière; en secouant toujours son panier de noix : c'était un serpent à sonnettes!

— Ah ! mon Dieu, dit madame Dunaud, mais c'est affreux cette histoire-là ! — Adolphe ! soutiens-moi, je sens que je vais me trouver mal.

— Un petit moment, poursuivit Lucien, un petit moment. Pour lors je me dis : « Lucien, mon matelot, tu « vas passer un vilain quart d'heure; voyons un peu ce « que tu vas faire ? Il n'y a pas de bon Dieu, t'as du *vlin* « de sonnettes dans le pouce ; — tiens, le voilà qui de- « vient déjà tout bleu ; — si le *vlin* remonte à la soute « au pain, t'es perdu, mon homme, t'avale ta gaffe ; ça

« te va-t-il ? Eh bien, mon matelot, tu n'as pas de temps à perdre, vois-tu ; il faut te couper le pouce. » Je n'en fais ni une ni deux, je pose ma main par terre, j'écarte le pouce autant que je peux, et v'lant ! un coup de casse-tête ! Je me suis guéri comme cela, pourtant. Tenez, voyez plutôt, il n'y paraît plus, je n'ai que le pouce de moins.

— Quel sang-froid ! c'est atroce ! Adolphe, Adolphe, je me trouve mal ! cria madame Dunaud.

— Largue partout, amène le grand hunier ! cria Lucien d'une voix de tonnerre ; — autrement dit, délacez son corset, décaplez-lui son mouchoir de cou et jetez-lui une simple potée d'eau à la figure, mais là, en vraque ! elle reviendra tout de suite.

— Eh bien ! non, je ne me trouverai pas mal, dit Rosa ; j'étais ma foi trop bonne de m'intéresser à ce grossier matelot.

— Dites donc, excusez, la petite mère, faut pas vous fâcher pour cela ; ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous : le matelot a bon cœur, c'est connu cela.

— Va, laisse-nous, Lucien, dit à son tour Zénon.

— Je m'en vas, capitaine, je m'en vas, mais ça n'empêche pas que si on m'avait écouté, avec une simple potée d'eau on la faisait revenir tout de suite. »

Un éclat de rire général accueillit l'idée persistante de Lucien ; tout le monde alors se leva de table, les

hommes allumèrent des cigarettes, et toute la compagnie s'en alla respirer la brise du soir sur les bords du lac.

Assis sur le sable, au milieu d'un fouillis d'arbres fondus dans l'ombre, nous formions le premier plan d'un immense tableau, dont le second était un beau lac encadré de vert, écartelé d'or ; — sur nos têtes, un ciel bleu foncé, et, bien loin à l'horizon, une masse de nuages splendides, dans lesquels la grande artiste fantaisiste qu'on appelle la nature découpait de sa main puissante mille silhouettes bizarres qu'éclairait un soleil en feu.

Ici, c'était un grand navire s'engloutissant, toutes voiles dehors, dans le cratère d'un volcan en flammes. — Puis les débris du navire se rejoignaient peu à peu, prenaient des formes plus arrêtées et se transformaient enfin en un beau cheval à tous crins, aux formes sveltes, gracieuses, et dont la queue balayait le ciel ; — le cheval était monté par un cavalier de haute stature, armé d'une longue lance, avec laquelle il attaquait un ours blanc, adossé contre le tronc d'un énorme sapin ; — l'ours s'avancait résolument au-devant du fer qui le menaçait, l'étreignait dans ses larges pattes et finissait par arracher l'arme des mains de son ennemi. Alors le cavalier et le cheval, se changeaient en une cascade de bronze en fusion, qui semblait se précipiter dans les eaux du lac.

Plus loin, apparaissait une cathédrale avec ses clochers pointus, ses minces colonnettes, et sa façade ornée d'une belle rosace en vitraux écarlates; — à l'entrée de son portail tout grand ouvert, un évêque crossé, mitré, bénissait pastoralement la multitude, agenouillée dans une vaste plaine.

Pour se faire une idée du magnifique panorama que nous avions devant nous, il faut avoir égaré son œil et son imagination sur les sublimes beautés d'un coucher de soleil dans le nouveau monde.

Cette troupe de comédiens sceptiques et railleurs, ces artistes diseurs de riens, si joyeux tout à l'heure, étaient devenus muets d'admiration, ou n'osaient plus parler entre eux qu'à voix basse, comme s'ils avaient craint de troubler la nature enfantant ses merveilles.

Nous écutions le frémissement du feuillage, les soupirs des fleurs, dont la brise nous apportait les baisers parfumés; la note plaintive du *moqueur*, appelant au nid sa compagne égarée, le vol rapide d'une troupe d'oiseaux aquatiques, dont les ailes sifflantes rasaien la surface du lac; — la voix adoucie du chat-tigre, sortant des profondeurs de la forêt; les plaintes sonores des caïnans, tourmentées d'ardeurs amoureuses; et ces mille bruits enfin qui s'élèvent de la terre comme un concert d'adieux et servent d'accompagnement à la marche triomphale du soleil, s'en allant éclairer un

autre hémisphère. Un seul d'entre nous osa d'abord mêler sa voix à cette grande symphonie de la nature. Vallière¹ murmura sur son hautbois quelques notes plaintives, que l'écho de la rive opposée répéta avec une pureté et une sonorité surprenantes. Vallière connaissait les qualités de ce merveilleux écho, pour l'avoir essayé plusieurs fois en venant au Cathahoula. Il lui fit ensuite répéter, phrases par phrases et notes pour notes, une charmante mélodie bretonne ; — c'était la réponse naïve d'une enfant de l'Armorique à la demande pleine de tendresse et d'amour rustique que lui adressait son fiancé.

Vallière avait bien choisi son heure pour faire éprouver à la plupart d'entre nous, qui l'entendions pourtant tous les jours au théâtre, des émotions qui nous étaient inconnues jusqu'alors. — Ce n'est pas dans les salles de concert, dans les théâtres, à la lumière des lustres, ni devant des femmes parées de dentelles et de

¹ Joseph Vallière a été l'un des bons instrumentistes de notre époque. Il joignait à la délicieuse qualité de son de Brod toutes les perfections de l'art du chant que possède Duprez.

Lors de son premier concours au Conservatoire de Paris, M. Chérubini lui adressa ces paroles :

« Le zury il a décidé que Zoseph Vallière il avait mérité le premier prix ; ma, attendu sa trop grande zeunesse, il aura qué le second, pour le forcer à rester ici encore oune année de plous. »

Joseph Vallière, qui parlait parfaitement l'anglais, a parcouru les États-Unis comme *star*, et il a laissé à Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Charleston, la réputation d'un grand artiste.

diamants qu'il faut entendre le hautbois; c'est à l'heure calme et rouge du crépuscule, au bord d'un lac, à l'ombre des bois, au milieu des retraites paisibles de la nature.

Vallière termina par l'air du sommeil de la *Muette*, d'Aubert. Hélas! ce fut le chant du cygne; cet instrument qu'il venait de faire parler avec tant d'âme ne devait jamais plus raisonner sous la pression de ses lèvres; pendant qu'il berçait de ses accents mélodieux le sommeil de la pauvre Fenella, la mort le désignait pour l'endormir deux jours après dans la tombe.

Outre le plaisir que venait de nous causer Vallière, il avait suggéré à la plupart d'entre nous une idée toute naturelle.

« Chantons la prière de la *Muette*, s'écria-t-on de tous côtés; chantons la prière de la *Muette*; M. Welsch, nous la conduira.

— Je le veux bien, répondit Welsch, mais à une condition, c'est que ceux qui chantent faux, ou ne connaissent pas bien leur partie, vont se taire; j'exige en outre que tous les exécutants fassent beaucoup plus attention aux nuances que si nous étions au théâtre.

— A quoi bon? dit mademoiselle Maria, personne ne nous écoute.

— A quoi bon, dites-vous, mademoiselle? reprit Welsch sévèrement; mais tout simplement parce que

personne ici ne nous prie ou ne nous force de chanter, et qu'il vaut mieux se taire que de venir troubler la sublime harmonie de ces solitudes par nos sons discordants.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous avez raison et j'ai eu tort, je suis si étourdie !

— Eh bien, en ce cas, c'est convenu, *taceat*, pour tous ceux qui ne se sentent pas capables de faire de l'art pour l'art. — Attention, tout le monde! attaquons avec ensemble. — Une, deux, trois, quatre; partez! » Et les voûtes de la forêt vierge retentirent, pour la première et sans doute pour la dernière fois, de cette belle prière de la *Muette*, dont le chant si simple, si large, commence par un pianissimo, ressemblant au souffle de la brise, et se terminant par un énergique point d'orgue, que l'écho nous renvoya comme un tonnerre lointain.

En nous retournant, lorsque la prière fut finie, nous aperçûmes derrière nous, à genoux sur le sable, le matelot, le nègre et le mulâtre, qui priaient Dieu !

Le lendemain, au point du jour, les artistes se mirent en route pour Saint-Martinville. En arrivant, plusieurs d'entre eux furent attaqués de la fièvre jaune; — huit jours après, la terre recouvraila dépouille mortelle de Joseph Vallière, Ulysse et Baily.

UNE VISION EN MER

A l'époque où j'habitais la Nouvelle-Orléans, il me souvient d'avoir eu la bonne fortune de rencontrer un jour, par hasard, dans la salle de la Bourse, un camarade du collège *Sainte-Barbe*, Anatole de Rouville, créole de la Guadeloupe.

Anatole de Rouville, nature ardente, impressionnable et sympathique, était justement l'homme que j'aurais le plus désiré retrouver, à deux mille lieues de mon pays, pour causer du passé et des chers souvenirs d'autrefois.— Rien qu'en le voyant devant moi, je me rappelai de suite son arrivée parmi nous, à *Sainte-Barbe*; c'était alors un garçon de douze à treize ans, grand et fort pour son âge, mais ignorant et gâté au dernier

point. — Aussi, les trois premiers mois qu'il a passés au collège ont-ils été un supplice cruel pour son amour-propre de créole. — Les moindres observations de ses maîtres, comme les plus innocentes plaisanteries de ses camarades, suffisaient pour le faire bondir et pleurer de rage sur son banc.

Il ne comprenait pas lui, M. de Rouville, fils d'un riche planteur des Antilles, qu'il était obligé, comme nous, de se lever le matin avec la diane, — de s'habiller promptement, de faire sa toilette et ses ablutions, sans le secours de personne; de descendre en classe avec tout le monde, d'apprendre ses leçons, de les réciter, quand venait son tour de le faire, puis, quand il ne les savait pas, — de subir les reproches et les punitions de M. Vaugoret, notre maître d'études.—Toutes ces obligations lui paraissaient une attaque à sa dignité; il ne pouvait concevoir qu'on pût lui donner des ordres, qu'on pût le punir comme un esclave, disait-il, lui qui commandait à tous les nègres de son père, et qui les battait sans miséricorde quand ils n'obéissaient pas assez vite à ses volontés. Ce nouveau genre de vie révoltait son jeune orgueil et bouleversait les idées dans lesquelles il avait été élevé.

C'était bien pis encore quand il nous voyait lui résister ouvertement, et rire de ses caprices, en l'appelant M. *le commandeur!* Oh! alors Anatole de Rou-

ville n'y tenait plus; devenu fou, il se jetait comme un furieux sur celui d'entre nous qui l'insultait, disait-il; il l'aurait peut-être tué sur la place, s'il n'avait senti que son camarade lui rendait coup pour coup, avec usure.

Le peu de respect que nous avions pour ce petit tyran contribua beaucoup à modérer ses colères. — Un œil poché où un nez écrasé d'un coup de poing sont un remède souverain pour calmer l'ardeur et l'humeur aggressive d'un jeune batailleur. — Après trois ou quatre bonnes *peignées*, infiniment désagréables pour lui, Anatole de Rouville finit par comprendre que nous n'étions pas de petits nègres, et que nul d'entre nous ne consentirait à se laisser battre par un petit créole impérieux et vaniteux comme un paon.

Aussitôt qu'Anatole fut convaincu qu'il était obligé d'obéir à ses maîtres et de traiter d'égal à égal avec ses camarades, il devint un bon élève, très-apprécié des professeurs, car il était doué d'excellentes dispositions et de merveilleuses facilités pour apprendre, et très-aimé de tout le monde, parce qu'il était gai, causeur, obligeant et avait un très-bon cœur.

Ayant fait mes études avec Anatole de Rouville et suivi constamment les mêmes classes que lui, j'ai connu mieux que personne ses bonnes qualités; elles étaient en si grand nombre, que j'avais fini par oublier ses dé-

fauts, qui, au reste, n'ont jamais fait tort qu'à lui-même à cette époque. En effet, sa vanité native, ses airs de supériorité et de gentilhomme, ne pouvaient avoir d'autre résultat, à Sainte-Barbe, que celui de lui attirer de salutaires humiliations, de la part de ses camarades.

Anatole de Rouville était affectueux et démonstratif, comme le sont les créoles en général; aussi, en me reconnaissant dans la salle de la Bourse, à la Nouvelle-Orléans, me sauta-t-il au cou, et m'embrassa-t-il, sans plus de cérémonie, au milieu de tout ce monde, me faisant à haute voix de nombreuses protestations d'amitié, et cent questions sur mon voyage et mon séjour à la Louisiane.

Après avoir satisfait son impatiente curiosité, et répondu de mon mieux à tout ce qu'il me disait d'aimable, je lui demandai, à mon tour, ce qui avait pu lui faire quitter la Guadeloupe et l'amener à la Nouvelle-Orléans.

« Cher, me dit-il, en prenant un air grave, c'est toute une histoire, dans laquelle je me trouve engagé de cœur et d'honneur.

— Une histoire de femme, je parie?

— Non, cher, non, c'est une histoire très-séricuse, très-touchante, une histoire de *mère*. Il s'agit d'une excellente femme, pour laquelle ma famille et moi avons un grand attachement, et à laquelle nous avons promis, devant Dieu, un dévouement sans bornes;

je suis venu ici pour tenir notre promesse et j'ai réussi à lui être utile.

— Tu piques vraiment ma curiosité, mon cher de Rouville, lui dis-je alors, et je voudrais bien...

— Connaitre cette histoire, n'est-ce pas?

— Mais, oui, sans doute.

— Eh bien, cher, ne me quitte plus d'aujourd'hui, poursuivit-il en riant; viens dîner avec moi, je te la dirai au dessert. »

J'acceptai de grand cœur la bonne invitation de mon ancien camarade et ami Anatole; j'étais heureux, après avoir mangé les haricots et bu l'*abondance* du collège avec lui pendant si longtemps, de me retrouver à la même table et de choquer, sur la terre louisianaise, nos verres pleins d'un généreux vin de France.

Notre dîner fut des plus gais; l'heure s'envola rapide, tandis que nous nous abandonnions naturellement au plaisir de nous revoir l'un et l'autre. — Au dessert, Anatole de Rouville, toujours affectueux, charmant de verve et d'entrain, fut le premier à me rappeler l'histoire qu'il avait promis de me raconter.

« Je dois t'instruire du motif de ma présence ici, me dit-il en allumant un cigare; je tiens d'autant plus à le faire aujourd'hui, que demain il serait trop tard, car je m'embarquerai dans la journée pour la France! »

— Je t'en félicite, mon cher ami, mais parle vite alors; je suis vraiment impatient d'entendre ton récit.

— M'y voici, cher, mais ne t'esfraye pas si je le fais remonter un peu loin, mon histoire est de l'histoire ancienne; rassure-toi : cependant elle aura au moins le mérite d'être très-courte :

Tu sais maintenant, cher, le chagrin qu'on éprouve à quitter le sol où l'on est né, puisque te voilà aujourd'hui sur la terre de Christophe Colomb, à deux mille cinq cents lieues de ton pays, de ta mère, de ta famille.

Je suis persuadé que le jour du départ est une chose grave dans la vie d'un homme, mais c'est un véritable désespoir dans celle d'un enfant ; c'est au moins l'effet que j'ai éprouvé le jour où j'ai quitté la Guadeloupe pour venir en France faire mes études : j'avais, tu te le rappelles, douze ans alors.

Figure-toi que, pendant les premiers jours du voyage, mes yeux n'abandonnaient pas l'horizon que nous laissons derrière nous ; il me semblait toujours voir les grands mornes et les côtes volcaniques de mon pays, ou bien, la foule pressée sur le rivage, et au milieu d'elle, mes parents, mes amis, m'adressant les signes du dernier adieu. — Ma mère et mon père étaient cependant avec moi sur le pont du navire qui nous emportait, — l'une cherchait par ses tendres caresses à me consoler, l'autre

tre me défendait de pleurer devant tout le monde, prétendant que pleurer est une faiblesse indigne d'un gentilhomme; mais, malgré leurs efforts réunis, j'étais inconsolable, je pleurais de tout mon cœur comme un simple roturier.

Il y avait à bord du navire où j'étais un novice ou apprenti matelot, de dix-sept à dix-huit ans, dont le regard, bon et compatissant, me suivait partout avec une sorte de bienveillante sollicitude. — Chaque fois que j'allais m'asseoir dans quelque coin pour pleurer à mon aise, Célestin, c'était son nom, arrivait bien vite de mon côté, et, sous prétexte de fauberder le pont, de fourbir les cuivres, d'enrouler un cordage, tournait, virait sans cesse auprès de moi, avec l'intention évidente de me parler, et finissait par me dire :

« Ce que vous faites n'est pas bien, monsieur Anatole : on ne pleure pas ainsi les uns sans les autres ; — voyons, part à deux ! Dites-moi un peu ce que vous avez à rester ainsi des heures entières, la tête enfoncée dans vos deux mains ? »

Les premières fois qu'il m'adressa cette question, je ne lui répondis rien et me contentai de pleurer plus fort ; — mais, plus tard, je risquai un œil, puis deux ; je vis que ce garçon prenait véritablement intérêt à moi et cherchait à me distraire de ma douleur ; je lui dis alors assez bêtement :

« Célestin, au lieu de me plaisanter, vous feriez beaucoup mieux de me plaindre.

— Je le veux bien, reprit-il vivement; dites-moi seulement ce qui vous afflige, et, si vous avez sujet d'être aussi chagrin que moi, nous allons pleurer ensemble tout notre sou, et de manière à n'avoir besoin d'autre eau pour laver le pont du navire.

— Vous vous moquez de moi, Célestin, je le vois; vous ne savez donc pas que je quitte mon pays, que je vais en France, à Paris, où l'on va me mettre au collège, j'y resterai des années, pour faire mes études!

— C'est là tout?

— Sans doute; vous trouvez que cela n'est pas assez, qu'il n'y a pas de quoi pleurer?

— Mais non, monsieur, je trouve qu'il y a de quoi rire, au contraire.— Comment! vous êtes ici avec votre père et votre mère, vous êtes passager dc chambre, sur un bon navire, par un beau temps; — vous n'avez pas le mal de mer, vous dormez, vous mangez, tant que cela vous fait plaisir; vous êtes aimé, caressé, choyé par vos parents, par le capitaine, par le second, le lieutenant, par tout le monde enfin, et vous vous plaignez? et vous pleurez comme un enfant? mais si vous étiez à ma place, que feriez-vous donc?

— Je n'en sais rien, je ne connais pas vos chagrins, moi, Célestin.

— Eh bien ! monsieur Anatole, je vais vous les dire : cela servira au moins à vous faire voir que vous vous plaignez pour peu de chose. — Écoutez-moi :

« Il y a deux ans seulement que je navigue ; avant, j'étais à Étretat, auprès de ma mère, restée veuve d'un pauvre pêcheur, avec cinq enfants, tous jeunes ; — mon père, qui a péri pendant la pêche du hareng, par un gros temps, lui avait laissé en tout et pour tout sa part de pêche, sa part de filets, quelques mauvaises hardes et une méchante chaumière, bien meilleure pour loger les chiens que des chrétiens.

« Ma mère, qui ne voulait pas se remarier, a travaillé tant qu'elle a pu, pour nourrir mes frères et mes sœurs ; — moi, j'avais treize ans, j'étais mousse, je partais de temps en temps pour gagner ma vie, je rapportais même quelques pièces de vingt sous à la pauvre femme ; — malgré cela, elle n'a pas pu y tenir long-temps. — Songez donc, quatre enfants tout petits ! ça crie comme des poussins, — et puis ensuite, ça use beaucoup, ça déchire, ça met tout en loques ! Si l'on était toujours en été, comme dans ces pays-ci, ce serait bon, on les laisserait aller tout nus, comme les petits nègres ; mais, hélas ! à Étretat, on ne le peut pas : quand vient l'hiver, il faut les couvrir, autrement ils gèleraient de froid, ces pauvres petits.

« Pour vous en finir, monsieur Anatole, un jour, au

bout de dix-huit mois de veuvage, ma mère s'est trouvée bien malheureuse, oh! bien malheureuse, allez ! il n'y avait plus ni feu ni pain à la maison, plus moyen d'en acheter; elle devait au moins cent écus, à l'un et à l'autre dans le pays, personne ne voulait plus lui faire crédit. — C'était la misère ! quoi, la misère ! Les enfants crevaient de faim; ils se mirent à pleurer, ma mère et moi aussi. — Il faut être de bon compte, nous avions plus sujet de pleurer que vous tout à l'heure; n'est-ce pas, monsieur Anatole ?

« Ah ! mon pauvre Coquerel, qu'elle disait (décédé)
« mon père était un Coquerel, et ma mère, une Ma-
« riette Lefèvre) ; — ah ! mon pauvre Coquerel, qu'est-
« ce donc que nous avons fait au bon Dieu, pour qu'il
« nous abandonne et nous fasse tomber aussi bas que
« cela ? Ah ! mon cher homme, pourquoi nous as-tu
« quittés; comment donc faire pour empêcher tes pau-
« vres petits de mourir de besoin ? »

« Vous pensez, monsieur Anatole, ce que je devais souffrir ! Chaque cri, chaque hélas de ma pauvre mère, m'entraînent dans le cœur comme une pointe d'alène.

« Au moment où elle était dans son plus grand chagrin, voilà que, tout à coup, nous entendons derrière nous une grosse voix, qui dit comme cela à ma mère :

« Dites donc, Mariette, il ne faut pas tant vous
« désoler; — qu'est-ce qu'il vous faut ? du pain ? tenez,

« tenez, voilà de l'argent, envoyez votre gamin en
« acheter chez le boulanger, dites-lui aussi de rap-
« porter de chez le boucher de quoi graisser votre mar-
« mite ; — pendant ce temps-là, nous allons causer
« d'autre chose tous les deux. »

La grosse voix qui était venue interrompre notre douleur était celle d'un matelot d'Étretat, un nommé Prévoteau, débarquant du Havre, de retour de la pêche à la baleine. — Il avait sous le bras un sac, qui pouvait bien contenir une douzaine de cents francs, en pièces de cent sous ; c'était ce qui lui revenait de sa part de pêche.

« Dans les temps, Prévoteau avait fait la cour à ma mère, mais sans avoir pu réussir à lui plaire ; c'était défunt mon père qu'elle lui avait préféré.

« Quinze jours après son retour à Étretat, Prévoteau épousa ma mère, — deux mois plus tard, il nous battait comme plâtre, moi surtout, qu'il ne pouvait souffrir, parce que je ressemblais trop à mon père, disait-il. — J'ai été obligé de me sauver de la maison et de m'engager comme novice, à bord du navire la *Bonne-Mère* ; j'ai choisi exprès celui-là, dans tout le port du Havre, — c'est celui sur lequel nous sommes en ce moment.

« Eh bien, monsieur Anatole, qu'est-ce que vous en dites ? croyez-vous que je n'ai pas sujet et envie de pleurer quelquefois ? mais, voyez-vous, cela ne remé-

dierait à rien, j'aime mieux faire mon ouvrage; — d'ailleurs, je ne suis pas trop mal ici. — Aussitôt mon arrivée au Havre, je cours bien vite à Étretat, embrasser ma brave femme de mère; — je lui porte des culottes, des vareuses pour mes frères, des cotillons pour mes sœurs et aussi quelques pièces de cent sous. — Je lui remets tout cela en cachette; autrement Prévoteau, mon beau-père, prendrait l'argent, vendrait les nippes, boirait tout, et me battrait encore par-dessus le marché.

— Célestin, vous êtes un brave garçon et un excellent fils, lui dis-je alors; — vous m'avez raconté vos chagrins, pour me faire voir en même temps que les miens ne sont rien en comparaison; — je vous en remercie, c'est une leçon dont je profiterai; dorénavant, je ne me plaindrai qu'après m'être assuré qu'il n'y a pas à mes côtés des gens plus à plaindre que moi. »

A partir de ce jour, mon cher camarade, je ne pleurerai plus autant mon pays, et je me fis assez bien à l'idée de passer quelques années en France.

J'allai bien vite raconter à mon père et à ma mère l'histoire du jeune novice; ils le félicitèrent sur son courage, sa piété filiale, et promirent de lui être utile. — Célestin fut touché des marques d'intérêt que lui donnaient mes parents; il m'en témoigna d'autant plus d'affection que, comme tous les gens de la classe in-

férieure dont le cœur est bien placé, il était très-sensible aux bons procédés qu'on avait pour lui.

Depuis notre départ de la Guadeloupe, le vent nous avait été constamment favorable, et notre voyage paraissait devoir s'accomplir dans les meilleures conditions. « Encore huit jours de temps pareil, disait-on à bord, et nous serons en vue des côtes de France. »

Cette prochaine arrivée, dont chacun se félicitait, rappela au capitaine que la *Bonne-Mère*, en sortant de la Pointe-à-Pitre, avait éprouvé une légère avarie dans un abordage avec un autre navire. Ce n'était rien qu'une simple éraflure au-dessous de la préccinte de tribord; — mais notre capitaine, très-fier de son bâtimennt, très-jaloux de sa réputation de bon marin, de bon manœuvrier, n'aurait jamais consenti à ce que son joli trois-mâts entrât dans le port du Havre avec la cicatrice honteuse qu'il portait à son flanc; aussi songeait-il sans cesse aux moyens de la faire disparaître pendant le reste de notre voyage.

Un jour, en sortant de déjeuner, le capitaine, s'apercevant que la brise était *faite*, que la *Bonne-Mère* marchait sans fatigue, appuyée sur une mer parfaiteme nt calme, trouva le moment opportun pour faire installer en dehors des bastingages un échafaud mobile. Bientôt mon ami Célestin, jeune, alerte, adroit en toutes choses, reçut l'ordre d'y descendre et de s'y asseoir à la ma-

nière des badigeonneurs; puis, le grattoir en main, il se mit à gratter, unir, polir la meurtrissure qui chagrinait si fort le capitaine, afin de pouvoir la faire disparaître complètement ensuite sous une bonne couche de peinture noire.

Tu comprends, cher, que je prenais un grand intérêt à ce travail; appuyé sur le bastingage, je causais avec Célestin, je tâchais même de me rendre utile, soit en lui faisant passer au moyen d'une corde les outils dont il avait besoin, soit en remontant à bord ceux dont il ne se servait plus. — Cela m'occupait et rompait agréablement la monotonie de la vie désœuvrée que je menais à bord.

Le capitaine venait sans cesse de notre côté, et, chaque fois, il pressait Célestin d'achever son travail :

« Dépêchons-nous, garçon, lui disait-il; le vent *frâichit*, la nuit va venir, et, si nous ne finissons pas aujourd'hui, qui sait si le temps nous permettra de continuer demain ? »

En effet, le vent s'élevait insensiblement, les vagues qui venaient se briser contre les flancs du navire augmentaient de force à chaque minute, et mouillaient les jambes pendantes de Célestin, qui n'y faisait guère attention, tant était grande l'ardeur qu'il mettait à son travail.

« Est-ce fini, garçon ? dit une dernière fois le capi-

taine en se penchant vers Célestin; la *Bonne-Mère* n'a-t-elle plus de tache à sa belle robe?

— Oui, capitaine, c'est fait; — voici justement mon dernier coup de pinceau. — M. Anatole peut remonter le pot au noir, je n'en ai plus besoin, » dit le novice.

Je remonte le pot au noir sur le pont, je me baisse pour dénouer la corde qui l'attachait, quand au même instant j'entends un grand cri de détresse : « A moi ! à moi ! disait Célestin.

— Un homme à la mer! » cria de son côté le capitaine, d'une voix qui me glaça d'épouvante. Je me penche aussitôt en dehors du bastingage : Célestin n'était plus là, l'échafaud sur lequel il était assis se balançait dans le vide; — une vague avait emporté le pauvre garçon. — Je regardai à l'arrière, et je vis le novice, déjà loin, se débattant dans le sillage écumeux du navire : « A moi ! à moi ! » criait-il toujours avec désespoir, à mesure qu'il voyait la *Bonne-Mère* s'éloigner rapidement de l'endroit où il était.

Après ces mots sinistres : « Un homme à la mer ! » le capitaine avait ajouté sur le ton du commandement : « Tout le monde sur le pont ! » Alors, et pendant quelques instants, le désordre et la confusion régnèrent à bord; — matelots et passagers, frappés de vertige, courraient sur le pont comme des insensés, ramassant et jetant à la mer la première chose qui leur tombait sous

la main, — bouées, tonneaux, cages à poules, planches, morceaux de bois, tout y passait; — chacun espérait que parmi tant d'objets divers le pauvre Célestin rencontrerait un débris pour se soutenir, en attendant qu'on pût aller à son secours; malheureusement un bâtiment couvert de voiles gonflées par le vent ne s'arrête pas à volonté, comme un cheval.

Dans ces moments suprêmes où la vie d'un homme est en jeu, l'anxiété est si grande parmi les spectateurs de ces scènes d'angoisses, que les secondes leur paraissent des minutes et les minutes de longues heures. — Le capitaine de la *Bonne-Mère*, vieux marin expérimenté et énergique, connaissait mieux que personne le prix du temps en pareil cas.

« Silence partout! » cria-t-il d'une voix forte.

Le désordre cessa, et le silence se fit comme par enchantement.

« Monsieur Ribard, dit-il vivement à son second, prenez deux hommes avec vous, Crette et Bourin, mettez le canot à la mer, et allez recueillir Célestin. »

Le second et les deux hommes désignés s'élançèrent aussitôt à l'arrière, où se trouvait le canot en portemanteau.—Une demi-minute après, ils quittaient le navire et se dirigeaient, à force de rames, vers le naufragé.

« A présent, garçons, à la besogne ! dit le capitaine à ceux de son équipage restés à bord; — nous ne som-

mes plus que neuf ici, il faut travailler comme si nous étions douze. — Les passagers vous donneront la main, au besoin.

-- Oui, oui, certainement, crièrent ceux-ci.

— Silence donc, silence partout! dit-il encore. » Puis, remplaçant à la barre du gouvernail le timonnier qui s'y trouvait, le capitaine gouverna lui-même son navire, commandant en même temps la manœuvre pour l'orienter, *vent dessus, vent dedans*, et le mettre en *panne*, c'est-à-dire l'arrêter.

Matelots et passagers réunirent alors leurs efforts, à l'envi les uns des autres, car chacun était désireux de contribuer au salut de ce pauvre Célestin, que tout le monde aimait à bord.

Tu as assez navigué, cher, pour avoir une idée de cette manœuvre hardie, où il faut que la moitié de la voilure du navire obéisse à l'impulsion du vent, et que l'autre moitié y résiste, de façon à produire deux forces égales qui se neutralisent, et obligent le navire à rester stationnaire sur la mer.

Aussitôt après la réussite de la manœuvre dont je te parle, et dès que le navire fut en panne, le capitaine remit la barre au timonnier et regarda, à l'aide de sa longue-vue, du côté où devait se trouver son monde, mais, l'obscurité était déjà trop grande, pour qu'il pût s'assurer de quelque chose de positif, il estimait que,

vu la marche du navire depuis l'accident, nous devions nous trouver à trois ou quatre milles, à peu près, de l'endroit où Célestin était tombé à la mer. — Le capitaine fit alors hisser un fanal à la corne d'artimon, afin d'indiquer à nos gens la présence de la *Bonne-Mère*; et, ne pouvant faire davantage, nous attendîmes leur retour.

Je ne peux te dire, cher, ce que notre attente eut de pénible, nous étions là, une trentaine, sur le pont d'un navire immobile sur l'Océan, à quatre cents lieues de toute terre, — trente personnes, observant le silence le plus profond, mais dont les cœurs cependant, battaient à l'unisson, car nous avions tous la même pensée, la même crainte, la même espérance, j'en suis certain, — c'était atroce, vois-tu bien, jamais je n'ai autant souffert de ma vie.

Au bout d'une demi-heure, le capitaine rompit enfin le silence et dit à haute voix :

« Veillez, garçons ! voici le canot. »

Moi et beaucoup d'autres, n'avions entendu aucun bruit sur la vaste mer, cependant, ces paroles nous firent un bien extrême, nous étions convaincus que le vieux marin avait l'oreille trop exercée pour s'être trompé.

Quelques secondes s'écoulèrent encore :

« Ohé du canot ! » dit-il dans son porte-voix.

Personne ne répondit à cet appel.

« Je les entends pourtant, poursuivit le capitaine, mais eux ne m'entendent pas, le vent est tout à fait contraire.

— Ohé du canot ! répéta-t-il après une minute de silence.

— Ohé du navire ! répondit la voix bien connue du second, M. Ribard.

— Avez-vous Célestin ?

— Oui, il est sauvé ! dirent plusieurs voix venant du canot. »

A ces mots, arrivés distinctement aux oreilles de ceux qui étaient à bord, une acclamation générale accueillit les braves marins, qui venaient de se dévouer pour sauver notre ami; et, presque aussitôt, le canot accosta la *Bonne-Mère*.

M. Ribard, avait trouvé Célestin à cheval et cramponné sur une cage à poules, flottant au milieu d'autres épaves, lancées du navire à la mer. — Le pauvre jeune homme avait les traits bouleversés, les yeux égarés par la terreur et faisait pitié à voir. — La commotion terrible qu'il avait éprouvée, faisait craindre pour sa raison et lui ôtait même l'usage de la parole. — On s'empressa autour de lui, il fut réchauffé, frictionné, puis, couché dans son hamac et enveloppé dans de bonnes couvertures de laine, dans le but d'opérer une

réaction salutaire; mais la fièvre se déclara avec une telle violence, que Célestin eut le délire et battit la campagne toute la nuit.

Le matin, le sachant plus calme, je descendis auprès de lui, avec mon père :

« C'est bien de la bonté de votre part, messieurs, d'être venus voir un pauvre matelot, nous dit-il. — Je suis bien malade, allez, je sens que je n'en reviendrai pas.

— Taisez-vous, Célestin, ne dites pas ces choses-là, interrompit mon père, cela ne sera rien, il vous faut seulement un peu de repos, chassez vos vilaines idées, restez tranquille, et je réponds que demain vous serez debout.

— Oh ! non, monsieur, je suis bien plus malade que vous ne croyez, j'ai eu les sens tournés, voyez-vous; d'ailleurs, ma mère m'est apparue, elle m'a éclairé sur mon sort.

— Que voulez-vous dire ? que nous racontez-vous-là, Célestin ?

— N'ayez pas peur, monsieur, je suis dans mon bon sens, je dis que, pendant que j'étais là-bas tout seul, regardant dans la nuit qui m'entourait, si l'on ne venait pas à mon secours, j'ai aperçu droit devant moi, une lumière brillante, qui courait sur la vague et se dirigeait rapidement de mon côté. — J'ai cru d'abord que c'était le canot du navire, envoyé à ma recherche,

j'ai crié à l'aide de toutes mes forces, — personne ne m'a répondu.

— C'était, sans doute, le sillon phosphorescent de quelque dorade, de quelque requin, nageant à fleur d'eau ?

— Non, monsieur, je ne pouvais pas confondre le passage d'une dorade avec ce que j'ai vu comme je vous vois. — La lumière avançait toujours dans ma direction, je ne me rendais pas compte de loin, de ce que cela pouvait être, mais quand elle a été tout proche, j'ai vu, marchant sur la mer, une femme, tenant un gros cierge à la main. — J'ai regardé cette femme avec attention, c'était ma mère ! oui monsieur Anatole, ma mère, tout en pleurs ! elle s'est penchée vers moi et m'a dit, en me donnant un bon baiser :

« Adieu, mon pauvre enfant ! adieu ! va m'attendre au ciel. »

— Cela n'est pas possible, Célestin, interrompit vivement mon père ; vous avez été le jouet d'un rêve, d'une hallucination, pas autre chose.

— Pardonnez-moi, monsieur de Rouville, j'ai vu ma mère, j'ai senti son haleine sur mon visage, son baiser sur mon front, j'ai entendu et reconnu sa voix, si douce et si triste. — Cette nuit encore, elle est venue près de moi, ici même ; elle s'est penchée sur mon hamac, et m'a dit comme hier, à l'oreille : « Adieu, mon pauvre enfant, adieu ! va m'attendre au ciel ! »

— Remettez-vous, Célestin, lui dis-je à mon tour, nous ne vous abandonnerons pas, nous vous soignerons, mais chassez ces tristes idées, songez plutôt à vous rétablir, pour pouvoir aller embrasser votre bonne mère, à votre arrivée au Havre.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Anatole, mais je ne le peux pas, c'est plus fort que moi, — non, je ne le peux pas. »

Huit jours après, nous entrions dans le port du Havre, avec la marée du matin.

La maladie du novice avait empiré, elle avait pris un tel caractère, que, de suite, en arrivant, le capitaine envoya chercher un médecin et fit partir un express pour Étretat, afin de prévenir la mère de Célestin, de la situation dangereuse de son fils.

Le docteur trouva le malade dans un état tellement désespéré, qu'il ne jugea pas à propos de le faire transporter à l'hôpital, ni même de lui ordonner aucun remède.

« Dans le principe, dit-il, et aussitôt après l'accident survenu à ce jeune homme, on aurait pu combattre avec succès les effets de la commotion qu'il a éprouvée. — Aujourd'hui, il est trop tard, la congestion cérébrale est arrivée à sa dernière période, l'agonie est commencée, il n'y a plus rien à faire, qu'à laisser ce garçon mourir tranquillement. »

Dans la soirée, une femme de quarante ans environ, portant le costume des paysannes des côtes de Normandie, se présenta à bord du navire, sur lequel je me trouvais encore avec mes parents.

« Où donc est-il, mon Célestin ? dit-elle d'une voix inquiète et agitée, en s'adressant à un matelot de quart sur le pont, — où donc est-il ? je veux le voir.

— Pauvre chère femme, lui répondit assez brusquement cet homme, vous arrivez trop tard, il est parti.

— Comment, trop tard ? comment, parti ? et où cela ?

— Il est parti pour un long voyage, il est parti pour toujours.

— Ah ! bonne sainte Vierge ! vous n'avez donc pas entendu ma prière ? ou vous n'avez pas eu pitié de moi, puisque vous avez laissé mourir le brave enfant qui était mon orgueil, mon soutien et ma consolation sur la terre ?

— Dieu l'a rappelé à lui, madame, lui dit alors ma mère, que le bruit de cette triste conversation avait amenée de ce côté ; mais nous ne vous abandonnerons pas, nous pleurerons avec vous, nous vous aiderons, madame, jusqu'à ce que les frères et sœurs de Célestin, soient en âge de le remplacer et de vous aider à leur tour.

— Merci, madame, merci, dit en sanglotant cette

mère affligée, — vous êtes bien bonne, bien humaine ; mais si vous ne pouvez me rendre mon Célestin, tout est inutile, voyez-vous, je n'aurai plus besoin de rien, ni de l'aide de personne. — Avant huit jours, je serai morte !

— Je comprends et je partage votre douleur, croyez-le bien...

— Vous comprenez, dites-vous ? madame; vous êtes donc mère aussi ?

— Oui, certainement, pauvre chère femme, — je suis mère, tenez, voici mon fils ! il aimait bien votre Célestin ; ils ont passé ensemble bien des heures pendant la traversée que nous venons de faire.

— Il aimait mon enfant ? dit-elle vivement en s'approchant de moi ; puis, me regardant fixement, elle reprit tout attendrie, — oui, il l'aimait, j'en suis sûre, car il pleure ! » Alors, cette brave femme me serra contre son cœur, dans un mouvement convulsif, et m'embrassant avec transport :

« Vous m'excusez, n'est-ce pas, madame ? dit-elle à ma mère.

— Ne vous ai-je pas dit que je partageais votre chagrin ? reprit madame de Rouville, qui s'exaltait elle-même à chaque explosion de cette douleur, si vraie, si naturelle.

— Merci, madame, de compatir à ma peine ; merci

d'avoir pitié d'une pauvre créature comme moi. — Oh oui, je le sens, vous me pardonnez, car dans ces moments-là, il n'y a plus ni femme, ni dame ; il n'y a plus que deux mères, qui se comprennent et se consolent, en pleurant ensemble. »

A ces derniers mots, sortis du cœur, madame de Rouville attira dans ses bras la mère du jeune matelot d'Étretat, et la tint longtemps embrassée.

Quand elles furent un peu remises, l'une et l'autre, de l'émotion que leur avait causée cette douce étreinte, la mère de Célestin dit tristement :

« Depuis quinze jours, j'avais comme un pressentiment du malheur qui m'est arrivé, madame, j'étais tourmentée, plus que d'habitude, de l'absence de mon enfant, il me semblait en retard, je le voyais nuit et jour en perdition ; enfin, il y a juste neuf jours aujourd'hui, ne pouvant plus y tenir, je suis allée à Fécamp, chez le commissaire de la marine, pour avoir des nouvelles de Célestin ; puis, avant de revenir à Étretat, je suis montée à la chapelle de la falaise, où j'ai porté un cierge et fait dire une prière à Notre-Dame de Bon-Secours, protectrice des marins.

— Il y a neuf jours de cela, dites-vous ?

— Oui, madame, neuf jours juste, ce soir.

— Pauvre mère ! c'est ce soir-là même que Célestin est tombé à la mer, à plus de quatre cents lieues d'ici,

— c'est ce soir-là, que perdu et flottant à l'aventure, sur une épave à laquelle il s'était accroché, il vous a vue, le pauvre enfant, il vous a vue courir sur les eaux, un cierge à la main et venant à son secours.

— Ah ! sainte Vierge ! ce cher ami m'appelait à son aide, au moment même où je vous priais de le préserver de tout danger. .

— Hélas ! oui, et la très-sainte Vierge n'a exaucé qu'une partie de votre prière ; elle a permis seulement aux matelots envoyés à sa recherche, de le ramener à bord du navire, mais voilà tout. — Célestin avait été frappé de terreur, il sentait sa fin prochaine, et son idée fixe était qu'il devait mourir sans vous avoir revue.

— Mais je le reverrai, moi, interrompit la mère du novice, il est ici, à bord, n'est-ce pas ?

— Oui, puisque c'est seulement quelques heures après notre arrivée, qu'il a rendu le dernier soupir. — Je vais vous conduire près de lui, mais attendez encore un moment, remettez-vous un peu.

— Oh ! je suis calme et forte, madame, d'ailleurs, on n'a pas le droit de m'empêcher de voir mon enfant.

— La mer, voyez-vous, n'a guère l'habitude de nous rendre le corps de ceux que nous aimons, c'est une faveur qu'elle m'a faite, cette fois-ci, j'en veux profiter. O par pitié, madame, menez-moi de suite auprès de mon pauvre Célestin. »

Ma mère, mon père et moi, conduisîmes cette vail-lante femme, dans l'endroit où se trouvait son fils, — elle s'avança vers lui d'un pas assuré, s'agenouilla, fit une courte prière, puis, prenant l'un des cierges qui brûlaient auprès du corps de Célestin, elle s'en approcha davantage, considéra quelques instants cette tête si chère, et se penchant doucement, elle déposa au front de son fils, un saint et dernier baiser en disant :

« Adieu, mon pauvre enfant, adieu ! va m'attendre au ciel. »

— Ainsi s'est accompli de point en point la vision, que le novice du navire la *Bonne-Mère*, avait eue au milieu des flots de l'Océan, dit M. de Rouville en terminant.

— Cette vision est vraiment extraordinaire, dis-je à Anatole, mais ton histoire est bien triste, mon ami, et la douleur de cette femme, m'a singulièrement ému.

— Cela ne m'étonne pas, cher, ton cœur te fera toujours compatir aux malheurs des autres, il ne t'a pas trompé à l'égard de la mère de Célestin, car cette bonne et excellente femme a souffert toute sa vie. »

Ma famille et moi, ne l'avons jamais négligée, et depuis mon retour à la Guadeloupe, nous avons toujours été en correspondance avec Mariette Lefèvre, (c'est le nom qu'elle préfère signer). Dernièrement encore, elle nous a écrit pour nous apprendre le départ de son second fils, pour la Nouvelle-Orléans, où il a

déserté son navire, — ce garçon avait été forcé d'abandonner Étretat, pour se soustraire aux mauvais traitements et aux brutalités de Prévoteau, le second mari de sa mère. — La brave femme nous a appris en même temps, que le navire sur lequel cet homme était parti, de son côté, pour la pêche de la morue, avait péri corps et biens sur le banc de Terre-Neuve.

« Je ne dois pas me réjouir de cette mort, nous disait Mariette, dans la crainte d'offenser Dieu, — cependant, ajouta-t-elle, puisque la volonté du Tout-Puissant a été de faire mourir l'homme, qui m'a rendue si malheureuse, je dois désirer le retour de mon enfant ; tâchez, monsieur Anatole, d'avoir de ses nouvelles, et faites-lui dire que maintenant, qu'il est le chef de la famille, il faut qu'il revienne bien vite, pour être le soutien de ses frères et sœurs et consoler sa pauvre vieille mère. »

Tu comprends, cher, que je n'ai pas dû regarder à quelques centaines de lieues pour rendre service à la bonne Mariette ; j'ai fait plus qu'elle ne me demandait en venant moi-même à la Nouvelle-Orléans, mais j'en ai été récompensé, car, j'ai été assez heureux, après deux jours de recherches seulement, pour rencontrer le frère de Célestin, je l'emmène avec moi en France, où sa mère ne comptait pas le voir arriver si tôt ; elle est cadable d'en mourir de joie et de bonheur.

Ici se termine l'histoire que m'a racontée autrefois Anatole de Rouville, il me pardonnera, j'en suis certain, de m'en être souvenu, et de la publier sans sa permission.

FIN D'UNE VISION EN MER

PATRICK TÊTE-DURE

Patrick Tête-Dure était un nègre doué d'un grand nombre d'avantages physiques. D'abord, ce nègre n'était pas noir, mais couleur marron bon teint; sa peau était si luisante, qu'on l'aurait crue enduite d'un vernis anglais à toute épreuve.

Patrick, grand, maigre, efflanqué, possédait, malgré cela, une vigueur peu commune; pour en être convaincu il suffisait de jeter un coup d'œil sur ses pieds, longs et larges, comme deux pelles à enfourner des pains de quatre livres, et sur ses superbes mains, deux raquettes à jouer à la paume. Sa tête avait quelque chose de particulier, d'extraordinaire même; mais nous n'en parlerons pas davantage pour le moment;

le lecteur jugera, par ce qui va suivre, si Patrick méritait le surnom de Tête-Dure.

Son visage, également marron, était fendu par une énorme bouche, à bourrelets violacés, ornée de trois douzaines au moins, de dents blanches et aiguës, comme celles d'un caïman et enchaînées dans des gencives roses, qu'auraient enviées les plus jolies femmes; ses yeux indiquaient la malice, la fourberie et la dissimulation, d'autant mieux, qu'ils étaient cachés par ses cheveux abondants, espèce de toison jaune, sale et laineuse, dans laquelle ils faisaient l'effet de deux charbons ardents dans une botte de bruyère sèche.

Un nègre charpenté et bâti comme Patrick, vaut de quinze cents à deux mille piastres (sept mille cinq cents à dix mille francs) à l'encan de la Bourse, à la Nouvelle-Orléans, surtout quand il possède quelques talents, et Patrick en avait, Dieu merci, mais il ne manquait pas de défauts non plus.

Au moment où nous l'avons connu, ce nègre appartenait à un boucher mulâtre, qui lui avait inculqué toutes les connaissances théoriques et pratiques de son métier, au moyen de nombreux coups de fouet, calculés de façon à développer simultanément, son activité et son intelligence.

Patrick savait parfaitement tuer un bœuf, en lui logeant, au bon endroit, une balle de plomb dans la tête

(c'est la manière d'assommer les bœufs à la Louisiane). Il savait aussi saigner et *dépiauter* l'animal, sans trop en gâter le cuir; puis, au moyen de la hache, de l'é-*gohine* et du coutelas, débiter la viande aussi malpropre-
ment que pas un de ses confrères, mais beaucoup plus vite. — Son maître était enchanté de son travail, il songeait même à prendre la résolution de lui promettre sa liberté dans un avenir très-éloigné, lorsqu'il se vit obligé de se défaire de Patrick, au plus vite, pour sortir d'une mauvaise affaire que ce brigand lui avait suscitée.

Le boucher mulâtre avait chez lui plusieurs autres nègres, qu'il louait de divers particuliers de la ville, comme on loue un cheval, un âne, pour les besoins de son travail. Un jour, Patrick se prit de querelle avec l'un d'eux; des gros mots on en vint aux coups; Patrick appuie son poing formidable sur la tête de son adversaire: celui-ci recule, étend les bras, chancelle et tombe. — On s'empresse autour de lui, il était mort! Patrick lui avait, du premier coup, défoncé le crâne!

Naturellement, c'était au maître de Patrick à payer le dégât; n'ayant pas d'argent comptant à donner, il offrit le bourreau pour la victime: le nègre vivant pour le nègre mort; le propriétaire du défunt accepta la transaction avec plaisir, car il espérait bien gagner au change.

Le nouveau maître de Patrick, était loueur de voi-

tures. En arrivant chez lui, il interrogea ainsi le meurtrier, dont il venait de faire acquisition :

« Sais-tu conduire les chevaux ?

— Oui, mon maître.

— Sais-tu parler anglais ?

— Yes, master.

— Sais-tu parler espagnol ?

— Se, señor.

— Bien, très-bien ; pourtant, mon garçon, si tu n'étais pas certain de ce que tu dis, il vaudrait mieux me l'avouer de suite, je ne t'en voudrais pas pour cela ; je te donnerais même des leçons, et avec douze coups de fouet seulement, pas davantage, tous les matins pendant un mois, tu connaîtraitas ton service à fond.

— Pas besoin, mon maître.

— Fais attention ; il vaudrait mieux prendre tes précautions, parce qu'à chaque sottise que tu feras, à partir d'aujourd'hui, tu recevras vingt-cinq coups de fouet, je t'en avertis.

— Moè, pas peur, reprit le nègre. »

En effet, les précautions étaient inutiles avec Patrick ; ainsi que presque tous les nègres louisianais, il avait l'habitude des chevaux et parlait les trois langues, comme un nègre à la vérité, mais comme beaucoup d'Européens sont incapables de le faire.

Au bout de quelques jours, son maître lui confia une

voiture (carriage), et l'ex-garçon boucher fut ainsi transformé en coachman.

Le gaillard était loin d'être maladroit dans sa nouvelle profession. Toute la ville de la New-Orléans a connu Patrick, le cocher; les promeneurs, les amoureux, les duellistes surtout, n'en voulaient jamais prendre un autre; Patrick était constamment sur le chemin des *Coquilles*, qui conduit au lac Pont-Chartrain, où se terminent ordinairement les parties fines et les parties d'honneur qui n'ont pas de suites tragiques: c'est là qu'on plume les pigeons et les canards; c'est le lieu préféré de ceux qui aiment mieux manger un court-bouillon au piment et voir couler le vin de France, que de manger trois pouces d'acier anglais et voir couler du sang.

Patrick gagnait gros à son nouveau métier; il avait bien quelques envieux parmi ses camarades, mais personne n'osait l'attaquer ouvertement, car l'ex-garçon boucher avait des antécédents, qui obligaient les plus mal intentionnés à réfléchir, et, au besoin, Patrick ne se faisait pas faute de les rappeler au respect, en leur disant ces simples mots: *Prends garde, mô va fêler ton viè calebasse!* Chacun, sachant qu'il en avait déjà fêlé une, y mettait de la circonspection, lui souriaît gracieusement et l'appelait « monsieur Patrick » gros comme le bras.

Outre des pourboires grassement payés, Patrick partageait l'argent gagné dans sa journée avec son maître, car le nègre avait la charge de sa nourriture et de son entretien personnel; pourtant, il y retrouvait toujours son compte, cela tenait à sa manière de le régler; elle était si bien combinée, si avantageuse pour lui, qu'on aurait pu le croire initié aux pratiques secrètes de certains gérants de sociétés en commandite de notre belle patrie. Qu'il l'eût appris ou inventé, voici comment Patrick procédait au partage de ses journées :

Tous les matins avant de sortir, et tandis que ses chevaux mangeaient leurs six épis de maïs, c'est l'avoine de ce pays-là, le cocher nègre s'asseyait au pied d'un vieux platane, qui se trouvait dans la cour de l'habitation de son maître; puis, il vidait sa bourse, retournait ses poches, et faisait un tas unique des piastres, demi-piastres, escalins, picaillons, qu'il avait reçus la veille. — Procédant alors au partage égal, non pas de la somme, mais des pièces amoncelées devant lui, il avait le soin de prendre pour sa part les plus grosses, et de réserver les plus petites pour son maître : *Pou mon maître*, disait-il en mettant de côté une demi-piastre; *pou moë*, continuait-il en s'adjuvant une piastre entière; si bien, qu'arrivé à la fin de ce singulier partage, il fourrait dans sa poche les trois quarts de la recette, et s'en allait porter le reste à son maître.

bien aimé; à *mouchè chè* maître, comme il disait en lui parlant.

Ceci est un fait entre mille, de la duplicité des nègres; aussi, quand nous entendons dire que ce sont des êtres dépourvus de raison, incapables de calcul et de discernement, cela nous fait hausser les épaules. — Ne voyez-vous pas, au contraire, que ces gens-là sont nés financiers? Oui, financiers! et nous défions tous les manieurs d'argent, d'en manier avec plus d'intelligence.

Patrick était glorieux de sa personne : il se mettait convenablement, portait des bottes, malgré l'habitude qu'il avait contractée, dès l'enfance, de marcher pieds nus ; Patrick se lavait quelquefois la figure et les mains ; il poussait même la propreté jusqu'à prendre la peine de se moucher, dans un vrai mouchoir, objet dont il avait longtemps ignoré l'usage.

On lui reprochait d'être enclin aux plaisirs de la table. Eh mon Dieu! n'était-il pas bien excusable d'aimer la bonne chère et le vin, quand il chargeait chaque jour dans sa voiture et ramenait en ville des gentlemen ivres morts par suite de leur intempérance? — On n'est pas parfait. Patrick, il faut l'avouer, avait un grand défaut, un défaut capital : il aimait passionnément le beau sexe, et, n'eût été sa couleur marron, il aurait certainement entretenu des danseuses du théâtre; mais,

vu le préjugé, il se contentait d'être le sultan des mulâtres et négresses, habilleuses et coiffeuses employées à ce même théâtre.

Il y aurait de quoi fréter un navire avec les jolis cadeaux qu'il a faits à ces dames, et mettre ce navire à flot avec les rafraîchissements qu'il leur a offerts au temps de sa prospérité. Néanmoins, au milieu de ses plus grandes dissipations, Patrick s'était fait une loi de prélever sur ses intelligents bénéfices une certaine somme qu'il remettait quotidiennement à sa mère, augmentant ainsi le magot, qui devait leur servir à se faire enterrer convenablement, l'un et l'autre, après leur mort. Car un enterrement, le plus beau possible, est le seul souci que les nègres aient de l'avenir. La plupart d'entre eux expliquent cette habitude, si communément répandue, de la manière suivante :

« Tant que nous resterons sur la terre, nous trouverons toujours un maître pour nous vêtir et nous nourrir; nous n'avons donc à nous inquiéter que de ne pas être enterrés comme des chiens, après notre mort. »

Il y a là-dedans autant de raison que de philosophie, peut-être même y verra-t-on une certaine foi dans la vie future.

Un matin que Patrick, assis au pied de son arbre, était en train de régler ses comptes comme à l'ordi-

naire, son maître, averti par quelque traître officieux, survint à pas de loup.

Tandis que Patrick répétait son éternel : *Pou mon maître, pou moë*, le maître, trouvant probablement ses intérêts lésés dans cette circonstance, régla le compte séance tenante, au moyen d'une grêle de coups de baleine, qui tombaient si dru sur les épaules du nègre, que sa peau en fumait. Puis, il l'envoya immédiatement à la geôle de la ville, où, pendant huit jours consécutifs, le gardien régla et apura les comptes arriérés, à raison de vingt-cinq coups de fouet par jour.

Patrick, de retour chez son maître, se vit retirer sa voiture, ses chevaux et son fouet. C'est ainsi que ce coachman infidèle perdit son avenir, et fut dégradé devant tous ses camarades, ce dont il eut une grande honte.

Son maître songea un instant à le vendre ou à l'enoyer en punition sur quelque habitation sucrière, où il aurait été attaché à la glèbe du matin au soir. Heureusement, pour Patrick, que ce maître aimait mieux ses intérêts que sa vengeance, et qu'il calcula que son nègre lui rapporterait plus d'argent, s'il le louait à quelqu'un de la ville. — Patrick resta donc citadin, et le jour même il entra chez le *barkeeper* de la buvette du théâtre, où sa principale occupation était de rincer des verres. Ilélas ! oui, Patrick se vit obligé de rincer les

verres dans lesquels il avait bu et fait boire tant de fois ses folles maîtresses. — Quelle dérision !

Patrick, sous les ordres immédiats d'un Catalan à la voix rude, au geste brutal, n'eût guère le loisir de songer à ses chagrins : il avait bien assez à faire d'écouter son supérieur et de se mettre au courant des détails de sa nouvelle profession.

Quand vint le soir, Patrick eut le pressentiment que quelque chose de triste et de désagréable allait lui arriver. — Déjà les consommateurs arrivaient en foule, parlant haut et gesticulant beaucoup, suivant l'habitude des créoles ; les ordres se multipliaient, le nègre ne savait plus auquel entendre et faisait gaucherie sur gaucherie, lorsque tout à coup la voix ennemie du Catalan résonna à son oreille :

« Patrick, allez porter ces rafraîchissements aux habilleuses du théâtre, de la part de M. Térance.

— De M. Térance ? répéta le nègre d'une voix étranglée.

— Eh parbleu ! oui, de M. Térance ! tu dois le connaître, puisque c'est un cocher, un de tes anciens camarades. »

Comprend-on la douleur de ce pauvre diable, obligé d'aller offrir, de la part de M. Térance, son rival, des gâteaux, des fruits, des rafraîchissements, à des mulâtres, à des négresses gourmandes et incapables, il

le savait, de résister à la séduction d'un verre de limonade, d'orangeade, ou de jackson-punch, offert à propos ? C'était un véritable supplice.

« Eh bien ! partiras-tu ? poursuivit son persécuteur.

— *Tout suite moè va couri, mouchè chè maître*, reprit le nègre de sa voix la plus câline, et en prenant un plateau chargé d'une douzaine de verres et de friandises.

— Mais va donc ! et plus vite que cela, mauvaise négraille ! » ajouta le Catalan impatienté de tant d'hésitation et en lui allongeant un coup de pied au bas des reins.

Les yeux du nègre brillèrent de colère, le sang lui montait à la tête, ses oreilles bourdonnaient ; il se sentait l'envie de sauter à la gorge du Catalan et de l'étrangler comme un poulet. Il n'en fit rien cependant, car la réflexion lui vint que les Catalans ont toujours dans leur poche un long couteau avec lequel ils trouent quelquefois la peau des nègres... et même celle des blancs !

— Patrick partit donc pleurant de rage, et le corps agité d'un tremblement nerveux qui, se communiquant au plateau qu'il tenait à la main, faisait s'entre-chiquer les verres qui rendaient des sons d'harmonica.

En arrivant sur le théâtre, le nègre se trouva nez à nez avec mademoiselle Zabetli, la belle mulâtresse qu'il avait tant aimée. Elle fit semblant de ne pas le reconnaître, et, prenant des airs de princesse de théâtre, la coquine dit très-haut :

« Ah ! voici les rafraîchissements que nous a promis M. Térance. Par ici, mon ami, suivez-moi ; vous les déposerez dans notre loge, où ces dames sont réunies. »

Patrick, surpris de tant d'effronterie et ne trouvant pas un mot à dire, entra dans la loge, déposa son plateau sur la table qui s'y trouvait ; et comme il restait là, honteux et penaud, son infidèle lui dit froidement :

« C'est bien, mon garçon, laissez-nous. Vous remercierez M. Térance de notre part ; allez, mon ami ; vous reviendrez plus tard chercher votre plateau et vos verres.

— Oui, Zabeth, répondit Patrick ahuri.

— Comment, Zabeth ! reprit l'autre ; à qui croyez-vous donc parler, mon garçon ? je ne vous connais pas.

— Ah ! mon Dieu ! dit Patrick, vous ne m'aimez donc plus, Zabeth ? *To plus l'aimé moë, chère ?* répétait-il en patois créole.

— Vous vous trompez sans doute ? je vous répète que je ne vous connais pas. »

Le nègre poussa un soupir capable d'attendrir une pierre ; et Mary, l'une des négresses de la société, voulant le torturer un peu plus :

« Comment, Zabeth, lui dit-elle, tu ne reconnais pas Patrick, tu sais, ce nègre qu'on a envoyé de siurement

à la geôle, où il a été fouetté pendant huit jours, pour avoir volé son maître?

— En ce cas, dit Zabeth, il faut prévenir le concierge du théâtre, de ne plus laisser monter ce voleur ici...»

Patrick ne put résister plus longtemps à cette torture morale, il partit comme un fou, et, en arrivant à la buvette, il aurait certainement fait quelque malheur, si le Catalan l'avait de nouveau maltraité; mais cet homme, fort affairé pour le moment, ne lui dit pas autre chose que ces mots : « Patrick! rincez vite des verres! » N'ayant aucun prétexte pour se fâcher et battre quelqu'un, le nègre, tournant sa fureur contre lui-même, saisit un verre de chaque main et s'en frappa la tête... On entendit deux coups secs : — Toc, toc..., et les deux verres volèrent en éclats, comme s'ils eussent été cognés contre un boulet de quarante-huit. Patrick, étonné lui-même du coup qu'il venait de faire, et resté les bras étendus, avec un débris de verre dans chaque main, avec la mine si désespérée, si drôle et si comique, que tous les assistants, y compris le Catalan, se mirent à rire.

« Patrick, lui dit quelqu'un, je payerai les verres cassés, et je te donnerai une piastre pour toi, si tu veux recommencer. »

Cette agréable proposition suffit pour changer le

cours des idées du nègre et faire diversion à ses chagrins ; sa colère se calma, comme se calme la douleur d'un enfant, auquel on montre un jouet. — Quoiqu'il ne fût pas certain de réussir à faire ce qu'on lui demandait, il prit sans hésiter deux autres verres et s'en frappa résolument le crâne. — On entendit distinctement les deux toc, toc..., et, comme la première fois, les verres furent brisés en plusieurs morceaux.

C'était merveilleux ! On crut d'abord à quelque supercherie subtile, on imagina que le nègre cachait dans ses cheveux épais un corps dur, une plaque de métal, mais vérification faite, il se trouva qu'il n'y avait dans tout cela, rien que le cuir laineux de sa tête, recouvrant un crâne d'une épaisseur et d'une dureté extraordinaires voilà tout.

« Tiens, Patrick, voici la piastre que je t'ai promise, dit la personne qui avait provoqué cette seconde expérience ; tu peux te vanter, mon garçon, d'avoir un joli petit talent de société, et désormais, on t'appellera Patrick Tête-Dure. »

Ceux qui ont été à la Nouvelle-Orléans il y a dix ans ont vu ou pu voir le nègre dont nous parlons : il est resté longtemps employé à la buvette du théâtre, où, moyennant une pièce de vingt-cinq sous et même d'un escalin, il cassait sur sa tête autant de verres qu'on voulait bien en payer, et aussi facilement que l'homme

qu'on rencontre sur les quais de Paris, casse des pierres de silex avec son poing.

Patrick n'en resta pas là, il apprit et exécuta en outre plusieurs tours, dont sa tête dure faisait toujours les frais ; l'exercice journalier de ses petits talents lui rapportait beaucoup d'argent, dont il n'avait aucun compte à rendre à son maître, ce qui lui permettait d'aimer sans obstacle le beau sexe noir, et d'augmenter en même temps le pécule destiné à son enterrement. — A cet égard pourtant, son existence était troublée par la confidence qu'on lui avait sottement faite, que les médecins de la ville attendaient sa mort avec impatience, pour pouvoir lui ouvrir et lui visiter le crâne, dont la conformation phénoménale devait être d'un examen fort intéressant pour eux.

Patrick avait fini par prendre son parti des contrariétés posthumes dont on le menaçait, il vivait très-heureux même, lorsqu'un accident qui faillit lui coûter la vie, détruisit du même coup son bonheur présent et ses rêves d'avenir ; voici le fait :

Un jour, un riche créole de la ville passe à cheval devant la buvette du théâtre, où se trouvaient quelques-uns de ses amis ; ceux-ci l'appellent, le prient de descendre de cheval et de rester un instant avec eux. Le créole jette les rênes de sa monture à Patrick en lui disant :

« Va, mon nègre, reconduire mon cheval à la maison; ne le monte pas surtout, c'est un coureur très-ombrageux.

— *Non, mouchè chè maître.* »

Patrick s'éloigna d'abord tranquillement en tenant le cheval par la bride, mais il n'eut pas plutôt tourné l'angle de la rue, que le nègre se rappelant son ancien métier, et d'ailleurs, excité par la défense qu'on venait de lui faire, fut pris d'une envie démesurée d'essayer l'animal qui marchait derrière lui. — N'y pouvant plus tenir, il saute sur le cheval, qui reste un instant immobile, surpris et indigné, sans doute, de se voir monté sans façon par un misérable esclave.

« Ah! tu ne veux pas marcher! » dit le nègre en ramassant les rênes et lui faisant sentir les talons.

L'animal répond à cette invitation par deux courbettes et un écart de côté.

« *Han! han! to voulé faire ton sotte?* attends, attends... » Et vlan! un coup de cravache.

Le cheval se cabre, et retombe en faisant un saut de mouton, qui devait envoyer Patrick à dix pieds pardessus sa tête. — Mais Patrick est collé à ses flancs et rivé sur la selle.

« *Han! han! to fais l'insolent!* » Et vlan! deux coups de cravache.

Le cheval bondit comme un chevreuil et part comme

un trait. — Le nègre l'excite du geste et de la voix ; au bruit rapide qu'ils font l'un et l'autre, les passants se sauvent ; les enfants crient, les voisins se mettent aux fenêtres et sur les portes ; toute la rue d'Orléans est en l'air. — Le cheval, devenu fou, franchit la première barrière de la place des Pendus, traverse cette place, franchit la seconde barrière, et, toujours excité par la voix du nègre, se précipite contre les murs de la prison Neuve. — On accourt de tous côtés à leur secours, et l'on trouve le cheval gisant d'un côté et le cavalier de l'autre.

On s'empresse autour de Patrick, on lui jette de l'eau à la figure, on le saigne ; bref, il finit par ouvrir les yeux.

« Malheureux ! chien de nègre ! sais-tu bien que mon cheval est mort, et que tu es cause qu'il s'est brisé la tête contre les murs de la prison ? » lui dit le sportsman créole.

Patrick laissa échapper un sourire de satisfaction et répondit d'une voix mourante, mais en bon français :

« J'étais sûr que ce cheval-là avait sa tête moins dure que la mienne. »

Au bout d'un mois, Patrick était tout à fait remis de sa chute ; mais son maître, ne voulant pas rester plus longtemps propriétaire de ce nègre vicieux, libertin et indélicat, le vendit à M. Barnum, le grand exhibiteur

d'étoiles et de phénomènes, lors d'un séjour qu'il fit à la Nouvelle-Orléans. — Depuis lors, Patrick est resté attaché à la personne de M. Barnum, en qualité de valet de chambre.

FIN DE PATRICK TÊTE-DURE

JACQUES DESNOEUDS

Il y a quelques années, je me promenais avec un de mes amis au cours la Reine, dans les parages occupés alors par le Diorama, remplacé aujourd'hui par les jardins, les massifs de verdure et de fleurs, qui ont changé complètement l'aspect du carré Marigny et de toute cette portion des Champs-Élysées.

Nous causions, le cigare à la bouche, nous arrêtant et nous intéressant, en véritables flâneurs, au jeu de balle de jeunes collégiens, et en dernier lieu à la partie de boules qui se jouait tout à côté, entre de vieux débris de bourgeois, mêlés d'invalides. Le cercle de gens graves qui entourait ces joueurs, avait quelque chose d'imposant; on s'apercevait de suite que c'étaient des

juges experts et éclairés. Nous nous placâmes, mon ami et moi, modestement à côté de cet aréopage, nous efforçant de prendre une physionomie convenable et de circonstance.

Nous étions là depuis quelques instants, lorsque tout à coup une douzaine de collégiens firent irruption au beau milieu du jeu de boules, poursuivant à grands cris un jeune gamin de dix ou douze ans, qui se faufilait, prestement, parmi la foule des curieux et des joueurs.

La confusion et la mauvaise humeur étaient extrêmes parmi les amateurs de jeu de boules, dérangés juste au moment d'un coup contesté et sans doute très-intéressant. Quelques mauvais compliments, quelques bourrades accueillirent les collégiens, qui n'en continuèrent pas moins leur poursuite et leurs cris :

« Arrêtez-le, c'est un voleur ! un petit filou ! il nous a volé une de nos balles, il l'a mise dans la poche de sa blouse ; il faut le faire prendre par un sergent de ville. »

Le gamin, cause de ce désordre, fut enfin arrêté, pris au collet par deux des collégiens et bien vite assailli par toute la bande, parmi laquelle l'un des plus acharnés criait de nouveau : « C'est un petit voleur ! il faut le conduire au corps de garde ! il faut être *sans pitié* pour lui.

— Ne prononcez jamais ce vilain mot, mon enfant, il porte malheur, dit en s'avançant un invalide, qui prit sous sa protection le petit voleur de balle. Croyez-moi, ajouta-t-il, il faut avoir au contrair^e de la *pitié* pour tout le monde ; on peut en avoir besoin pour soi-même quelque jour. Quel est celui d'entre vous qui n'a jamais chippé une balle ? Je ne veux pas dire que cela soit bien, de prendre un objet qui ne vous appartient pas ; mais il faut être indulgent ; tenez, la voici votre balle, cet enfant vous la rend ; mais laissez-le rentrer tranquillement chez ses parents, il est assez puni de sa mauvaise action, par la honte que vous venez de lui faire. »

Nous nous serions bien gardés d'interrompre l'invalide, dont les paroles étaient aussi bonnes que ses intentions ; nous nous contentâmes de l'écouter et de prendre son signalement.

C'était un homme de haute taille, se tenant encore très-droit, malgré les soixante ans qu'il paraissait avoir ; son visage, animé par deux yeux fort vifs, était traversé d'une longue balafre, illustré d'une épaisse moustache grise et d'un nez efflorescent, de belle couleur pourpre. L'ensemble de sa physiognomie avait quelque chose de franc, de loyal, d'un peu crâne même, par suite de la pose inclinée de sa casquette militaire. Son bras gauche était absent, mais son bras droit était armé d'une canne en très-bon état, qui devait lui ser-

vir de défense plutôt que de soutien, car ce vieux soldat paraissait avoir une paire de jambes solides. Bref, l'homme que nous avions devant nous était un de ces invalides qui valent souvent mieux que certains hommes au complet.

Aussitôt qu'il eut plaidé la cause du gamin qu'il protégeait, il lui tira l'oreille et l'acquitta avec ces simples mots : « File vite ! » Puis, personne n'en appelant de ce jugement et chacun reprenant sa partie interrompue, l'invalide retourna s'asseoir à trois pas de là, sur le banc d'où il s'était levé tout à l'heure.

La tenue sévère, le sang-froid, le bon sens de cet homme nous avaient frappés ; nous nous approchâmes de lui sans affectation, et comme il levait vers nous ses regards et paraissait inquiet de notre démarche, mon ami lui adressa de suite la parole :

« Vous avez, mon brave, une façon très-nette de trancher les difficultés, je vous en fais mon sincère compliment.

— Oh ! messieurs, il n'y a pas grand mérite à ce que j'ai fait ; j'ai pensé qu'il était inutile de laisser arrêter cet enfant et d'inquiéter ses parents, parce qu'il avait ramassé une balle qui roulait à ses pieds. Voilà tout mon mérite.

— Vous avez eu grandement raison et vous avez parfaitement agi, mon brave, ajouta mon ami.

— D'ailleurs, poursuivit l'invalide, ce jeune collégien, qui prétendait qu'il fallait être sans pitié pour ce petit malheureux, m'a décidé tout à fait à lui arracher sa victime des mains.

Être sans pitié à cet âge ! comment sera-t-il donc plus tard, ce petit bourgeois ? Voyez-vous, messieurs, chaque fois que j'entends prononcer ce mot : *sans pitié* ! j'ai pour huit jours du noir dans l'âme, je m'attends à l'annonce de quelque malheur.

— J'espère bien que cela n'ira pas jusque-là, dis-je au vieux militaire.

— Si vous connaissiez mon histoire, monsieur, vous conviendriez avec moi que je n'exagère rien et que j'ai raison de penser que ce vilain mot porte malheur.

— Nous serions fort curieux de vous l'entendre raconter, lui dit mon ami, à moins pourtant qu'il n'y ait quelque indiscretion à vous la demander.

— Pas la moindre, messieurs, reprit-il aussitôt ; tenez, si vous avez une heure à perdre, asseyez-vous sur ce banc, à côté de moi, je vais vous la dire ; mais si cette histoire ne vous amuse pas, si vous la trouvez sans intérêt, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de l'ennui qu'elle vous aura causé.

— C'est entendu ; allez, mon brave, nous vous écoutons. »

Après avoir toussé, craché une ou deux fois, l'invalidé nous fit le récit suivant :

« Avant 1850, je servais dans le 5^e régiment de la garde royale, j'étais jeune alors, assez joli soldat, et tout à fait orgueilleux de ma personne. J'aurais eu cependant de bonnes raisons pour ne pas tant faire le fier, car si je trompais les autres par certaines apparences, je ne pouvais ignorer un seul instant que mon bel habit militaire était doublé de la peau d'un paysan bourguignon, ne sachant ni lire ni écrire ; mais, bah ! on n'aime pas à se faire de mauvais compliments à soi-même : je laissais les badauds admirer ma bonne mine, mon air martial, et je finissais par me persuader que moi, Jacques Desnœuds, je n'étais pas un sot. En vérité, c'était bien de la bonté de ma part; heureusement que je fus détrôné sur mon mérite et mes qualités imaginaires d'une façon très-désagréable, mais très-utile pour moi, comme vous l'allez voir.

A l'époque dont je vous parle, jeunes gens, il y avait, sur la route de Paris à Saint-Cloud, où j'étais en garnison, un service de voitures publiques très-laides, très-incommodes, appelées *coucous*, d'aucuns disaient *pots de chambre !* vu la forme disgracieuse que leur donnaient les carrossiers d'alors. Ah dame ! on ne connaissait pas, dans ce temps-là, les omnibus,

et encore moins les chemins de fer. On ne partait pas non plus à heure fixe, mais seulement quand cela plaisait au cocher du coucou, c'est-à-dire quand il avait entassé assez de voyageurs dans sa maudite guimbarde pour pouvoir se mettre en route avec une recette assurée.

On était très-mal là dedans, on avait très-chaud, on avalait beaucoup de poussière, on respirait toutes sortes de mauvaises odeurs. Enfin, après avoir été secoué, cahoté, meurtri pendant deux heures, on arrivait à Saint-Cloud harassé d'ennui et de fatigue, avec les toilettes, les robes, les chapeaux passablement fripés et chagrinés du voyage. Malgré cela, on ne se plaignait pas trop, on n'était pas extrêmement mécontent, puisqu'on revenait à Saint-Cloud le dimanche suivant. C'est que, voyez-vous, jeunes gens, les femmes d'avant 1830 ne portaient pas de crinoline, et les hommes sans barbe et sans moustaches n'étaient pas aussi délicats que les lions à tous crins d'à présent. Mais poursuivons notre histoire.

Il y avait, parmi les cochers de coucous, trois hommes très-connus de tout le monde sur la route. Je veux parler du père Cassagnole et de ses deux fils, Pierre et Lucien Cassagnole; c'est de ce dernier dont j'ai particulièrement à vous entretenir.

Je vous ai déjà dit; il n'y a qu'un instant, que je me croyais d'une assez belle venue, que je me trouvais sé-

duisant et beau. Ah bien ouich ! je n'étais que de la Saint-Jean en comparaison du jeune Lucien Cassagnole ; c'est ce garçon-là qu'il fallait voir !

Quoique un peu plus petit que moi, il était bien mieux découplé, bien plus nerveux, bien plus agile ; joignez à cela qu'il avait une tête magnétique, un vrai modèle ! Enfin, jugez s'il était beau garçon, puisque M. Ary Scheffer et M. Paul Delaroche, deux fameux peintres de Paris, ont mis la tête de Lucien chacun dans un de leurs tableaux.

Sorti d'un régiment de ligne et entré tout récemment dans la garde royale, j'étais depuis un mois à peine en garnison à Saint-Cloud, que je connaissais Lucien Cassagnole. Cela n'était pas difficile, je le voyais tous les jours passer et repasser devant le château, s'arrêter sur la place, donner poliment la main aux dames qui descendaient de sa voiture, car il était très-empressé, très-aimable pour tout le monde, et surtout pour le beau sexe.

Puisque je vous ai dit, en commençant mon récit, que j'étais un peu bête, je peux bien vous avouer que je l'étais assez pour être jaloux du cocher de coucou. Oui, j'étais jaloux de le voir ainsi connu et aimé des voyageurs et des habitants de Saint-Cloud. J'étais jaloux d'entendre chacun faire l'éloge de sa bonne mine, de sa conduite, de son amabilité, de sa franchise. J'étais

jaloux, moi, qu'on appelait le beau grenadier, de l'entendre appeler le beau Lucien. Je ne voulais pas qu'il y eût deux beaux garçons dans Saint-Cloud. Cela m'humaillait. J'étais stupide, n'est-ce pas? Mais que vous . dirais-je? la jalouse me rongeait tellement le cœur, que, n'y pouvant plus tenir, je résolus d'avoir une affaire avec Lucien Cassagnole. Cela était difficile, car il n'y avait guère de prise sur un brave garçon, doux et rangé comme lui. Il me fallait, pour en arriver à mes fins, lui chercher ce qu'on appelle une querelle d'Allemand. Notez que je n'aurais jamais osé parler à personne de mes mauvaises intentions à l'égard de Lucien ; je sentais trop ce qu'elles avaient d'odieux, de ridicule, d'injuste. Aussi, je gardai mon secret comme un sournois, un hypocrite, épiant le moment de me venger lâchement d'un homme qui ne m'avait jamais rien fait.

Un jour, surexcité par un peu d'intempérance, je me trouvai, dans l'après-midi, à l'arrivée de Lucien, venant de Paris. Nous étions au mois de juillet; il faisait chaud, je lui offris de prendre un verre de vin pour se rafraîchir; il accepta. Nous causâmes un instant, puis il m'offrit de prendre un second verre de vin, pour reconnaître la politesse que je venais de lui faire, et me dit :

« A votre santé, grenadier! excusez-moi d'être obligé

de vous quitter, mais je suis pressé, il faut que je fasse boire mon cheval et que je surveille mes voyageurs.

— Bah ! bah ! lui dis-je, votre cheval et vos voyageurs attendront, que diable !

— C'est impossible, me répondit-il; mon cheval meurt de soif, mes voyageurs prendraient une autre voiture, et, vous comprenez, cela me ferait du tort.

— Laissez-moi donc tranquille, monsieur Lucien, ce ne sont pas cinq minutes de plus ou de moins qui peuvent vous gêner.

— Pardonnez-moi, grenadier, je suis déjà en retard; je suis désolé d'être obligé de vous quitter, mais il le faut absolument.

— Je crois plutôt que c'est une mauvaise défaite de votre part. Le beau cocher de coucou craint peut-être de se compromettre en trinquant avec un militaire ? » lui dis-je alors bêtement.

Lucien me jeta un regard expressif et interrogateur, comme s'il voulait s'assurer si ma grossièreté était le résultat de l'ivresse ou d'un parti pris de l'insulter.

« Décidément, monsieur, me dit-il à la fin, je ne vous comprends pas.

— Vous n'êtes donc pas Français ? répliquai-je brutalement.

— Je suis de Versailles ! Quant à vous, grenadier, je ne sais de quel pays vous êtes, mais si tous vos compa-

triotes vous ressemblent, ils ne sont guère polis !

— Plaît-il, monsieur Lucien ? dis-je à mon tour, en voyant que l'affaire prenait la tournure que je désirais.

— Rien, grenadier ; je vois que vous ne me connaissez pas ; sans cela... mais je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ; je n'ai pas d'autre raison à vous donner pour le moment.

— D'autre raison ?... d'autre raison ?...

— Eh ! oui, d'autre raison, parbleu ! vous savez bien celle que je veux dire, la plus bête de toutes les raisons, un coup d'épée !

— C'est justement celle que je veux avoir, moi, dis-je en faisant un geste hostile.

— Ah ! j'aurais dû m'en douter, » reprit-il en me relevant brusquement le bras ; mais en même temps il me donna un savant croc-en-jambe, et... patatras ! je me trouvai assis par terre, au milieu du cabaret où nous étions.

J'avais été au-devant du mal et le mal m'arrivait. Je me relevai comme un furieux et voulus me précipiter sur Lucien ; mais les personnes présentes à cette sotte querelle s'interposèrent entre nous ; trois soldats de mon régiment, attirés par le bruit, m'entraînèrent loin de la bagarre. L'un d'eux dit à mon adversaire :

« Nous nous reverrons, monsieur Lucien.

— A vos ordres, messieurs, répondit-il.

— En ce cas, nous nous trouverons ici ce soir, à votre retour de Paris.

— Très-bien. Nous arrangerons cette affaire-là pour demain matin, avant mon premier départ.

— C'est dit, monsieur Lucien ; au revoir.

— Ah !... j'oubliais, reprit-il en revenant sur ses pas, de vous prier de m'amener deux amis, pour me servir de témoins.

— Nous n'y manquerons pas, nous vous amènerons le maître et le prévôt du régiment. Allons, au revoir monsieur Lucien, bon voyage ! »

Pendant cet échange de paroles et de politesses entre mes camarades et l'homme que je regardais comme mon rival, je devais certainement faire une triste figure : il me semblait que j'avais le vilain côté de l'affaire, qu'on avait beaucoup trop d'égards pour Lucien, et que, au moins par esprit de corps, on n'aurait pas dû, devant moi, lui témoigner autant de déférence. Comment ! on appelait ce cocher de coucou M. Lucien gros comme le bras ? Comment, lorsqu'il demandait deux témoins pour l'assister dans notre partie d'honneur, on lui offrait de suite le maître et le prévôt d'armes du régiment ? rien que cela ! Pourquoi pas l'état-major, le colonel, le drapeau et la musique ?

Je ne restai pas longtemps dans l'incertitude, car

aussitôt le retour de mes camarades, l'un d'eux me dit sans préambule :

« Ah ça ! Jacques Desnœuds, mon garçon, il fallait que tu sois ivre ou fou, pour aller bêtement chercher querelle à Lucien Cassagnole ?

— Je n'étais ni l'un ni l'autre, répondis-je assez déconcerté.

— Eh bien alors, pourquoi as-tu insulté M. Lucien sans motif ?

— M. Lucien, M. Lucien, sa figure me déplaît !

— Pas possible ! tiens, tu es le contraire des autres, toi, Bourguignon : elle plaît à tout le monde.

— Voyons, camarade, me dit le soldat qui marchait à ma droite, parle-nous franchement : connais-tu Lucien Cassagnole, au moins de réputation ?

— Non, je le connais pour l'avoir vu à Saint-Cloud, depuis deux mois seulement que je suis entré au régiment.

— En ce cas, mon ami, tu vas crânement te poser parmi les camarades et parmi les bourgeois.

— Que veux-tu dire ?

— Nous voulons dire, reprit le premier qui m'avait parlé, nous voulons dire, mon brave Jacques Desnœuds, dit le Bourguignon, dit le beau grenadier, que Lucien, le cocher de coucou, découdra demain matin un morceau de la peau de l'enfant de ta mère.

— Bah ! nous verrons cela, repris-je assez timidement.

— Oh ! c'est tout vu, camarade. Comment ! tu t'en vas tout seul, comme un sournois, sans rien dire à personne, chercher querelle à l'une des premières lames des départements de la Seine et de Seine-et-Oise ? Tu ignorais donc que Lucien Cassagnole, le cocher de coucou, comme tu l'appelles, est prévôt d'armes, maître de canne, de bâton, de savate, de chausson, etc., etc.? Mais, mon bonhomme, si Lucien n'était pas aussi gentil, aussi doux, aussi bon enfant qu'il est, il te crèverait demain au bon endroit, pour s'assurer s'il y a du sang ou du vin dans une cruche bourguignonne comme toi. Va, Jacques Desnœuds, va, mon garçon, rentre au quartier, ne jase pas, ne fais pas le malin; nous arrangerons cette affaire-là, tu en seras quitte pour une égratignure. »

Je suivis ce conseil, je rentrai au quartier la tête basse, en regrettant sincèrement la sottise que je venais de faire.

Le soir, mes camarades rentrèrent à l'heure de la retraite; ils avaient revu Lucien Cassagnole, ils étaient convenus ensemble que nous nous battrions le lendemain de grand matin, à l'espadon. Puis ils m'engagèrent à me comporter bravement sur le terrain, attendu, dirent-ils, que c'était un honneur pour moi de me

battre avec un adversaire auquel le maître et le prévôt d'arines servaient de témoins.

Je répondis à mes amis que je ferais mon devoir, mais je m'avouai tout bas que je me serais fort bien passé de l'honneur qu'on voulait me faire. Après tout, je sentais que je ne devais m'en prendre qu'à moi-même, s'il m'arrivait malheur.

Le lendemain, au petit jour, nous étions tous rendus sur le terrain. Il n'y avait pas d'explication à avoir : tout avait été expliqué, conclu, réglé la veille. Nous mêmes sans plus tarder habit bas, on nous mesura le champ, le soleil; on nous arma, et, prêts à croiser le fer, Lucien, s'appuyant sur son espadon, me dit gravement :

« Jacques Desnœuds, aviez-vous quelque motif de m'en vouloir avant notre querelle d'hier ? »

J'hésitai un instant à répondre à cette question si claire, si précise. Ma conscience me criait : « Avoue donc que tu es un jaloux, un orgueilleux stupide. » D'autre part, ma vanité me disait : « Tais-toi, imbécile ! n'avoue pas devant ces brayes gens que tu es un vilain homme. » En voyant mon hésitation, Lucien reprit d'une voix plus pressante :

« Parlez donc, Jacques Desnœuds, répondez-moi franchement : aviez-vous quelque sujet de m'en vouloir ? Vous ai-je causé un tort quelconque, par parole ou par action ? »

A ce nouvel appel, je fus encore sur le point d'écouter ma conscience, de faire ma confession et mes excuses au cocher de coucou. Mais nous étions là, le sabre à la main; on aurait pu croire que j'avais peur de me battre, je répondis donc d'une voix très-faible :

« Non, monsieur Lucien.

— En ce cas, Jacques Desnœuds, en croisant le fer avec moi, vous n'avez eu d'autre intention que celle de prendre une simple leçon? Allons, je vais vous la donner aussi courte que possible. »

Alors les témoins se rapprochèrent de nous, croisèrent nos fers, et nous dirent :

« Allez, messieurs, faites votre devoir. »

O jeunes gens, si vous aviez pu voir en ce moment Lucien Cassagnole, vous seriez restés en admiration! C'est que, voyez-vous, je n'avais plus devant moi le cocher de coucou, non, de ma vie je n'ai vu un homme plus beau, un œil plus énergique, un jarret, un corps plus souples, sous les armes! ni officier, ni maître n'ont jamais eu une garde plus solide, plus charmante et plus gracieuse tout à la fois. Non, non, je vous le dis, et je m'y connais, c'était à se mettre à genoux devant Lucien Cassagnole.

Je n'étais certainement pas un apprenti, je savais manier une épée, j'avais même quelques qualités comme tireur; Lucien me laissa les lui montrer toutes,

se contentant de parer mes coups et de s'amuser avec moi, comme avec un enfant. Puis, prenant brusquement l'offensive, il me fit la feinte d'un coup de jambes. J'arrive à la parade, bernique ! plus rien, son espadon était disparu rapide comme un éclair. Paf ! en haut, et le taillant s'abattit sur ma joue.

« Touché ! » dirent les témoins en relevant nos sabres avec leurs cannes.

Parbleu ! je crois bien, touché. Il n'y avait pas moyen de le nier, j'avais une estafilade qui me commençait à la joue et descendait tout le long de la poitrine, jusqu'à la naissance des côtes; mais cette blessure n'était pas dangereuse : il n'y avait là ni colère, ni méchanceté; rien, vous dis-je, qu'une longue estafilade sans profondeur; le cachet d'un maître, voilà tout. Pauvre Lucien, il était si bon, si généreux, qu'il arriva le premier pour me porter secours, il paraissait désolé et s'informait avec intérêt de mon état.

« Ne vous chagrinez donc pas comme cela, monsieur Lucien, lui dis-je. J'ai mon compte, il n'y a pas d'erreur, vous n'avez été que trop bon avec moi. Soyez tranquille, le major va me recoudre la peau avec quelques bandelettes de diachylon, et demain il n'y paraîtra plus. Allez, monsieur Lucien, allez à vos affaires, vos voyageurs vous attendent; ne vous occupez plus de moi, les camarades me reconduiront au quartier. »

Lucien me serra la main et s'éloigna avec ses deux témoins; de mon côté, je regagnai la caserne, en emportant avec moi la certitude d'avoir acquis un ami sincère.

Ce que je viens de vous raconter, messieurs, est le plus beau de mon histoire; le reste est triste; rien que d'y penser, le sang se fige dans mes veines et la moelle dans mes vieux os. Cependant il faut que je la finisse, cette histoire, puisque je l'ai commencée.

Je restai quarante-huit heures sans voir Lucien, mais je savais par les camarades auxquels il demandait de mes nouvelles qu'il s'intéressait toujours à moi et à mon rétablissement. Le troisième jour après notre duel, je le vis entrer dans la salle de l'infirmerie et s'approcher du lit où j'étais cloué par ordonnance du major, qui me prescrivait le repos pour éviter un redoubllement de fièvre. Lucien me fit mille amitiés, m'offrit de l'argent et m'encouragea à prendre patience; il eut, enfin, pour moi toutes les attentions d'un ami, d'un frère. Après avoir causé un moment de choses sans importance, il me dit :

« Savez-vous, Jacques Desnœuds, que notre duel fait un bruit du diable dans Saint-Cloud? Mon Dieu oui, on en parle même au château, parmi les beaux messieurs et les belles dames de la cour.

— Ah! vraiment? lui dis-je. Eh bien, ils ont de la bonté de reste et du temps aussi.

— Quel que soit le motif qui les fasse agir, Jacques Desnœuds, il n'en est pas moins vrai qu'hier au soir j'ai trouvé en arrivant de Paris un domestique à la livrée royale qui m'attendait devant la porte de la *Tête-Noire*, ma station ordinaire. « Vous êtes monsieur Lucien Cassagnole ? m'a-t-il en m'abordant. — Oui, monsieur. — C'est bien vous qui vous êtes battu, il y a deux jours, avec un grenadier de la garde ? — Mais, oui, lui dis-je un peu inquiet de ces questions dont je ne connaissais pas le but. Au fait, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? — Madame la duchesse de Berry désire vous voir; trouvez-vous demain matin à dix heures à la grille du château, dites votre nom au suisse, il a l'ordre de vous laisser entrer; d'ailleurs, je serai là pour vous conduire auprès de madame la duchesse. — C'est convenu, monsieur, je n'y manquerai pas. » Vous comprenez, poursuivit Lucien, que j'étais très-intrigué de ce que pouvait avoir à me dire madame la duchesse. Aussi je me suis rendu ce matin, à dix heures précises, à la grille du château; le domestique de la veille m'y attendait et m'a emmené de suite au parc réservé. Arrivé là, il m'a dit : « Maintenant, promenez-vous; madame la duchesse va passer par ici tout à l'heure; vous n'avez rien à faire qu'à la saluer et à lui répondre, si elle vous adresse la parole. »

« Il y avait à peine cinq minutes que nous marchions, moi devant et le domestique à quelques pas derrière, lorsque nous vîmes sortir d'un massif tout près de nous un groupe de dames et de messieurs qui s'avançaient de notre côté, tenant le milieu de l'allée. Je me rangeai aussitôt sur le bord, et quand elle passa, je saluai humblement madame la duchesse, marchant en tête du groupe dont je vous parle. Elle s'arrêta, me fit de la main le signe d'approcher d'elle et me dit avec bonté :

« C'est donc vous, mon ami, qui blessez les grenadiers de la garde sous prétexte de leur donner des « leçons d'armes ?

« — Madame la duchesse doit savoir qu'il s'agissait « de quelque chose d'un peu plus grave qu'une leçon « d'armes ? lui ai-je répondu modestement.

« — Oui, je sais que, sottement provoqué par un « grenadier, vous n'avez pu faire autrement que de « vous battre; je sais aussi que vous avez été généreux « dans le combat, puisque vous n'avez pas abusé de « votre supériorité sur votre adversaire.

« — Madame la duchesse me permettra de lui dire « que j'ai fait une chose toute naturelle dans un duel « sans gravité.

« — Oui, mon ami, il est naturel de ne pas abuser de « sa force, mais c'est ce qu'on ne fait pas toujours ; il est « certain que l'homme qui vous a provoqué se croyait

« plus fort que vous et voulait en abuser, lui. Je n'aime
« pas ces bravaches, ces provocateurs dans les rangs de
« l'armée; cela produit un très-mauvais effet sur l'es-
« prit public, toujours disposé à nous calomnier. Je ferai
« casser le grenadier qui vous a insulté, et aussitôt la
« guérison de sa blessure, il sera renvoyé dans un ré-
« giment de ligne. Tenez, mon ami, poursuivit la du-
« chesse en me tendant une bourse bien garnie, voici
« le prix de la leçon que vous avez donnée à ce grena-
« dier. Je désire que vous ne parliez à personne de la
« récompense que j'offre au maître, mais je vous en-
« gage à dire à tout le monde la punition que je ferai
« infliger à l'élève.

« — Madame la duchesse, dis-je en flétrissant le ge-
« nou, mais d'une voix ferme, madame la duchesse
« sera assez bonne pour accorder au maître la grâce de
« l'élève; sans cela le maître se croirait déshonoré, et
« aussi indigne de jamais toucher une épée que d'ac-
« cepter les bienfaits de madame la duchesse.

« — Vous dites? interrompit-elle en me faisant rele-
« ver d'un geste plein de bonté.

« — Je dis à madame qu'il vaut mieux que j'apprenne
« à tout Saint-Cloud qu'elle a été indulgente plutôt que
« sévère envers Jacques Desnœuds.

« — On ne m'a pas trompée, poursuivit-elle en s'a-
dressant à une des dames de son entourage; voici un

« garçon plein de loyauté et de franchise. Comment « vous appelle-t-on, mon ami ?

« — Lucien Cassagnole, tout dévoué aux ordres de « madame la duchesse.

« — Eh bien ! allez dire à Jacques Desnœuds que, « sur votre demande, il restera dans la garde du roi. « Quant à vous, Lucien Cassagnole, s'il vous plaisait « de quitter votre profession et d'entrer à mon service, « je me chargerais de votre avenir. Allez, mon ami, « sit-elle en m'éloignant du geste. »

C'est ainsi, messieurs, que Lucien me raconta son entrevue avec la duchesse de Berry, et qu'il se vengea de moi, Jacques Desnœuds, qui fus toujours indigne d'avoir un ami pareil. Trois jours après sa visite au château, Lucien entrait au service de la grande dame qui l'avait si bien accueilli.

Les choses que je vous raconte, jeunes gens, se passaient vers les derniers jours de juillet 1829. Un an plus tard, à pareille époque, mon régiment se battait dans les rues de Paris, et, chose singulière, le jour même de l'anniversaire du duel où j'ai été balafré, comme vous le voyez, et étant stationné au coin de la rue de Rohan, une balle me cassait le bras gauche, qu'on fut obligé de m'amputer. Le lendemain, Lucien perdait sa protectrice, qui se voyait forcée de quitter la France pour toujours.

Le pays était sens dessus dessous : les uns riaient, les autres pleuraient; moi, je ne disais trop rien, quoique je ne m'amusasse guère sur un lit d'hôpital, étendu pêle-mêle avec mes camarades et les amis qui nous avaient mis là.

Je songeais à l'avenir; je voyais tout en noir; dame ! vous comprenez qu'un homme avec un bras de moins n'a pas sujet d'être très-gai. Je réfléchissais s'il n'aurait pas mieux valu pour moi que la balle qui m'avait cassé le bras m'eût cassé la tête pour en finir et m'empêcher de tomber dans la misère. Je fus tiré de mes tristes réflexions par un chef infirmier qui criait d'une voix de stentor :

« On demande le nommé Jacques Desnœuds ! Qui est-ce qui se nomme Jacques Desnœuds ?

— Présent ! » criai-je à mon tour, comme si j'avais répondu à l'appel de la trompette du jugement dernier.

Aussitôt je vis accourir vers mon lit Lucien Cassagnole, qui, après deux jours de recherches inutiles dans les ambulances et les hôpitaux de Paris, paraissait tout joyeux de m'avoir enfin rencontré. C'est drôle, n'est-ce pas, de voir un homme s'attacher ainsi à celui qui l'avait provoqué et avait voulu le tuer en duel ? C'est que, voyez-vous, Lucien était tout ce qu'il y avait de meilleur au monde, non-seulement il pardonnait à l'homme qui l'avait offensé, mais encore il était tou-

jours prêt à lui tendre la main quand il le voyait dans le malheur.

« Eh bien ! Jacques Desnœuds, me dit-il, qu'est-ce que c'est, vous voilà encore à terre ?

— Ma foi oui, Lucien, et cette fois avec une aile de moins.

— Pauvre Bourguignon, vous n'avez vraiment pas de chance. Il ne faut pourtant pas trop vous chagrinier, puisque je suis debout, moi. Je ne vous abandonnerai pas, mon garçon, je vous aiderai ; mais, avant tout, il faut vous arranger pour sortir d'ici le plus tôt possible. Tranquillisez-vous, guérissez-vous, et, dès que le chirurgien vous donnera la clef des champs, arrivez vite à Saint-Cloud. Vous savez où je demeure ? venez nous voir ; nous ne sommes pas riches, c'est égal, vous vivrez avec nous en famille jusqu'à ce que nous ayons trouvé de l'ouvrage pour occuper le bras qui vous reste. C'est le bon, heureusement, c'est le droit qu'ils vous ont laissé. »

Ce brave Lucien me disait tout cela en riant, dans la crainte de m'affliger et pour me donner du courage. Il y avait des moments où cet homme si vigoureux, si énergique avait des attentions et des câlineries de femme. Ah ! jeunes gens, quel cœur d'or ! On ne risquerait rien, allez, de semer beaucoup de graine de ces cœurs-là, il n'y en aura jamais de trop.

A quelques jours de là, à la visite du matin, le chirurgien en chef Dupuytren, un monsieur qui n'était pas très-commode, celui-là, s'arrête devant mon lit, entouré de son état-major de carabins, examine la plaie de mon bras, puis s'écrie brutalement :

« Dis donc, paresseux, soldat de carton, est-ce que que tu as envie de moisir ici ?

— Pas du tout, major ; je ne demande pas mieux que de m'en aller, lui répondis-je.

— Alors, va-t'en, imbécile ! »

Puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient :

« Les internes de service veilleront à ce que le 228 ne couche pas à l'hôpital aujourd'hui.

— Merci mille fois, major ! » lui criai-je.

Il se retourna, revint sur ses pas, me regarda fixement :

« Dis donc, manchot ! de quel pays es-tu ?

— Je suis de Beaune, en Bourgogne, major !

— Je m'en doutais ; tu as le cachet du pays. Par dieu ! avec une trogne comme la tienne, il n'y a pas à s'y tromper. Tu pourras boire du vin à tes repas. N'en bois pas trop, ivrogne ! entendis-tu ? »

Cette fois, il me tourna le dos pour ne plus revenir ; mais je l'entendais dire en s'éloignant : « Sang généreux, chairs saines ; il a été élevé au vin, cela se voit. Il n'y a pas de mal à lui en laisser boire, au contraire. »

Je profitai avec joie de l'aimable ordonnance de M. Dupuytren, c'est-à-dire que je sortis au plus vite de l'Hôtel-Dieu, où j'étais depuis trois semaines. Il faisait un temps magnifique, un beau soleil qui me réchauffait, me faisait du bien, après être resté si long-temps à l'ombre. Je filai tout le long des quais jusqu'à la place de la Concorde ; j'y trouvai justement Pierre Cassagnole, le frère de Lucien, attendant un dernier voyageur pour compléter sa voiture et partir pour Saint-Cloud.

« Ah ! ah ! dit-il en m'apercevant, vous voilà donc enfin, Jacques Desnœuds ? Il y a déjà quelques jours que nous vous attendions, mon brave. Mon frère n'a pu retourner vous voir, il est si pressé ; montez vite à côté de moi, nous allons causer en route ; j'ai du nouveau à vous apprendre. »

Aussitôt monté, il me raconta que madame la duchesse, en partant, avait remis à son frère Lucien une lettre pour une autre grande dame de ses parentes, à laquelle elle le recommandait. Lucien avait porté la lettre dernièrement ; la recommandation qu'elle contenait était si pressante, les renseignements qu'on y donnait sur Lucien étaient si favorables, que la dame l'avait placé de suite auprès de son fils aîné, un jeune homme charmant, généreux, plein d'avenir, et dont le père était pour lors tout-puissant en France.

« Vous comprenez, Jacques Desnœuds, ajouta Pierre en finissant, que la nouvelle position de mon frère n'est pas une mauvaise affaire pour vous; je suis convaincu qu'il fera valoir vos droits et qu'il trouvera à vous caser quelque part; car Lucien ne vous oublie pas, il vous porte de l'intérêt, il nous parle de vous chaque fois qu'il nous voit. Je ne sais vraiment pas ce que vous avez fait à ce garçon-là, il faut que vous l'ayez ensorcelé.

— Lucien est bien bon et vous aussi, Pierre, lui dis-je; je ne pourrai jamais avoir assez de reconnaissance pour toute votre famille. Et, tenez, quand je songe quelquefois à la sottise que j'ai faite il y a un an à Lucien, j'ai comme un remords de recevoir ses bienfaits.

— Êtes-vous bête, Jacques Desnœuds! Ne regardez donc pas de vous être battu avec mon frère, puisque c'est cela qui fait qu'il vous a pris en si grande amitié; mais ne parlons plus de cela. Nous voilà arrivés; attendez un peu, que je vous aide à descendre de ma *roulotte*, car vous n'êtes plus guère ingambe à présent. Et dire que c'est un coup de maladroit, une balle de boturgeois, qui est cause que vous avez un bras de moins. C'est fichant tout de même. Vous n'êtes plus que le restant d'un beau grenadier, aujourd'hui.

— Grâce à Dieu, Pierre; ce restant-là est encore bon à quelque chose;

— Oui, certainement, Jacques Desnœuds, aussi ne vous inquiétez de rien ; Lucien arrangera tout pour le mieux. Je suis bien sûr qu'il vous procurera un emploi où vous n'aurez pas grand mal, une espèce de retraite ; il vous expliquera cela lui-même. »

• Un mois après ma sortie de l'Hôtel-Dieu, je fus nommé gardien du château de Neuilly. C'est là que j'ai passé les douze plus belles années de ma vie, c'est là que, toujours aimé de Lucien et protégé par les augustes personnages qui le protégeaient lui-même, j'ai joui paisiblement de mon bonheur et de celui dont je voyais jouir tous les habitants de la résidence royale. Pauvre Neuilly ! où régnèrent si longtemps la concorde, l'union et le respect de la famille, la pureté, la simplicité des mœurs et toutes les joies calmes du foyer domestique. Pauvre Neuilly ! j'aurai toujours le regret de ne pas y être resté jusqu'à la fin avec ses maîtres !

Je n'ai plus que fort peu de chose à vous raconter, jeunes gens, mais ce peu là m'est extrêmement pénible à dire ; c'est mon expiation.

En 1842 j'avais à peine quarante ans, j'étais jeune encore, ou au moins plein de vigueur, exact et ponctuel dans l'accomplissement de mes devoirs, comme l'est un ancien militaire. Cependant j'avais un très-grand défaut, un défaut que mon ami Lucien me reprochait sans cesse, et dont il m'a été impossible de me corri-

ger. M. Dupuytren, en me disant que je portais le cachet de mon pays sur le visage, avait deviné que j'aimais le vin. C'est la vérité, oui, j'aime le vin. C'est ce qui m'a perdu.

Malgré le soin que je prenais de cacher à tous les yeux mon funeste penchant, on s'en était aperçu bien des fois au château. On ne m'avait fait aucun reproche, dans la crainte de m'humilier, de me causer de la peine; mais on avait chargé mon ami Lucien de m'en parler, de m'engager à être plus raisonnable, ou au moins à m'abstenir les jours où j'étais de service. Je lui promis de m'observer davantage, mais je ne pus tenir ma promesse, et l'on fut obligé d'en arriver avec moi aux dernières extrémités.

Un jour, oubliant dans mon ivresse le lieu où j'étais, je m'endormis comme une brute sur la banquette de l'antichambre qui précédait les appartements intérieurs. Je ne sais combien de temps dura mon sommeil; je me rappelle seulement que, réveillé en sursaut par le bruit d'une porte qu'on fermait, je me levai vivement, et, dans ma précipitation, je m'embarrassai les jambes de mon épée; mon chapeau d'uniforme tomba d'un côté et moi de l'autre sur le parquet. J'entendis pousser un cri de frayeur, je levai les yeux et je vis devant moi, pâle et tremblante de la peur que je venais de lui faire, la reine Marie-Amélie, la protectrice respectable et vé-

nérée de Lucien ! Pendant que je me relevais en balbutiant des paroles d'excuses, que mon trouble et l'i-vresse m'empêchaient d'articuler clairement, la porte des appartements s'ouvrit de nouveau, et le fils de la noble femme dont je parle, attiré par le bruit qu'il venait d'entendre, se précipite tout ému dans l'antichambre en s'écriant :

« Qu'avez-vous, ma mère? au nom du ciel, qu'avez-vous?

— Rien, mon ami, répondit-elle ; j'ai eu un peu peur en voyant tomber tout à l'heure Jacques Desnœuds sur le parquet.

— Retirez-vous, ma mère, rentrez, lui dit son fils. Voyez, il est encore gris comme à l'ordinaire; ceci est intolérable; il faut le chasser, il faut cette fois être sans pitié pour cet homme.

— O monseigneur! m'écriai-je complètement dégrisé, chassez-moi, je le mérite; mais ne prononcez pas ce mot affreux : *sans pitié!* Il offense Dieu lui-même.

— Oui, oui; tais-toi, mon enfant, reprit avec émotion la sainte femme; ne répète pas ce mot, il n'est pas chrétien.

— Rentrez; ma mère, je vous en conjure, rentrez; laissez-moi chasser cet homme. Ah! voici Lucien, il arrive à propos pour me débarrasser de son Jacques Desnœuds. »

Lucien arrivait en effet, attiré, lui aussi, par le bruit et le scandale dont j'étais la cause.

« Lucien, lui dit son maître, je chasse cet homme ; je ne veux pas qu'il couche ici ce soir ; je n'écouterai aucune prière, je veux être sans pitié.

— Encore ce mot, monseigneur ! dis-je en l'interrompant malgré moi. Oh ! prenez garde, ma vieille mère m'a toujours dit qu'il portait malheur à ceux qui le prononçaient.

— Sortez, Jacques Desnœuds, » me dit sévèrement monseigneur.

Lucien me prit par le bras, me poussa devant lui sans prononcer une parole ; la colère l'étouffait. Nous descendîmes et traversâmes les jardins en conservant toujours le plus profond silence. Arrivés à la grille du château, Lucien me dit enfin :

« Jacques Desnœuds, j'ai été votre ami, je le suis encore ; comptez sur moi, je ne vous abandonnerai pas ; mais si jamais vous tentez de rentrer ici, de franchir cette grille, je transmets au suisse, ici présent, l'ordre de monseigneur de vous chasser *sans pitié*.

— Cela suffit, je le chasserai sans pitié, répéta machinalement le suisse.

— Et vous deux aussi, mes amis, vous prononcez ce mot de malédiction. O prenez garde ! prenez garde ! il porte malheur ! Adieu, mes amis, je pars, adieu !

— Jacques Desnœuds, me dit encore Lucien en m'accompagnant quelques pas sur la route, allez-vous-en tout droit à Saint-Cloud, chez mes parents, restez-y jusqu'à ce que j'aille vous y retrouver; ce ne sera pas long, deux ou trois jours peut-être, le temps de régler votre solde et de régulariser votre position. »

Je serrai la main de Lucien et je me rendis à Saint-Cloud, où, deux ou trois jours après, mon ami vint me retrouver avec mes effets, l'argent qui m'était dû et les papiers nécessaires pour être admis immédiatement à l'hôtel des Invalides, où j'avais du reste quelques droits d'entrer, comme militaire ayant perdu un membre au service de l'État.

Bien des gens, à ma place, se seraient trouvés très-heureux de la nouvelle position que je devais à la constante amitié de Lucien. Eh bien! moi, cette mise en non-activité avant l'âge me rendit très-malheureux; j'ai même été assez injuste pour croire que mon entrée prématurée aux Invalides était une espèce de punition que m'avaient infligée mes bienfaiteurs. J'étais désolé de ne plus avoir à m'inquiéter de l'avenir, d'être à l'abri du besoin pour le reste de mes jours, de n'avoir ni projets à former, ni but à atteindre, ni rien autre chose à m'occuper que de moi-même. J'avais la persuasion d'être devenu un homme inutile; cela m'attristait au point que, pendant les premières semaines que j'ai pas-

sées à l'hôtel, je ne savais que faire des vingt-quatre heures qu'on me donnait à dépenser par jour.

Petit à petit je me suis créé des occupations, je les ai classées et exécutées méthodiquement, comme autrefois la charge en douze temps. Je ne vous parlerai pas de mon service intérieur à l'hôtel, ni de beaucoup d'autres choses inutiles; j'arrive de suite à l'occupation la plus importante de mon existence, à la promenade que j'ai imaginé de faire, par raison de santé et de cœur, pendant les trois jours de la semaine où je suis libre de disposer de mon temps à ma guise. Ces jours-là, après avoir bu un coup pour chasser le brouillard, je pars de grand matin dans l'été, un peu plus tard en hiver. Je longe la Seine jusqu'au pont de Grenelle, que je traverse; j'arrive à Auteuil, chez un ami où je bois un second coup pour continuer à chasser le brouillard qui, comme vous le savez, est très-mauvais à jeun pour les vieux; je continue mon chemin : j'arrive à Boulogne, chez un autre ami que j'ai là, et j'y bois un troisième coup, afin de me donner des forces pour pouvoir gagner Saint-Cloud. Je déjeune de bon appétit chez les Cassagnole, qui ont vendu leurs coucous depuis long-temps et cultivent pour s'amuser un peu de vigne sur les coteaux qui font face à Paris et au soleil levant. Je vous assure que le vin qu'ils tirent de cette vigne-là n'est pas du tout désagréable ni malfaisant.

Quand je me suis assuré que mes vieux amis se portent bien, que leur accueil est toujours cordial, leur vin toujours bon, je leur souhaite le bonjour et je poursuis ma promenade militaire.

A partir de Saint-Cloud, je marche de nouveau le long de la Seine, je regarde les bateaux monter et descendre, cela me distraint; j'admire tout à mon aise, à gauche, devant moi, Puteaux et ses hautes cheminées de teintureries et d'impressions sur étoffes; à droite, les îles charmantes, les ombrages si frais sous lesquels je me suis promené tant de fois, où j'ai été si heureux dans des temps meilleurs. L'émotion me gagne en traversant le pont de Neuilly, et je passe très-vite devant le château en essuyant mes yeux pleins de larmes. Vous comprenez que cette vue me serre le cœur, que cela me fait mal de passer par là; pourtant je ne peux m'en empêcher : il paraît que cela me fait du bien aussi.

Je m'éloigne à grands pas vers Paris; j'arrive à la barrière de l'Étoile; je descends les Champs-Élysées; je m'arrête invariablement au jeu de boules du cours la Reine, et j'y fais souvent ma partie pour me délasser avant de rentrer souper à l'hôtel des Invalides.

Non-seulement je suis toujours certain de rencontrer ici des amis, des connaissances; mais, voyez-vous, cet endroit est plein de souvenirs bien chers pour moi, car c'est ici que nous nous donnions rendez-vous avec

mon pauvre Lucien ; c'est ici que je l'ai vu pour la dernière fois, un quart d'heure tout au plus avant sa mort.

Un jour, c'était quatre mois environ après mon entrée aux Invalides, il arrivait de Neuilly et s'en allait aux Tuileries faire une commission. Lucien avait la figure triste ; il vint s'asseoir à côté de moi, sur le banc où nous sommes ; il me serra la main et me dit d'une voix émue :

« Jacques Desnœuds, j'ai un malheur à vous annoncer, mon vieux camarade, nous venons de perdre un ami.

— Ah ! mon Dieu ! et qui donc celui-là ?

— Jean Flagontier, le suisse de Neuilly. »

Je restai comme saisi à cette nouvelle inattendue ; Lucien continua :

« Il s'est tué par accident, il y a deux jours. Le temps, vous devez vous le rappeler, était orageux et menaçant comme aujourd'hui. Jean a voulu monter à une échelle pour aller fermer une lucarne des communs que le vent agitait et faisait battre contre la muraille. Jean avait peut-être un peu bu ; le pied lui a manqué ou la tête lui a tourné, toujours est-il qu'il est tombé du haut en bas de l'échelle et s'est tué roide.

— Le pauvre homme ! m'écriai-je ; je ne l'ai pas revu

depuis mon départ de Neuilly; c'est une mort bien malheureuse que la sienne.

— Oui, très-malheureuse, reprit Lucien; elle nous a tous frappés et rendus bien tristes au château. »

Nous causâmes encore un instant de cet homme, dont la perte nous affligeait tous les deux; mais Lucien étant pressé de partir, nous nous levâmes du banc sur lequel nous étions assis, et je l'accompagnai un bout de chemin. Arrivés sur la place de la Concorde, au bout du pont de la Chambre des députés, Lucien me dit :

« Jacques Desnœuds, il faut nous quitter ici; nous aurons à peine le temps de gagner, vous les Invalides, et moi les Tuilleries, avant l'orage qui nous menace. »

En effet, il avait déjà tonné deux ou trois fois sur nos têtes, et la pluie commençait à tomber en larges gouttes.

« Oui, Lucien, séparons-nous, lui dis-je en serrant la main qu'il me tendait; nous resterons plus longtemps ensemble une autre fois et tâchez que cela soit bientôt.

— Qui sait si nous nous reverrons, Jacques Desnœuds, reprit-il tristement: vous voyez, par l'accident arrivé à Flagontier, à quoi tient la vie d'un homme.

— Allons donc, Lucien, n'ayez pas de ces vilaines pensées. Un homme comme vous ne doit pas s'abandonner à des tristesses pareilles. Du courage, Lucien;

revenez me voir, nous nous consolerons ensemble, nous chasserons ce chagrin-là.

— Oui, vous avez raison, Jacques Desnœuds ; il ne faut pas se laisser abattre ; adieu, mon ami, adieu ! »

Là-dessus nous nous quittâmes ; il s'en alla de son côté et moi du mien. A peine arrivé au milieu du pont, je fus ébloui par un immense éclair ; la foudre éclata en même temps avec un bruit terrible, et si près de moi que je fus comme enveloppé de lumière. Pendant quelques secondes, je restai paralysé à la place où j'étais ; peu à peu je repris mes sens, je regardai instinctivement du côté où j'avais quitté Lucien ; je vis sortir du poste du cours la Reine plusieurs gardes municipaux, qui se mirent à courir vers l'obélisque ; l'action de ces militaires me donna le pressentiment qu'un malheur venait d'arriver. Je revins sur mes pas aussi vite qu'il me fut possible ; j'arrivai au moment où les municipaux rentraient au poste, tenant dans leurs bras le corps inanimé d'un homme qu'ils venaient de ramasser au milieu de la place de la Concorde. Jugez de ma douleur lorsque, m'étant approché, je reconnus dans cet homme privé de vie mon pauvre ami Lucien, qui venait d'être foudroyé par le feu du ciel ; tout secours était inutile : la mort avait été instantanée.

Le 13 juillet 1842, huit jours après la fin malheureuse de Lucien, un autre jeune homme, un prince

appelé à de très-hautes destinées, était emporté dans sa voiture par des chevaux fougueux que leur conducteur ne pouvait plus maîtriser; une chose incompréhensible se passa alors : c'est que ce même jeune homme, qui avait entendu siffler les balles arabes et affronté la mort, de sang-froid, sur les champs de bataille d'Afrique, fut pris cette fois de vertige, et que, croyant sauver sa vie, il s'élança hors de sa voiture et vint se briser la colonne vertébrale sur le pavé d'une grande route.

« Mon histoire est finie, nous dit alors l'invalidé en s'essuyant les yeux avec la paume de sa main. Ah ! messieurs, poursuivit-il, je suis convaincu qu'il y a eu dans tout cela de la fatalité ; on ne m'ôtera pas de l'idée que j'ai porté malheur à ces trois hommes, pour lesquels j'avais cependant un attachement et un dévouement sans bornes.

— Gardez-vous bien, dis-je à l'invalidé, de nourrir une idée semblable ; rappelez-vous qu'un homme ne peut pas porter malheur à d'autres hommes, mon brave Jacques Desnoeuds. La mort est un simple accident qui met un terme à notre vie ; que cet accident soit le résultat d'un coup de tonnerre, d'une chute, du choléra ou de l'épuisement des forces humaines par l'âge. Il n'y a point de fatalité dans tout cela, c'est toujours la mort ! rien de plus.

— Vous êtes bien sûrs de cela, messieurs ? nous dit-il naïvement.

— Oui, mon cher Jacques Desnœuds, nous en sommes tout à fait sûrs; nous vous dirons même mieux, c'est que votre souhait le plus ardent, votre désir le plus vif, ne pourraient pas causer la mort d'un homme, à moins que vous ne le tuiez vous-même ; mais, dans ce cas, vous seriez un assassin. Ainsi, mon brave, persuadez-vous bien que vous n'êtes pour rien dans la perte de ceux que vous regrettiez et qui sont si chers à votre souvenir.

— Alors je penserai à eux plus souvent que jamais, et je les pleurerai sans remords !

— De tels sentiments sont honorables pour vous, Jacques Desnœuds; permettez-nous de vous serrer la main et de vous remercier de votre histoire. »

FIN DE JACQUES DESNŒUDS.

COLLECTION HETZEL

Chez tous les Libraires de France et de l'Étranger.

SÉRIE IN-18 A 3 FRANCS 50

LA MORALE UNIVERSELLE

Choix de Maximes tirées des moralistes de tous les pays et constituant, pour chaque nation, l'esprit de ses meilleurs écrivains.

L'ESPRIT DES ANGLAIS	1 vol.
L'ESPRIT DES ITALIENS	1 vol.
L'ESPRIT DES ESPAGNOLS	1 vol.
L'ESPRIT DES ORIENTAUX	1 vol.
L'ESPRIT DES LATINS	1 vol.
L'ESPRIT DES GRECS	1 vol.
L'ESPRIT DES ALLEMANDS	1 vol.
L'ESPRIT DES FRANÇAIS MODERNES (sous presse)	1 vol.

LA VIE DES ANIMAUX

HISTOIRE NATURELLE ANECDOTIQUE ET BIOGRAPHIQUE DES ANIMAUX,
par le docteur Jonathan Franklin.

Cet ouvrage, entièrement inédit, d'un savant naturaliste anglais, a été récueilli, mis en ordre, revu et traduit par M. Alphonse ESQUIROS, et est considéré dès à présent comme un classique à l'usage de la jeunesse.

Mammifères	2 vol.
Oiseaux	1 vol.
Reptiles	1 vol.
Le monde des eaux	1 vol.
Le monde des métamorphoses	1 vol.
Le monde microscopique (sous presse)	1 vol.
La vie des plantes (sous presse)	1 vol.
La terre avant l'homme (sous presse)	1 vol.

ALFRED DE BRÉHAT

HISTOIRES D'AMOUR 1 vol.

ÉMILIE CARLEN

UN BRILLANT MARIAGE 1 vol.

ÉMILE BOSQUET.

LOUISE MEUNIER 1 vol.

COLOMBEY.

LES CAUSES GAIES 1 vol.

L'ESPRIT AU THÉÂTRE 1 vol.

E. DESCHANEL.

LA VIE DES COMÉDIENS (biographies, mémoires, anecdotes, chroniques anciennes et modernes) 1 vol.

ALPHONSE ESQUIROS.

L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE.	1 vol.
Seconde série (sous presse).	1 vol.

GRAMMONT (comte de).

LES GENTILSHOMMES PAUVRES.	1 vol.
LES GENTILSHOMMES RICHES.	1 vol.

VICTOR HUGO.

LES ENFANTS (LE LIVRE DES MÈRES).—Recueil de tout ce que le poète a dit des enfants.	1 vol.
LES CONTEMPLATIONS.	2 vol.

LAMARTINE.

ANTONIELLA (en préparation).	1 vol.
JULES JANIN.	

CRITIQUES ET PORTRAITS.	1 vol.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.	1 vol.

THÉOPHILE LAVALLÉE.

HISTOIRE DE LA TURQUIE, depuis ses origines jusqu'à nos jours.	2 vol.
HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON (sous presse).	

MACAULAY.

HISTOIRE ET CRITIQUE, traduit par Lisse et Petroz.	1 vol.
ADRIEN PAUL.	

UN ANGLAIS AMOUREUX. 1 vol.	2 fr.
RUFFINI.	

DÉCOUVERTE DE PARIS PAR UNE FAMILLE ANGLAISE.	1 vol.
GEORGE SAND.	

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ.	2 vol.
FLAVIE.	1 vol.

LES DAMES VERTES.	1 vol.
PROMENADES AUTOEUR DE MON VILLAGE.	1 vol.

P.-J. STAHL.

VOYAGE D'UN ÉTUDIANT ET SES SUITES VARIÉES (de Paris à Baden) (2 ^e édition).	1 vol.
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ ET AUTRES HISTOIRES.—	

SOUVENIRS d'un voyage de Baden à Cologne.	1 vol.
PETIT DICTIONNAIRE DES VICES ET DES VERTUS DES FEMMES (sous presse).	1 vol.

DE L'ESPRIT EN FRANCE (sous presse).	1 vol.
BÉTES ET GENS (sous presse).	2 séries.

CLAUDE SAUVAGE.

LES GUÈPES GAULOISES (Encyclopédie des épigrammes en vers)	1 vol.
MAX RADIGUET.	

LES DERNIERS SAUVAGES.	1 vol.
CLAUDE VIGNON.	

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE. 2 ^e édition.	1 vol.
Digitized by Google	

CHARLES ROZAN.

LES PETITES IGNORANCES DE LA CONVERSATION. 1 vol.

CHARLES DUCOM.

NOUVELLES GASCONNES. 1 vol.

ANDERSEN.

CONTES NOUVEAUX (sous presse). 1 vol.

LAURENT PICHAT.

GASTON. 1 vol.

ADRIEN ROBERT.

LE NOUVEAU ROMAN COMIQUE. 1 vol.

SÉRIE IN-18 A 3 FRANCS**BELLOY (MARQUIS DE).**

LES TOQUÉS. 1 vol.

ALFRED DE BRÉHAT.

HISTOIRES D'AMOUR. — Scènes mexicaines. 1 vol.

LES JEUNES AMOURS. — Mœurs parisiennes. 1 vol.

CHAMPFLEURY.

LA BOHÈME BOURGEOISE (en préparation). 1 vol.

CHAMFORT (édition Stahl).

Deuxième édition précédée de l'HISTOIRE DE CHAMFORT, par Stahl, contenant les PENSÉES, MAXIMES, ANECDOTES et DILOGUES, augmentée de Pensées et Fragments complètement inédits, suivie des Lettres de Mirabeau à Chamfort, la seule qui soit accompagnée d'un Index alphabétique pour chaque Pensée, Anecdote ou Fragment.

COLOMBEY.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL dans tous les temps et dans tous les pays. 1 vol.

PAUL DELTUF.

MADEMOISELLE FRUCHET. 1 vol.

ADRIENNE. 1 vol.

ERCKMANN-CHATRIAN.

CONTES DE LA MONTAGNE. 1 vol.

MAITRE DANIEL ROCK. 1 vol.

E. FORGUES.

UNE PARQUE. 1 vol.

ARNOULD FRÉMY.

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE. 1 vol.

BENJAMIN GASTINEAU.

LES AMOURS DE MIRABEAU, suivies des LETTRES CHOISIES de Mirabeau et de la marquise de Monnier. 1 vol.

LES FEMMES ET LES MŒURS EN ALGÉRIE. 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER.

HISTOIRE DU THÉÂTRE EN FRANCE DEPUIS VINGT ANS. —

*

Extrait de tout ce que l'auteur a écrit sur les théâtres, recueilli et classé dans son ordre naturel, avec Table indicative de toutes les Œuvres et de tous les personnages, auteurs et acteurs nommés dans le courant de l'ouvrage.	6 vol.
ÉDOUARD GRENIER.	
POËMES DRAMATIQUES.	1 vol.
F. HUET.	
HISTOIRE DE BORDAS-DUMOULIN.	1 vol.
JULES JANIN.	
LA FIN D'UN MONDE (sous presse).	
DE JANCIGNY.	
HISTOIRE DE L'INDE, ancienne et moderne.	1 vol.
JOBEY.	
L'AMOUR D'UNE BLANCHE. — Mœurs créoles.	1 vol.
JULIETTE LAMBER.	
MON VILLAGE.	1 vol.
UN MANDARIN A PARIS.	1 vol.
THÉOPHILE LAVALLÉE.	
JEAN SANS-PEUR, scènes historiques.	1 vol.
LARCHER ET MARTIN.	
(Anthologies féminines.)	
LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES.	1 vol.
LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES.	1 vol.
LE MAL QUE LES POÈTES ONT DIT DES FEMMES.	1 vol.
LARCHER ET JULLIEN.	
LES FEMMES JUGÉES PAR LES BONNES LANGUES.	1 vol.
LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES.	1 vol.
CE QU'ON A DIT DU MARIAGE ET DU CÉLIBAT.	1 vol.
MACÉ.	
HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN.	1 vol.
MANÉ-THÉCEL-PHARÈS.	
HISTOIRES D'IL Y A VINGT ANS.	1 vol.
P.-J. MARTIN.	
LES PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE.	1 vol.
LES BONNES BÊTISES.	1 vol.
L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE.	1 vol.
HENRY MONNIER.	
LA SAGESSE DE M. PRUDHOMME.	1 vol.
NOUVELLES SCÈNES POPULAIRES.	1 vol.
MARC MONNIER.	
GARIBALDI. — Conquête des Deux-Siciles.	1 vol.
NEFFTZER (publié par).	
NOUVELLES ALLEMANDES.	2 séries.
THÉÂTRE ALLEMAND.	2 séries.
LA BLONDE LISBETH.	1 vol.
JUSTE OLLIVIER.	
LE BATELIER DE CLARENS.	1 vol.

PAUL PERRET.

MADÉMOISELLE DU PLESSÉ. 1 vol.

RUFFINI.

LE DOCTEUR ANTONIO, traduit par Octave Sachot. 1 vol.

GEORGE SAND.

THÉATRE COMPLET. 3 vol.

CONSTANCE VERRIER. 1 vol.

LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR. 1 vol.

AUTOUR D'UNE TABLE (sous presse). 1 vol.

CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES (sous presse). 1 vol.

AURÉLIEN SCHOLL.

HISTOIRE D'UN PREMIER AMOUR. 1 vol.

LES AMOURS DE THÉÂTRE (sous presse). 1 vol.

P.-J. STAHL.

LES BONNES FORTUNES DE PLUSIEURS PARISIENS, souvenirs de jeunesse (en préparation) 1 vol.

PETIT DICTIONNAIRE DE MORALE (en préparation). 1 vol.

THIERS.

HISTOIRE DE LAW. 1 vol.

LOUIS ULBACH.

MONSIEUR ET MADAME FERNEL (4^e édition). 1 vol.

JULES VIARD.

LES MILLE JOIES DE LA VIE HUMAINE. 1 vol.

CLAUDE VIGNON.

JEANNE DE MAUGUET. 1 vol.

AUGUSTE VILLEMOT.

LA VIE À PARIS, avec une Étude sur L'ESPRIT EN FRANCE, par P.-J. Stahl. 2 vol.

CLÉMENT.

RAPHAEL, MICHEL-ANGE, LÉONARD DE VINCI, Catalogues raisonnés, édition elzévirienne, titre en trois couleurs. 1 vol. in-18. 5 fr.

E. ABOUT.

ROME CONTEMPORAINE. 1 vol. in-8°. 5 fr.

LA QUESTION ROMAINE. 1 vol. in-8°. 4 fr.

PROUDHON.

LA GUERRE ET LA PAIX. 2 forts vol. in-18. 7 fr.

COLLECTION HETZEL, ILLUSTRÉE

ÉDITIONS TRÈS-RICHES DE LUXE, SUR VÉLIN, GRAND IN-8°.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par Louis Ratisbonne (2^e édit.), illustrée par Froment et Gobert. 10 fr.

LE RENARD DE GÖTHE, traduit par Éd. Grenier, illustré par Kaulbach. 10 fr.

LES ROMANS CHAMPÉTRES, de George Sand (La Mare au Diable, François le Champi, André, la Petite Fadette), 2 séries illustrées par Tony Johannot. 20 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par Nodier, 10 magnifiques gravures sur acier, par Tony Johannot. 10 fr.

COLLECTION HETZEL ET LÉVY IN-32

FORMAT DE POCHE A 1 FRANC

- | | |
|--|---|
| MIMI PINSON, par A. de Musset. 1 v. | ABEILLE, par Dequet. 1 vol. |
| THÉÂTRE COMPLET d'Em. Augier. 5 v. | LEGENDES AMOUREUSES DE L'ITALIE, par Paul Perret. 1 vol. |
| LA FEMME DANS LES TEMPS ANCIENS, par J. Baissac. 1 v. | UNE SOIRÉE DANS L'AUTRE MONDE, par Léon Gozlan. 1 v. |
| LA FEMME DANS LES TEMPS MODERNES, par le même. 1 v. | COMMENT ON VIENT ET COMMENT ON S'EN VA, par de Grammont. 1 v. |
| LES FEMMES, par de Balzac. 1 v. | COMMENT ON SE MARIE, par de Grammont. 1 v. |
| MAXIMES ET PENSÉES, par le même. 1 vol. | CE QU'ON A DIT DE LA FIDÉLITÉ ET DE L'INFIDÉLITÉ, par Larcher. 1 vol. |
| LES MAITRESSES À PARIS, par Léon Gozlan. | LA CUISINIÈRE POÉTIQUE, par Monselet. 1 v. |
| HISTOIRE DE LA MODE EN FRANCE, par Em. de La Bédollière. 1 v. | MUSÉE SECRET DE PARIS, par le même. 1 v. |
| M. DE BOIS-D'HIVER, par Champfleury. 3 v. | MISANTHROPIE SANS REPENTIR, par Laurent Jan. 1 v. |
| L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR, par L. Ulbach. 2 v. | COMÉDIES BOURGEOISES, par Henri Monnier. 1 v. |
| PHYSIONOMIES CONTEMPORAINES, par de Belloy. 1 v. | LES PETITES GENS, par le même. 1 vol. |
| PORTRAITS ET SOUVENIRS, par le même. 1 vol. | SCÈNES PARISIENNES, par le même. 1 vol. |
| LES MORALISTES OUBLIÉS, par Bougeard. 1 vol. | CROQUIS À LA PLUME, par le même. 1 vol. |
| LE BIEN QU'ON A DIT DE L'AMOUR (2 ^e édit.), par Em. Deschanel. 1 v. | GALERIE D'ORIGINAUX, par le même. 1 vol. |
| LE MAL QU'ON A DIT DE L'AMOUR, par le même. | LES BOURGEOIS AUX CHAMPS, par le même. 1 v. |
| LE BIEN ET LE MAL QU'ON A DITS DES ENFANTS, par le même. 1 v. | AU PRINTEMPS DE LA VIE, par L. Ratisbonne. |
| LE MAL QU'ON A DIT DES FEMMES (4 ^e édit.), par le même. 1 v. | VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, par Alfred de Musset et P.-J. Stahl. 1 vol. |
| LE BIEN QU'ON A DIT DES FEMMES (2 ^e édit.), par le même. 1 v. | LES BIJOUX PARLANTS, par P.-J. Stahl. 1 v. |
| LES COURTISANES GRECQUES (3 ^e éd.), par le même. 1 v. | L'ESPRIT DES FEMMES (6 ^e édit.), par le même. 1 v. |
| HISTOIRE DE LA CONVERSATION, par le même. 1 v. | HISTOIRE D'UN PRINCE (2 ^e édit.), par le même. 1 v. |
| EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES, par X. Eyma. 1 v. | THÉORIE DE L'AMOUR ET DE LA JALOUSIE, par le même. 1 v. |
| AVATAR, par Théoph. Gautier. 1 v. | L'ESPRIT DE VOLTAIRE, par le même. 1 v. |
| LA JETTATURA, par le même. 1 v. | L'ESPRIT DE DIDEROT, par C. Joliet. 1 v. |
| UN CHINOIS EN ANGLETERRE, par Goldsmith. | L'ESPRIT DE MADAME DE GIRARDIN, par Spoll (sous presse). |
| LE BEAU PÉCOPIN, par V. Hugo. 1 v. | L'ESPRIT DE STERNE, par le même. |
| LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ — Claude Gueux, par le même. 1 v. | LE RENARD, de Goethe, trad. par Édouard Grenier. 1 v. |
| LA COMTESSE D'EGMONT, par Jules Janin. 1 v. | LA VIE DES FLEURS, par Eugène Noël. 1 v. |
| BALZAC EN PANTOUFLES, par Léon Gozlan. 1 v. | RABELAIS, par le même. 1 v. |
| UN DRAME À CALCUTTA, par Alfred de Bréhat. 1 v. | |
| SERAPHINA DARISPE, par le même. 1 vol. | |
| LE CHATEAU DE KERMARIA, par le même. 1 v. | |

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS

4 SÉRIES GR. IN-8.—CHAQUE SÉRIE 10 FR. L'OUVRAGE COMPLET 40 FR.
Les séries se vendent séparément.

1^{re} SÉRIE LE VOLUME : 10 FR.

- | | |
|------------------|---|
| STAHL..... | Aventures de Tom Pouce (Bertall). |
| CHARLES NODIER. | Histoire du Chien de Brisquet (T. Johannot). |
| BALZAC..... | Tony Sans-Soin (Gérard Séguin). |
| LA BÉDOLLIÈRE.. | La Mère Michel et son Chat (Lorentz). |
| J. JANIN..... | Le Petit Ouvrier (Gérard Séguin). |
| STAHL..... | Aventures d'une Poupée et d'un Soldat de plomb (Meissonnier). |
| OCT. FEUILLET... | Polichinelle, sa vie et ses aventures (Bertall). |
| FÉNELON..... | Voyage dans l'île des Plaisirs (Meissonnier). |

2^e SÉRIE LE VOLUME : 10 FR.

- | | |
|--------------------------------|---|
| GEORGE SAND... | Histoire du véritable Gribouille (M. Sand). |
| CHARLES NODIER. | Trésor des Fèves et Fleur des pois (Johannot). |
| LÉON GOZLAN.... | Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chènevis et de sa sœur (Bertall). |
| CHARLES NODIER. | Le Génie Bonhomme (Tony Johannot). |
| ALF. DE MUSSET
ET STAHL.... | Les Fleurs des bois (Tony Johannot). |

3^e SÉRIE LE VOLUME : 10 FR.

- ALEX. DUMAS....** La Bouillie de la comtesse Berthe (Bertall.).
PAUL DE MUSSET. M. le Vent et Mme la Pluie (Gér. Séguin).
ED. OURLIAC.... Le Prince Coqueluche (Lacoste-Delmas).

4^e SÉRIE LE VOLUME : 10 FR.

- ALEX. DUMAS.... Histoire d'un Casse-noisette. 1^{re} partie. . . .
Id. id. 2^e partie. . . .
ALPHONSE KARR. Les Fées de la mer (Lorentz). . . .

VICTOR HUGO — ŒUVRES COMPLÈTES

ÉDITION HETZEL ET HOUSSEAUX. In-8, 20 vol. . . . 100 fr. »

ÉDITION HETZEL ET MABESCO, illustrée, 20 c. la livr.

EDITION HETZEL et HACHETTE, 20 vol. in-18 . . . 20 fr. »

LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2 vol. Chez Michel Lévy. 15 fr. "

ŒUVRES COMPLÈTES. in-18, de grand luxe.

sur vélin (sous presse), 20 vol. à 3 fr. 50

PETITS TABLEAUX DE PARIS.

- | | |
|---|-------|
| PARIS MARIÉ. <i>Philosophie de la vie conjugale</i> , par H. de Balzac, commentée par Gavarni, 1 vol. | 3 fr. |
| PARIS DANS L'EAU, par Eugène Briffault, 120 vignettes par Bertall, 1 vol. | 3 fr. |
| PARIS A TABLE, par E. Briffault, illustré par Bertall, 1 vol. | 3 fr. |

GRANDES ET RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PETIT IN-4° SUR. VÉLIN

En préparation pour 1861.

CONTES DE PERRAULT.	Splendide édition-album, in-4° sur vélin, illustrée de 30 grands tableaux, par Gustave Doré.	15 fr.
LES ENFANTS (LE LIVRE DES MÈRES).	Recueil de pièces de vers ayant trait à l'enfance, extraites des œuvres complètes de Victor Hugo; illustré par Froment.	15 fr.
AVVENTURES INTÉRESSANTES DU PETIT JEAN BELIN,	par A. de Bréhat, 1 vol. richement illustré.	10 fr.
LA COMÉDIE ENFANTINE,	par Louis Ratisbonne, riche édition illus- trée sur vélin du Marais; illustrée par Froment (2 ^e édition). . .	10 fr.
PICCIOLA,	par Xavier Saintiné, édition entièrement nouvelle, illustrée de belles gravures sur acier entièrement inédites, par Flameng; sur vélin du Marais.	10 fr.
CONTES ET RÉCITS ENFANTINS,	dédiés aux enfants bien sages, par Muller, auteur de <i>Mionnette</i> , illustrée de belles gravures sur acier par Flameng; sur vélin du Marais.	10 fr.
LA BELLE PETITE PRINCESSE ILSÉE.	Traduite et imitée de l'alle- mand, par Stahl. Vignettes par Froment.	10 fr.
LE LA FONTAINE DES ENFANTS.	100 fables choisies dans les œu- vres des fabulistes de tous les temps et de tous les pays, à l'usage de l'enfance. 40 vignettes.	10 fr.
ROBINSON SUISSE.	Traduit et revu par Stahl.	10 fr.
MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE,	par Louis Baude, auteur des <i>Cahiers d'une élève de Saint-Denis</i> ; richement illustrée par Gérard Séguin (4 ^e édition).	3 fr.
LA VIE DES ENFANTS.	40 vignettes par Oscar Pleisch.	10 fr.
LA VIE DES COLLÉGIENS,	par Bertall.	10 fr.
LE BEAU PÉCOPIN,	par Victor Hugo. Édition illustrée.	10 fr.
LES NOUVEAUX PARISIENS,	publiés sous la direction de P.-J. Stahl; vignettes de Gavarni.	10 fr.
ANTONIELLA.	Roman inédit de Lamartine.	10 fr.
GAVARNI.	Oeuvres choisies, 4 séries, 40 fr. — Chacune	10 fr.
VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA,	par Alfred de Musset et P.-J. Stahl. 100 superbes gravures. Le chef-d'œuvre de Tony Johannot sur bois.	10 fr.
LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES.	Vignettes par Grandville. Etudes de mœurs contemporaines, publiées sous la direction de P.-J. Stahl. — 2 séries formant chacune 1 volume. — Chaque volume renfermant 100 grands sujets et un grand nombre de vignettes. 2 vol.	30 fr.
Ces ouvrages, chefs-d'œuvre de Grandville et de Tony Johannot, depuis longtemps épuisés, vont reparaître complets en éditions de très-grand luxe. Les éditions à 20 c. n'ont jamais donné que la moitié des vignettes des grandes éditions primitives.		
WERTHER,	traduit par P. Leroux, avec une préface de George Sand, et précédé d'une histoire de Goethe. — 10 gravures à l'eau-forte (chef-d'œuvre de Tony Johannot sur acier).	10 fr.
HISTOIRE DE PARIS ILLUSTRÉE.	Avec tous les changements nécessités par les transformations du Paris actuel, par Théo- phile Lavallée.	10 fr.

IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

